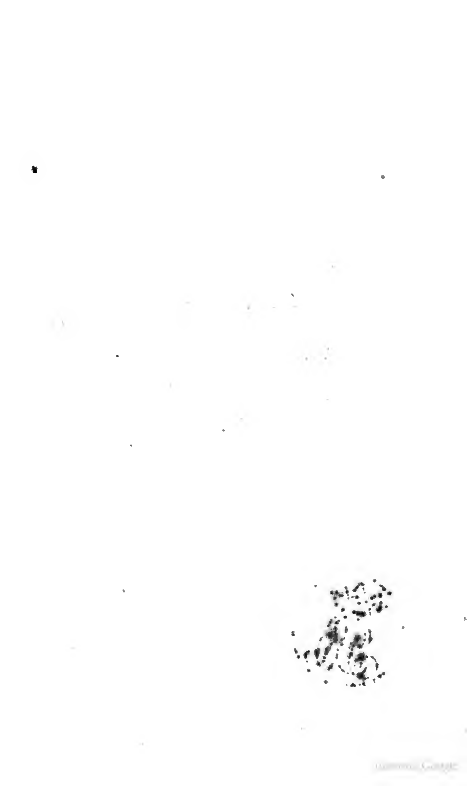


ESSAIS
SUR LA LITTÉRATURE
DES HÉBREUX.

II.





ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE DES HÉBREUX.

RACHEL. — LE MEURTRIER. — LES NOCES FUNÈBRES. — NÉHÉMIE,

NARRATIONS IMITÉES DE L'HÉBREU;

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION, ET DU VOYAGE DE BENJAMIN DE TUDÈLE A L'OASIS LOINTAINE;

SUIVIES DE NOTES ET DE DISSERTATIONS QUI PEUVENT SERVIR A L'INTELLIGENCE DE LA BIBLE.

PAR J. CH. DE MONTBRON.

TOME SECOND.



PARIS,
CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.
1819.



VOYAGE
DANS L'OASIS LOINTAINE.

Appendice à l'Itinéraire de BENJAMIN DE TUDÈLE, Juif Navarrois qui voyageait au commencement du douzième siècle, pour reconnaître tous les établissemens israélites, dans les trois parties du monde; fragment inédit, traduit librement.

VOYAGE

DANS L'OASIS LOINTAINE.

J'AVAIS terminé mes longs et pénibles voyages : mon but semblait rempli. Près de retourner dans ma patrie, après douze années d'absence, je me reposais depuis trois mois au milieu de mes amis d'Alexandrie, ou plutôt je prétendais me reposer, car le sommeil me fuyait : c'est que ma mission n'était pas remplie. L'année précédente, allant à Mourzonk (1)

(1) Capitale du Fezzan que le major Rennel croit être le pays des Garamantes. Cette opinion, adoptée par Larcher, est fortement combattue par le savant Malte-Brun. Le Fezzan, qui est, à proprement parler, une grande oasis, n'est bien connu que depuis le voyage d'Horneman. En ce moment, le gouvernement anglais y envoie

par Siwah et Audjélah, j'avais entendu dire à un homme de la caravane qu'à quinze journées de Siwah, en se dirigeant vers le sud-ouest, il y avait dans le désert une île de verdure, habitée depuis un temps immémorial par des Juifs (1).

un consul chargé de visiter et de décrire le grand empire de Bournou. Les honorables travaux de ce jeune voyageur ne peuvent manquer d'enrichir la géographie, si incertaine encore en cette partie du monde. La mort du major Peddie et du capitaine Tuckey, la mort plus récente de Burchardt, voyageur de l'*African Society*, qui se dirigeait par l'est vers Tombouctou, diffèrent un peu le moment où la noble émulation des Anglais nous fera connaître enfin l'intérieur de l'Afrique. Sous un ciel brûlant, les habitans de Mourzouk craignent excessivement le froid, et sont toujours empressés de se placer au soleil. Pour se demander des nouvelles de leur santé, ils se disent : — N'avez-vous pas froid? — Horneman prétend qu'il s'y chauffait volontiers en hiver.

(1) En effet, c'est une opinion assez accréditée chez ceux-mêmes qui ne connaissent pas l'expédition de notre voyageur, qu'il existe dans l'intérieur de l'Afrique un établissement juif. Dans la description de l'empire de Maroc, par Jakson, écuyer, le lecteur trouve ces deux phrases : « Au sud de la rivière (de Tombouction) « est un autre territoire d'une étendue immense.... On

En revenant de Mourzonk, je demandai si quelque Siwan pouvait me conduire à cette oasis : nul n'y avait été, nul ne voulait entreprendre de trouver ce petit pays au milieu d'un océan de sables mouvans. En effet, comme à cette distance on ne pouvait porter de l'eau pour le voyage et le retour, si l'on ne trouvait pas, à point nommé, l'oasis, on était sûr de rencontrer la mort : c'est toujours quelque chose. Mais un jour où plusieurs marchands étrangers se trouvaient réunis en ma présence, et que l'on parlait de différens voyages dans l'intérieur de l'Afrique, un Axumite dit qu'un Mogrebin, actuellement à Alexandrie, avait été trois fois à l'oasis lointaine. Sur mes promptes instances, il me fit connaître cet homme, qui répondit sur sa tête de me conduire au lieu désigné. Il ajouta seulement que si je ne voulais pas prendre une escorte

« dit que ce dernier pays est habité par une des tribus « d'Israël, perdues ou égarées. » Selon R. Benjamin, elle n'aurait pas été si loin. (*Note de l'éditeur.*)

très-nombreuse, il ne fallait pas différer de beaucoup ce voyage, afin de ne point laisser le temps de nous dresser une embuscade.

Mes amis employèrent tous les moyens possibles pour me détourner d'un semblable projet. Ils me dirent, entre autres choses, que le prince de ce petit pays était un génie malfaisant, occupé sans cesse d'attirer les voyageurs dans ses piéges; que ce prince leur laissait voir l'image d'une terre fertile et riante, dont ils approchaient toujours, sans arriver jamais; et qu'enfin, épuisés de soif et de fatigue, ils tombaient infailliblement au pouvoir de ce perfide; que, sans doute, il avait besoin d'un Juif pour quelques enchantemens, et que, pour attirer un homme de cette nation, il avait répandu la fable d'une ancienne peuplade juive établie dans le désert (1). Je leur répondis qu'un rabbin,

(1) S'il faut en croire Makrizy, notre rabbin est fort en reste sur ces merveilles. Selon cet auteur, on voit d'abord dans l'oasis qu'il appelle intérieure, et que nous

qu'un homme éprouvé par tant d'aventures, ne se laissait pas effrayer par la crainte

appelons éloignée, des eaux qui se tiennent debout comme une colonne; puis un étang appelé *la Chasseresse aux oiseaux*. Ailleurs, une colonne d'airain est surmontée de la figure d'un oiseau, qui n'a qu'à siffler pour mettre en fuite les bêtes féroces : tout étranger qui s'en approche est absorbé par le sommeil, jusqu'à ce que les habitans viennent lui souffler au visage. Une autre statue fait mieux encore : elle pétrifie de prime-abord les étrangers. Nous n'oublierons pas le miroir où Qoftym, fondateur de la ville, voit tout ce qu'on lui demande. Quelquefois les voyageurs suivent des chameaux domestiques qui semblent égarés, et bientôt ils arrivent dans une cité florissante, au milieu d'un pays fertile; mais à leur réveil tout a disparu, et nos voyageurs se retrouvent dans un désert, le plus désert qu'il y ait au monde. La montagne de Ghaçan renferme des mines d'émeraudes; mais elle est gardée par d'énormes serpens aussi hauts que des palmiers, et qui dévorent les hommes et les animaux. Il y a sur cette montagne un oranger aussi haut que nos plus grands sycomores, et sur lequel on cueille, tout juste, quatorze mille oranges mûres. Les grenades, amères d'abord, deviennent ensuite douces et parfumées, mais elles donnent la peste. J'espère que notre voyageur Israélite n'en mangera pas. Voilà de la géographie arabe. (Voyez le *Magasin Encyclopédique* de M. de Sacy.)

des lutins, et que, si j'eusse pu croire à leur existence, je serais, au contraire, fort curieux de voir ces êtres surnaturels.

A dire vrai, les lutins ne m'inspiraient pas plus de curiosité que de frayeur. Je craignais seulement les sables mouvans, le simoum (1) et la soif; et, par-dessus tout cela, je craignais de trouver, au lieu d'enfans d'Israël, de bons Musulmans, grossiers et barbares, comme les habitans de l'oasis de Siwah.

Je ne fus pas long-temps indécis. Dans mes longues insomnies, je me disais qu'après avoir pris tant de peine à visiter des Juifs qui auraient très-bien pu se passer de mon assistance, je ne devais pas me refuser lâchement à venir au secours de ceux qui semblaient privés de toutes communications avec le reste des mortels. Pour vivre en paix avec son âme, il faut toujours considérer comme un devoir

(1) Vent pestilentiel et furieux, qui roule à d'énormes distances les corps des animaux qu'il a suffoqués; il souffle du côté du midi.

certain l'apparence même du devoir.

Je m'occupai de mes préparatifs de voyage avec plus d'ardeur, plus de joie que je ne l'eusse fait encore. D'abord, en voulant acquérir encore quelques titres à l'estime publique, je ne voulus pas laisser périr la renommée, hélas ! bien modeste, que je venais d'acquérir ; je confiai à mes amis cinq copies de mon itinéraire. Je ne manquai pas non plus de demander quelques renseignemens au fameux shérif Edriçy, qui se trouvait pour lors dans Alexandrie ; il eut la modestie de recevoir de moi diverses notions sur les contrées de l'Afrique et de l'Asie que j'avais parcourues. Mon guide me procura la plupart des graines d'Égypte et de Nubie, avec une paire de chameaux, un âne et sa femelle : cet homme m'avait assuré qu'il y avait à l'oasis des troupeaux de chèvres et de brebis. Il fallut également trouver, comme objets d'échange, des armes, des instrumens aratoires, des étoffes, et quelques médicamens, que je devais laisser,

dans tous les cas, à l'oasis. Voulant suppléer à la faiblesse du nombre par la supériorité des moyens de défense, j'achetai les ingrédiens du feu grégeois et les engins nécessaires pour le lancer : l'usage des uns et des autres m'était parfaitement connu. Je pris enfin ce que nos pères appelaient le viatique (1), ou provision du voyageur; et, malgré les instances, ou plutôt malgré les larmes de mes amis, je me mis en marche avec une suite de dix personnes : il ne fallait pas affamer la petite oasis.

(1) Ces provisions, que j'ose à peine désigner, sentant bien que je vais blesser la délicatesse du lecteur, consistaient d'abord en pois chiches rôtis sans eau. De petits morceaux de mouton, à demi-cuits, à demi-salés, devaient être apprêtés de nouveau avec des ognons, puisqu'il faut les nommer. Du lait de chamelle, coagulé et durci en boulettes, un peu de farine, un peu de blé, deux outres de vin de Chypre, compléteront cette énumération. Nous y ajoutâmes du charbon pour apprêter toutes ces bonnes choses; des hydrocérames ou balasses, pour rafraîchir l'eau; puis un assez grand nombre de petites bottes de chiendent des Cyclades, et du trèfle sec.

Nous marchâmes soixante-quinze heures, sans compter les momens de repos, pour nous rendre à Oumessogheir, village misérable, petite oasis où l'on trouve seulement quelques dattiers, et en tout le plus triste lieu que j'aie jamais vu. Quelques jours après, nous laissâmes sur notre gauche un nombre infini de superbes palmiers, fort éloignés de toute habitation. Les plus anciens auteurs rapportent que les peuples de la Cyrénaïque allaient, tous les ans, récolter les dattes de ces palmiers. Malgré l'éloignement et les sables du désert, les habitans de Derna (1) ont conservé cette coutume. Enfin, nous nous rendîmes à Siwah, treize jours après notre départ d'Alexandrie. Cette petite ville est le chef-lieu d'une oasis appelée *El-Wah* (2), ou *Al-Gechet*, le San-

(1) L'ancien Dernis.

(2) Voici la manière dont quelques-uns interprètent ce mot. *El-Wah* signifie la douceur, et c'est aussi le nom d'un arbrisseau qui ressemble au houx, et dont était faite la baguette avec laquelle Moïse frappa le rocher.

Ibn-Walid, le destructeur des Chrétiens, ayant

tarieh d'Edricy. On y remarque un petit temple d'architecture égyptienne, et long

touché avec une baguette du même bois les eaux d'El-wah qui avaient toujours été amères, elles devinrent douces aussitôt. Bochart fait venir l'étymologie d'oasis de *Tsy*, désert, et de *Hhoùd*, habitation. Selon M. Reynold Forster, *El-Oueh-Djaié* (habitation du désert) est un mot qobthe; mais le dictionnaire qobthe de la Bibliothèque royale nous apprend que le mot égyptien *Ouahe* signifie un lieu habité. Les Grecs d'Égypte auront adouci et hellénisé ce mot en *Oasis*, et c'est un des noms étrangers qu'ils aient le moins défiguré. Le mot *Agazar*, du père Hardouin, est évidemment une corruption de l'arabe *Al-Gezaïr*, pluriel d'*Al-Djézirèh* (l'île). Les Grecs appelaient ainsi la grande oasis *l'île des Heureux*, peut-être comme Lucain nomme les Lybiens *Beati*.

La capitale de cette grande oasis se nommait anciennement *Ibis*. Ptolomée, Olympiodore, Pline et Strabon, comptent et désignent plusieurs oasis que nous ne saurions reconnaître avec certitude. On croit que la petite oasis est celle que Brown a traversée pour aller au Darfour. Mais la grande oasis, comprenant plusieurs îles de cette sorte, plus ou moins éloignées les unes des autres, il est difficile de distinguer celles qui en dépendent de celles qui n'en dépendent pas: cette oasis offre deux bourgs ou petites villes, *Orys* et *Metmoùn*. Les Arabes emploient le mot *El-Ouhàhhât*, pluriel d'*El-Ouahh*, pour désigner tout le désert qui

d'une trentaine de pieds. On ne trouve plus que des vestiges informes des bas-reliefs de l'extérieur ; mais ceux du dedans et les hiéroglyphes qui les accompagnent, sont très-bien conservés. Les couleurs même ne sont pas sensiblement altérées : on y reconnaît les figures d'Isis et d'Anubis. Cette bicoque serait-elle le fameux temple de Jupiter-Ammon? Quelques personnes le prétendent. Beaucoup de choses fameuses étonnent de la même manière.

contient les oasis dépendantes de l'Égypte. En 1698, Poncet a visité la grande oasis, en allant dans l'Abyssinie ; il en fait une description très-agréable. Elle a été la résidence d'un évêque. La petite oasis, qui produit les meilleures dattes de l'Égypte, paraît occupée par les Mogrebins. (*Voy.* les notes du Voyage d'Horneman, par M. Langlès.)

Quelques-uns de nos voyageurs pensent que le lit du Nil étant beaucoup plus élevé que les terres voisines, les eaux du fleuve glissent latéralement sur une couche de terre glaise qui se trouve au-dessous du sable, et vont au loin féconder les oasis : toujours est-il vrai que ces petits pays sont placés sur une ligne parallèle au Nil. (*Note de l'éditeur.*)

Au reste, le lieu ressemble parfaitement à celui que décrit l'un des historiens d'Alexandre. C'est une riante prairie, couronnée d'un bois de palmiers, arrosée par la Fontaine du Soleil et par un ruisseau limpide. Les habitans, le nom, le Dieu, tout a changé : la nature seule est restée la même. Le *Djébel-el-Beled,* colline sur laquelle s'élève la petite ville, offre des catacombes travaillées avec art.

Je venais d'arriver, et je respirais à peine, lorsqu'une kadanka (1) vint chanter devant ma porte; elle s'accompagnait avec un instrument formé d'un fruit creux et d'une seule corde. Sa voix était plus sonore que cette informe guitare, et ses mouvemens n'étaient dépourvus ni de grâce, ni de volupté. Cela ne valait pourtant pas nos *redondillas* de Navarre; mais au milieu du désert on n'est pas si difficile.

(1) Femme du même état que les almés du Caire. Ces baladines sont à la fois chanteuses, danseuses, etc.

D'ailleurs, cette vilaine cité est habitée par un plus vilain peuple. Les Siwans sont fourbes, voleurs, et ce sont leurs moindres défauts. Leur langage est un dialecte bérébère (1), et ressemble à la langue des Twariks (2), peuples qui ha-

(1) Ou *breber*, ou *brebbe* (d'où vient *berberia*, ancien nom de la Barbarie). Les Bérébères occupent les pays montueux, et habitent des châteaux, ou plutôt des maisons dont les murs sont pourvus de créneaux et percés de meurtrières. Les Silluhs ou Amazirgh, les Kabiles, les Tibbos et les Twariks, sont de même race; et ces nations, animées d'une haine héréditaire contre les Arabes, sont les plus anciennes de l'Afrique. On fait dériver leur nom de l'hébreu *bar*, séparation, séparé. Le redoublement ou itération ajoute à l'intensité de l'expression, comme *roux-roux*, pour très-roux, etc. Cette épithète convient aussi très-bien aux habitans des oasis, ainsi qu'à ceux du Fezzan et de plusieurs autres contrées également entourées de sables, et qu'on peut regarder comme de vastes oasis. La langue de ces peuples est, dit-on, fort rapprochée de l'hébreu.

(2) Les Twariks ont donné lieu à cette fable assez repandue de Chrétiens habitant l'intérienr de l'Afrique. Comme ils sont idolâtres, les Mahométans les appellent *Nassary* (Nazaréens); et ce nom, qu'ils donnent également aux Chrétiens, a trompé beaucoup de gens. Ces

bitent au midi du Fezzan, jusqu'à Tombouctou. Deux bourgs se trouvent encore en ce petit pays. Le costume des Siwans est assez noble en sa simplicité. Les femmes, vêtues de longues tuniques bleues, parent leurs bras et le bas de leurs jambes avec de larges anneaux d'argent, de cuivre ou de verre. Ces anneaux me rappelèrent les *akasim* (1) qu'Isaïe reprochait si durement à nos belles Israélites.

Comme nos chameaux s'agenouillaient pour recevoir leur charge, nos hôtes nous parlèrent avec quelque hauteur d'un droit de péage. Je leur demandai de placer une chèvre à vingt pas de moi, ce qu'ils firent aussitôt, et je lui lançai le feu grégeois; la pauvre bête fut consumée en peu d'instans : puis je les regardai avec dédain. Ils me comprirent, et se retirèrent dans leurs maisons. La divine Providence n'a pas

Twariks passent pour blancs, parce qu'ils sont un peu moins noirs que les Nègres.

(1) *Voy.* les notes du *Meurtrier,* au mot *entraves d'or.*

donné de courage à tous les méchans.

Quelques Siwans m'avaient conseillé de suivre pendant trois jours la route d'Aujélah (1), disant qu'à la vérité j'allongerais un peu ma course, mais que je ferais moins de chemin dans le désert, et passerais par quelques lieux habités. Je préférai de suivre notre guide, à qui cette route, ou plutôt cette direction, semblait très-connue. Au bout de cinq jours, nous devions trouver un puits, où il fallait nous pourvoir d'eau pour dix jours. Si le puits était desséché, nous devions retourner sur nos pas, et renoncer à notre entreprise; mais Ioussouf (c'est le nom du guide) assurait que le puits était excellent. Cet homme savait tout et se mêlait de tout; il était content pourvu qu'il eût l'air de diriger, de commander même la petite caravane (2). Il se conduisait d'après l'aspect des astres, ou plutôt d'a-

(1) L'Augila ou Augilæ des anciens.

(2) En Afrique, les caravanes nombreuses s'appellent *akkabaah*.

près un instinct assez semblable à celui des animaux. Sans le lui faire connaître, moi, je comptais beaucoup sur celui des chameaux, qui éventent l'eau à plus de quinze lieues. Ainsi, à moins que nous n'eussions pris une direction tout-à-fait fausse, les chameaux ne devaient manquer ni le puits ni l'oasis. Ces pauvres animaux, avec leur cinq estomacs, sont tellement créés pour le désert, que ce leur était une fortune de rencontrer parfois quelque plante épineuse (1) dure

(1) Il se trouve pourtant aussi dans le désert des *plantes grasses*, dont les feuilles épaisses, par une prévoyance admirable, contiennent une grande quantité d'eau. Elles se passent ainsi de deux choses qui leur manquent en tout temps : l'humidité de la terre et la pluie ; car on sait qu'il ne pleut jamais dans la plupart de ces déserts, particulièrement dans celui de Sahara, qui comprend presque tous ceux du nord de l'Afrique. On sait que plus l'air est échauffé, plus il est rare et léger : or, dans cette immense plaine, il s'élève des sables brûlans une colonne d'air embrasé qui empêche les vapeurs de se dissoudre avant d'avoir rencontré les montagnes qui bornent le désert, et sur la pente desquelles le jeu du courant d'air est infiniment plus faible, comme nous le dit M. de Humboldt. Alors les nuées s'abaissent et se résolvent en pluie dans les couches d'air plus fraîches. Ainsi, cette raréfaction de l'air au-dessus du désert de Sahara, est la cause du vent d'ouest, qui, secondé par un courant très-rapide, fait échouer tant de navires sur la côte d'Afrique. (*Note de l'éditeur.*)

comme l'acier. Au moyen des cartilages épais dont leurs lèvres sont garnies, ils la broutaient comme un agneau l'herbe tendre. Quand ils semblaient fatigués, nos gens chantaient en trio ou bien en chœur pour les désennuyer, et ce moyen ne manque jamais son effet. Pendant les premiers jours seulement, ils purent se régaler des jeunes pousses du thalhh, arbre très-épineux à fleurs odoriférantes. Ensuite, on ne voyait que du sable, on n'entendait que les brises du désert, dont le son monotone est tout particulier, parce qu'elles ne rencontrent aucun obstacle. Le néant, la fatigue, la soif, le désir du repos, voilà les idées dominantes en de telles contrées. Mais tout cela ne peut abattre, ni attrister l'homme tourmenté du besoin de connaître; sens distinct, faculté toujours agissante. Ses souffrances mêmes quelquefois offrent un aliment à son avide curiosité. C'est la passion de l'avare, qui se prive de tout sans regret, avec cette différence que le

trésor du voyageur est sa pensée. On se tromperait étrangement, si on le croyait dans la même situation d'esprit que l'homme attiré dans les régions lointaines par la soif de l'or.

On sait qu'au milieu de ces sables mobiles, il n'est aucun objet qui ne donne naissance à quelque monticule. Nous trouvions çà et là de misérables palmiers, ensevelis jusqu'à la naissance de leurs feuilles dans une pyramide de sable. Nous rencontrions de temps en temps des katas (1), et le troisième jour, nous vîmes,

(1) Le kata ou codori, a la gorge blanche, ornée de deux colliers, l'un jaune et l'autre noir. Il prononce très-distinctement le mot *kata,* disent les auteurs arabes. Dans la nuit la plus obscure, ils reviennent de très-loin apportant de l'eau dans leur jabot, et reconnaissent la place de leur nid dans le désert, sans monticule, ni arbre, ni aucun autre indice qui les puisse diriger. Un auteur prétend qu'ils vont chercher cette eau à vingt journées de distance, *plus ou moins;* partant de leur gîte, à la première pointe de l'aurore, et arrivant à la citerne quand le soleil s'élève un peu sur l'horizon. Ils ont une démarche agréable, qui sert d'objet de comparaison aux poëtes. (*Voy.* la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy.)

de fort loin, deux autruches. Quelques autres oiseaux parcourent aussi le désert. Le tenni (1), qui est le serpent de Régulus, se trouve bien dans ces contrées, mais non dans les déserts sablonneux. Vers le milieu du cinquième jour, les chameaux doublèrent le pas, en tirant un peu sur la droite. Ioussouf, très-sagement, avait mieux aimé se rapprocher un peu des frontières de l'Egypte, que d'aller se perdre dans le grand désert. Vers le soir, nous aperçûmes une colline très-basse et parée de quelque végétation; dont l'aspect nous fit grand plaisir. Il faut

(1) Le tenui est un serpent de dimension gigantesque : il a souvent trente pieds de longueur. On sait qu'il est de même espèce que l'anaconde de Ceylan et le boa de Guinée. Il avale un gros animal, sans le mâcher, après l'avoir humecté de son écume. Les voyageurs prétendent même que, dans les environs de Sierra-Leone, nouvelle colonie anglaise, un tenni dévore un buffle. Dans le nord de l'Afrique, le buschfah et l'effah sont aussi très-dangereux; mais le plus grand des deux n'a que huit pieds de long. Il faut convenir qu'en fait de serpens, cette partie du monde n'a rien à envier aux autres. (*Note de l'éditeur.*)

avoir voyagé en Afrique pour savoir combien on se trouve heureux à l'approche d'un puits. Ioussouf reconnut parfaitement la colline, et nous indiqua la situation du puits avant d'avoir pu l'apercevoir. Cela fortifia notre confiance un peu chancelante jusque-là. Après que ma tente eut été dressée dans le lieu le plus abrité, voyant l'abondance de l'eau, nous nous préparâmes à la bonne chère; c'est-à-dire que nous résolûmes de manger quelques pois rôtis et quelques grains de blé de plus qu'à l'ordinaire. Nous ne savions pas quelle fortune le sort nous réservait; mais notre guide nous dit qu'il n'était pas rare de voir du gibier dans un site semblable, et il recommanda aux plus adroits d'avoir toujours leurs arcs auprès d'eux. Comme le jour commençait à baisser, une troupe de pasans (1) vint très-inconsidérément

(1) Le pasan, ou gazelle du besoard, est une sorte d'antilope la plus rapprochée de la gazelle proprement dite, ou alghazel des Arabes. Ces deux espèces, avec le kevel, la corinne (korin des Arabes), le koba et le

se jeter, pour ainsi dire, dans notre camp. Ils eurent bientôt fait leur volte, mais pas assez tôt cependant pour que les hommes de mon escorte n'en abattissent

nanguer du Sénégal, décrits par Adanson, et l'antilope ou strepsiceros, décrit par Pallas, sont les antilopes du Nord de l'Afrique. D'estimables naturalistes appellent le pasan *antilope oryx*. La description de Pline, qui donne à ses oryges un pelage dirigé à rebours, une seule corne, un regard effrayant, ne ressemble assurément à nul animal connu; mais il est à peu près convenu de donner ce nom au condoma du cap de Bonne-Espérance. Un savant, doué de la sagacité la plus profonde, a reconnu quelques-uns des animaux que plusieurs anciens, et particulièrement Pline, ont décrits. Mais où trouver sa léocrocute, qui a le pied fourchu, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, qui, au lieu de dents, est pourvu d'un os entier qui lui prend toute la mâchoire, et qui contrefait la parole de l'homme? Où trouver ces catoblépas qui feraient *mourir tout un monde par leur seul regard*; ces eales qui combattent avec des cornes mobiles longues d'une coudée, ces marcïtra ou mantichores à voix humaine; ces tarandes de Polonie, qui sont gros comme des bœufs, et prennent la couleur des objets voisins? A cela près de cette dernière circonstance, les tarandes de Polonie pourraient bien être les auerochs de Pologne. M. Cuvier a cru reconnaître le gnou (*antilope gnu*) dans la léocrocute et le catoblépas. (*Note de l'éditeur.*)

quatre à coups de flèches. Nous en mangeâmes deux, et nous couvrîmes de sel les deux autres. Ces pauvres animaux étaient venus pour se désaltérer. On sait que les puits du désert ne sont pas toujours, comme les nôtres, des trous perpendiculaires : ce sont de larges excavations où les animaux peuvent descendre (1).

Ioussouf nous assura qu'il pourrait bien venir aussi des hyènes et des lions ; mais l'homme de garde n'entendit rien. Dans une ronde que je fis au milieu de la nuit, je vis avec plaisir qu'il ne dormait pas, et que tout le reste de la troupe dormait profondément. Les chameaux ruminaient, après avoir rempli tous leurs estomacs de l'eau du puits et de l'herbe de la colline. Nous ne manquions pas de leur attacher les pieds de devant : sans cette précaution ils marcheraient toujours en broutant çà et là, et l'on serait obligé de les aller chercher à plusieurs

(1) Dans la Genèse, Rébecca *descend* toutes les fois qu'elle tire de l'eau.

lieues. Il est impossible de se faire une idée de l'attachement que l'on prend, en pareille situation, pour ces pauvres animaux. Cependant on ne leur fait pas bonne chère, et mon cœur pâtissait en songeant qu'une seule chose troublait le silence de la nuit, et que c'était le bruit qu'ils faisaient en broyant les noyaux de dattes durs comme des cailloux, malgré la précaution que nous avions prise de les faire tremper dans l'eau. L'herbe de la colline n'était pas assez abondante pour leur permettre de négliger cette ressource habituelle.

Le départ ne fut pas aussi gai que l'arrivée. Dix journées de marche sans rencontrer d'eau, n'offrent pas une perspective agréable. Ioussouf, qui parlait presque toujours tant que le hâle n'avait pas desséché son gosier et ses poumons, disait : — Je ne serais pas étonné qu'il y eût, sur la droite, quelque petit pays habité. Nous n'aurions pas vu cette troupe de pasans, s'ils n'avaient, dans tout le

désert, d'autre ressource qu'une colline trop petite pour les nourrir pendant quinze jours. Ce n'est pas le moment de faire une pareille recherche. Si nous avions un certain aveugle.... Mais il est mort depuis long-temps, et ses pareils sont rares. — Quel aveugle? lui dis-je. — Un homme doué d'un sens particulier, au moyen duquel il dirigeait les caravanes dans le désert. Un jour, en flairant le sable, il éventa une terre cultivée, dont la caravane était encore éloignée de quinze lieues. On le suivit, et l'on trouva trois villes au milieu d'un pays fertile et riant. Les pauvres habitans, qui peut-être se croyaient les seuls habitans de la terre, s'enfuirent et se cachèrent. Les voyageurs, après s'être désaltérés, renouvelèrent leur provision d'eau; puis ils continuèrent leur route fort paisiblement. Ce que je raconte à monseigneur est écrit dans un beau livre, où je l'aurais lu si je savais lire (1). — Il nous dit

(1) Voyez M. de Sacy.

ensuite : — Il faut tenir nos armes en état : nous pouvons faire ici de mauvaises rencontres. — En effet, ce désert est parcouru, du côté de l'Égypte, par les Arabes Mogrebins, et dans la partie occidentale, par les Tibbos de Febabo et d'Arna. J'avais beaucoup entendu parler de ce peuple. Un Fezzanais, ni un Bournouan, ne voyageraient avec eux pour rien au monde. On dit qu'avec beaucoup d'intelligence et *le naturel le plus heureux*, ils sont fourbes, voleurs et sanguinaires. J'en ai vu plusieurs à Mourzonk. Chez eux, ils sont vêtus d'une peau de mouton avec la laine en-dehors ou en-dedans, selon la saison. Mais dans leurs expéditions, ils s'habillent d'une tunique bleue, et s'enveloppent la tête d'une pièce d'étoffe de même couleur, qui ne laisse voir que leurs yeux. Ils sont armés d'une lance de six pieds, et d'un grand couteau appendu au poignet droit. Ce sont des brigands de même caractère que les Mogrebins et les Maures. Les Tibbos du voi-

sinage sont ceux que l'on distingue par le nom de blancs. Ils diffèrent un peu des Nègres par leur couleur, et davantage par leurs cheveux et leur profil. Les Twariks ne s'avancent pas autant vers l'Orient.

Le troisième jour de notre marche depuis la fontaine de la colline, il s'éleva un vent très-impétueux qui roulait des nuages de sable. Au fort de la bourrasque, on ne voyait pas autour de soi; mais dans les instans de calme, un horizon sanglant s'étendait sous un ciel d'airain. Nous nous couchâmes, ainsi que nos chameaux, à l'opposite du vent. De moment en moment, nous nous soulevions de terre pour nous dégager du sable sous lequel nous nous trouvions ensevelis (1). Je me disais en moi-même : — L'homme

(1) Les Arabes d'Afrique appellent ce vent *shume* ou *asshume;* il est si chaud qu'il fait évaporer l'eau contenue dans les outres. On dit que si l'on dressait des tentes pendant qu'il souffle, elles disparaîtraient bientôt sous une montagne de sable. Cela ne serait-il pas un peu exagéré?

va chercher bien loin un tombeau bien incommode! — Mais mon naturel un peu insouciant ne laissait pas de prise à de semblables réflexions, et je finis par regarder la figure grotesque de nos gens couchés de la sorte. Au bout d'une heure à peu près, nous reprîmes notre marche, Ioussouf nous disant que c'était le meilleur parti en pareil cas. Nous avions les yeux, le nez et le gosier remplis d'un sable fin et pénétrant. Notre aspect était poudreux et notre contenance lamentable. Le guide, bien que sa langue fût embarrassée de gravier, ne manqua pas cette occasion de déployer son érudition babillarde, et les trente-deux vents furent passés en revue l'un après l'autre.

C'était le jour des aventures; car ce brave homme qui, parlant toujours, ne cessait d'avoir l'œil au guet, s'interrompit en nous disant : — Mais le pire de tous les vents est celui qui nous amène les seigneurs que voici. — En effet, une troupe de Tibbos arrivait sur nous assez

lestement. Le chef nous cria d'arrêter. Je suivis son ordre, mais pour faire volte-face à l'instant. Ces brigands ont un langage particulier qu'ils parlent avec une inconcevable volubilité. Notre guide qui l'entendait un peu, ou le devinait peut-être, nous traduisait les paroles du chef. — Nous passions sur leurs terres sans leur congé; nous devions, pour ce fait, acquitter une amende, et soumettre nos bagages à l'examen de ces honnêtes gens.

Je chargeai le guide de répondre: « que le désert, ainsi que l'Océan, appartenait à tous ceux qui avaient assez de courage pour le parcourir; que ces vastes contrées ne pouvaient être la propriété d'une poignée d'hommes; que, s'ils trouvaient le moyen d'y établir des villes, des guérets, des vergers, des pâturages, ils en deviendraient les uniques maîtres; qu'en attendant cette époque, je les priais de suivre, *au plus vite,* leur destination ». Comme ils étaient au moins trente, cette réponse leur parut insolente, et l'un de

nos gens reçut une flèche dans le bras. Je m'étais prémuni contre les insultes de cette canaille, et, dans le même instant, je lançai le feu grégeois à l'imprudent aggresseur. Ses habits et ses cheveux furent consumés aussitôt devant ses compagnons frappés de stupeur. Comme ce feu dévorant s'attachait à ses chairs, il tomba de son chameau en poussant des cris aigus. Il cherchait à s'ensevelir dans le sable pour éteindre la flamme, et c'était bien ce qu'il avait de mieux à faire.

Par mon ordre, Ioussouf dit à ces gens: « que j'avais bien voulu suspendre la punition de leur témérité; mais que, s'ils ne s'éloignaient à l'instant, ils subiraient le sort de leur camarade expirant sous leurs yeux ». Ils s'éloignèrent d'un trait d'arc, en emportant le blessé. Comme les momens nous semblaient précieux, et que déjà nous avions été retardés une autre fois en ce même jour, nous nous mîmes en marche avec circonspection,

et toujours prêts à nous servir de notre principal moyen de défense.

Cependant les Tibbos nous suivaient de loin, et Ioussouf m'assura qu'au milieu de leurs cris ou plutôt de leurs hurlemens, il démêlait des injures et même des menaces. Je sentis que si cette situation se prolongeait, ils se trouveraient campés auprès de nous pendant la nuit, et tenteraient certainement de nous surprendre. — Monseigneur ne connaît pas ces marauds, me disait le guide; il n'y a qu'un moyen d'avoir la paix avec eux; c'est de les tuer tous, sans en laisser un seul. Nous aurons les chameaux, ces heiries (1), les meilleurs qu'il y ait au monde. — Ce propos redoubla l'ardeur de mes gens, et je me hâtai de profiter d'un si bon moment : le courage de l'Africain est fantasque et passager. Je les plaçai dans le meilleur ordre; je disposai le feu grégeois, et je marchai sur les Tibbos.

(1) Chameaux très-vîtes à la course.

Ils ne prirent pas la fuite, mais ils s'arrêtèrent. Je fis halte également, à trente pas de ces dangereux compagnons : ils me demandèrent de l'eau; mais je ne voulus point m'exposer à l'approche de ces traîtres, ni leur laisser connaître le genre de mes armes. Je les refusai donc, en leur disant qu'ils s'étaient placés hors des lois de l'humanité. Sur ma demande, Ioussouf leur répéta cette menace : — Monseigneur, qui n'aime pas les cris, ne veut point marcher en votre compagnie. Si, dès que j'aurai cessé de parler, vous ne vous éloignez de toute la vitesse de vos chameaux, la foudre vous consumera tous, à commencer par votre chef. J'ai dit. — Le combat allait s'engager; mais leur réflexion fut prompte et leur action aussi. Le chef ayant tourné le dos, et frappé son heirie, toute la troupe le suivit et disparut comme l'éclair, ce qui n'est point ici une façon de parler.

Ioussouf se consumait en regrets. Il me dit qu'il avait reconnu des heiries de Ti-

besti (1), les meilleurs de toute l'Afrique. Il prétend, avec beaucoup d'autres, qu'un de ces heiries parcourt cinquante lieues et plus, pendant la durée d'un jour. — Monseigneur aurait pris autant de chameaux qu'il aurait voulu, ajouta-t-il; avec le reste, notre fortune était faite (2).

Le dixième jour était attendu avec impatience, et dans l'après-midi tous les regards semblaient vouloir percer un horizon sans bornes. Attentifs et respirant à peine, nous ne voyions aucun objet poindre au-dessus de la surface immense du désert. Nos compagnons tournaient sur Ioussouf et sur moi un œil triste et mécontent. Un peu plus tard, ils ne s'en tinrent pas là; ils se demandèrent ce qu'ils allaient devenir, et ce qu'ils feraient de

(1) C'est un canton montagneux au sud-est du Fezzan, dont il est séparé par un désert totalement stérile de plus de deux cents milles. (*Notes du Voyage d'Horneman*, par M. Langlès.)

(2) On sait que les chameaux, et surtout ceux de cette espèce, sont excessivement chers.

leur salaire, près de périr avec moi et pour moi dans ces solitudes désolées. Je leur répondis que j'étais dans la sécurité la plus profonde sur leur sort et sur le mien; que deux incidens nous avaient retardé, et que nos marches n'étant dirigées par l'aspect d'aucun lieu ni d'aucun signe, nous pouvions très-aisément avoir mis un jour de plus; que nous avions encore de l'eau pour toute la journée du lendemain, et qu'enfin Ioussouf, homme tout aussi sensé que le plus sage d'entre eux, et ne tenant pas moins à sa vie, ne l'aurait pas exposée pour une modique récompense, et n'aurait pas entrepris cette course, s'il n'eût été sûr d'en trouver le terme. — D'ailleurs, ajoutai-je, à quoi servirait votre mécontentement, votre colère? Quand vous auriez tué votre guide, trouverez-vous mieux votre chemin? Pour moi, si demain, lorsque le soleil sera sur son déclin, nous n'arrivons pas à la terre que nous cherchons, vous pourrez me donner la mort

et boire mon sang : cela vous fera vivre une heure de plus.—

En achevant ces paroles, je m'aperçus qu'Ioussouf piquait, à la dérobée, son chameau, et faisait semblant de se laisser entraîner par cet animal. Il menait en laisse une chamelle qui marchait à vide. Le chameau destiné à la reproduction de son espèce la suivait de près, monté par un homme de l'escorte. Quand il vit la chamelle s'éloigner, il prit de l'ardeur, et les autres chameaux, qui avaient été fort ménagés pendant la route, se lancèrent sur les pas de celui-ci. Le guide, qui, comme on l'a pu remarquer, n'était pas mal avisé, ne perdit point cette occasion de relever un peu le courage de ses compagnons. — Tous ces chameaux éventent quelque fontaine ! s'écria-t-il. Je ne puis plus retenir le mien. Demain, sans doute, oui demain, nous verrons des arbres et des ruisseaux. — Que Dieu t'exauce ! lui répondirent-ils, et que son saint prophète soit béni mille fois ! Mais

puissent toutes les malédictions de ce monde et de l'autre s'accrocher à ton âme, si tu nous as trompés! — Je ne m'amusai point à considérer si j'avais commis une imprudence : toute entreprise hardie qui ne réussit pas est toujours considérée comme telle; c'est une erreur insigne que de juger et soi-même et les autres selon l'événement. Partir du point où l'on est pour tâcher de savoir où l'on ira, voilà la plupart du temps à quoi se réduit la sagesse humaine : ce qui veut dire qu'elle se réduit à bien peu de chose. Or, en cette circonstance, si la marche du lendemain ne nous conduisait pas à l'oasis, que restait-il à faire? Il fallait dix jours pour retourner à la fontaine de la colline; nous n'y trouverions pas de vivres, et nous n'en avions plus assez pour y parvenir. Pour se rendre au Bournou, il aurait fallu peut-être vingt ou vingt-cinq journées, et pour retourner en Égypte, par le chemin le plus court, il en fallait quinze. En sacrifiant les cha-

meaux, et en buvant leur sang, comme c'est l'usage, nous ralentissions notre marche, sans pouvoir espérer d'atteindre un but si éloigné. Que restait-il donc à faire alors? De subir sa destinée, de mourir. De quelle manière? Cette question ne méritait pas un long examen. Je pensai seulement à l'emploi que nous pourrions faire des derniers momens de nos chameaux et des nôtres. Si nous ne trouvions pas l'oasis dans la journée du lendemain, je comptais dresser un signal le plus haut possible, en attachant bout à bout trois ou quatre lances, dont la première serait plantée en terre. Nous nous éloignerions de ce signal d'environ une lieue, en marchant directement vers l'occident; puis nous décririons un demi-cercle autour de ce point, en marchant d'abord vers le midi, puis vers l'orient. Plantant un nouveau signal dans la direction présumée de l'oasis, nous recommencerions cette manœuvre jusqu'à l'extinction de nos forces. Nos chameaux

pouvaient ainsi rencontrer quelque air de vent chargé des émanations fraîches et embaumées de l'oasis, que peut-être nous laissions sur la droite ou sur la gauche.

Nous campâmes fort tristement, et chacun garda le silence. Je passai la nuit en ces réflexions, et même en d'autres beaucoup plus sérieuses. Par l'appât de quelque peu d'argent, j'avais conduit ces pauvres gens à la mort. Je tirai mes tablettes, et j'écrivis à la hâte une sorte de testament, dans lequel je donnais, sur mes biens, aux veuves ou aux enfans de ces malheureux, une somme de cent sequins par famille. Je supposais, avec raison, que quelque jour on pourrait trouver en ce lieu notre dépouille et cet écrit. Ioussouf seul affectait la sécurité la plus profonde ; mais si elle régnait dans ses discours, un œil attentif ne l'eût pas retrouvée dans ses traits. Il tenait toujours à ses compagnons un langage ferme et encourageant, mais il n'osait me regarder.

Chacun crut voir lever sur lui la dernière aurore, et nous remontâmes sur nos chameaux, en murmurant, selon nos diverses croyances, la prière du matin, trop souvent oubliée les jours précédens. J'étais bien aise que les esprits eussent reçu (du Ciel sans doute) cette direction. Je voulais mourir tranquille, et j'avais appréhendé quelque scène d'horreur. Des hommes dignes de ce nom ne doivent pas mourir comme des bêtes féroces.

La journée n'amena rien qui pût nous inspirer le moindre espoir : tout au contraire, nos chameaux étaient épuisés de faim, de soif et de fatigue; ce que voyant notre guide, vers le soir il nous dit : — Ce ne serait pas encore le moment de nous arrêter; mais il faut laisser reposer nos montures pendant trois heures : nous leur donnerons ce que nous pourrons; et c'est, hélas! bien peu de chose. Nous nous remetirons en route au commencement de la nuit, et peut-

être les étoiles nous dirigeront-elles mieux que le soleil; car enfin, ô mes chers amis! le pays fertile que j'ai visité deux fois, et qui est resté si présent à ma pensée, n'a pas été enlevé des déserts de Magreb (1): il est près de nous, je vous le jure, et je ne sais quel enchantement le dérobe à nos yeux. — Nous allions suivre cet avis.... Quel avis ne suit-on pas quand la mort plane sur vous, prête à moissonner votre tête! Mais je m'aperçus que le vent tournait entièrement. Depuis plusieurs jours il soufflait de l'ouest; il passa tout à coup au nord-est. Je pensai que nous n'avions pu laisser l'oasis du côté du vent : les chameaux auraient certainement pris cette direction; mais nous pouvions avoir trop marché vers l'ouèst, et laissé l'oasis sur notre gauche.

Je fis part de cette idée à mes compagnons; car l'approche du danger, ou plutôt l'approche de la mort, établit une

(1) L'Afrique.

sorte d'égalité qui ne souffre plus d'autre empire que celui de la persuasion. Ioussouf lui-même goûta ce projet ; il dit que la nouvelle direction du vent nous laissait encore une chance de salut. Bien qu'il eût eu l'intention de s'éloigner de l'Égypte le moins possible, je pensai que, se dirigeant sur le soleil, il avait très-bien pu faire tout le contraire de ce qu'il s'était proposé. Il n'était pas même fort répréhensible de n'avoir point trouvé, dans l'immensité du désert, un pays de trois lieues de longueur.

Nous dressâmes donc promptement le signal, et au lieu de marcher sur l'occident, comme je l'avais projeté d'abord, nous tournâmes court sur la gauche. Je venais de distribuer tout ce qui me restait de vin de Chypre, et la nécessité de soutenir ses forces avait fait oublier la loi de Mahomet. Lorsque nous eûmes tout-à-fait perdu de vue le signal, je me décidai à faire encore une lieue dans cette direction, résolu de diriger nos derniers

efforts vers ce point de l'horizon. Peu à peu nos chameaux s'animèrent, et bientôt nous eûmes de la peine à les retenir. Seulement, comme ils tiraient toujours sur la gauche, nous craignîmes qu'en redoublant ainsi de vitesse, ils ne voulussent retourner sur leurs pas, vers la fontaine de la colline. Pour éclaircir ce doute, nous essayâmes de nous abandonner à leur caprice; mais quelle fut notre joie, quand nous vîmes qu'au lieu de suivre leurs anciennes traces, ce qui leur eût été bien aisé, ils tenaient une route oblique, et la suivaient avec une obstination furieuse, sans vouloir plus se détourner ni à droite ni à gauche; il est vrai que c'était la direction du point où ils avaient quitté l'Égypte pour entrer dans le désert. Mais dans une situation si fâcheuse, nous résolûmes, en silence, de rester sur ces malheureux animaux tant qu'eux ou nous-mêmes vinssent à succomber. Je sentais avec peine qu'il y avait dans mon action une ardeur délirante et quelque

chose de désespéré. Je pourrais me justifier, peut-être, en disant que j'avais pris peu de nourriture; j'avais cru devoir me réduire à la plus modique de toutes les rations.

La nuit était fort avancée quand nous aperçûmes au loin une lumière; elle frappa tous les yeux à la fois. Des cris mêlés de pleurs s'élevèrent du sein de la troupe : ceux qui étaient assez près pour se joindre, s'embrassaient. A moins d'être sorti du tombeau pour renaître à la vie, on ne saurait imaginer notre situation. Moi-même j'éprouvai quelque attendrissement; je ne pouvais rester insensible au plaisir de conserver des gens que naguère je croyais conduire à la mort; et puis, si triste que soit le don de l'existence, on y retrouve peut-être quelque douceur alors qu'on s'est vu, pendant de longues heures, tout près d'abandonner ce monde. Les pauvres chameaux ne se ralentissaient pas, et leur vigueur, après un si long jeûne, restera toujours inexpli-

cable pour moi : si bien qu'au lever du jour, nous pouvions déjà distinguer des tamariniers ; puis, en approchant, des palmiers, des eusétés (1), des orangers, des bananiers. Bientôt nous eûmes atteint l'oasis, et la première chose que nous y trouvâmes fut une fontaine avec son abreuvoir. Nous laissâmes les chameaux boire tant qu'ils le voulurent, et je crois que nulle force humaine ne les aurait détournés de ce lieu avant qu'ils n'eussent étanché leur soif ; mais je recommandai à nos gens, affaiblis par une abstinence forcée, de boire très-modérément.

Nous entrâmes en bon ordre dans une ville grande à peu près comme Siwah,

(1) Nos ouvrages les plus nouveaux en sont encore aux notions données par Bruce sur cette utile plante, et le monde botanique ne sait encore si elle appartient au bananier, ou si elle forme un genre voisin : elle est un excellent légume ; car ce ne sont pas les fruits que l'on mange ainsi que des bananes, ce sont les jeunes pousses assaisonnées avec du beurre et du lait. Je ne sais si les Anglais ont des notions plus positives sur ce végétal.

mais plus propre et mieux bâtie. Les rues étaient bordées de grands arbres qui les défendaient de l'ardeur du soleil. A mesure que nous passions, les habitans se cachaient dans leurs maisons; c'était en vain que je leur criais en hébreu: — C'est votre frère, c'est un Israélite qui vient vous visiter! — Une troupe de quarante hommes assez bien armés se rangeait sur la place en même temps que nous, tandis qu'Ioussouf se rendait chez le prince du sanhédrin, qui fit appeler sur-le-champ deux ou trois membres de ce tribunal, les plus voisins de sa demeure. Pendant ce temps, on commençait à nous apporter du teff (1), du

(1) Poa, paturin d'Abyssinie, graminée qui se récolte deux mois après les semailles, et de laquelle on fait trois ou quatre récoltes par an lorsque la saison est favorable. Cette graine, infiniment plus féconde que le blé, malgré sa ténuité, se mange, soit en nature comme le blé, soit en pains d'un goût un peu aigre, mais qui se conservent très-long-temps. On l'appelle *tif* en Abyssinie, et c'est peut-être le typhe de Pline. Il me semble que M. Salt dit que c'est la base de la

bammia (1), des galettes (2) et du pilaw fait avec le riz rougeâtre de ces contrées : on s'apercevait que nous étions exténués par l'excès du besoin.

Voici à peu près comme Ioussouf me dit avoir harangué le sanhédrin : — Illustrissimes seigneurs, lumières de la foi, flambeaux très-sacrés de l'islanisme, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et tous ceux qui ne vénèrent pas Mahomet

nourriture des Abyssins. Il a fallu qu'un Anglais l'apportât en Provence : encore a-t-on cessé de l'y cultiver depuis long-temps. Deux années de disette, et l'utilité des pommes-de-terre, ont cependant prouvé qu'on ne saurait avoir trop de substances alimentaires. L'indifférence de l'administration pour l'agriculture et les sciences naturelles est parfaitement secondée ici par l'indifférence des particuliers.

(1) Sorte de grain dont nous ne connaissons encore aucune description.

(2) L'usage des gâteaux, qui se retrouve dans la moitié de l'Afrique, est très-ancien chez les Juifs. Les femmes en offraient *à la reine du ciel*, que l'on croit être la lune, et de qui elles prétendaient recevoir toutes sortes de biens. (*Notes de l'éditeur.*)

sont des chiens. Que ce saint prophète daigne attirer sur vous toutes les bénédictions d'Allah, si bien méritées par votre piété! Haut et puissant Rabbi Benjamin de Tudéla, mourant de faim comme moi qui vais tomber à l'instant devant vous; Rabbi Benjamin, dévoré d'un amour de charité pour les Hébreux, ses frères, vient, à travers les sables désolés, vous visiter, vous apporter des présens.

Je ne suis qu'un chien mort, abîmé dans la poussière de vos pieds; mais je me permettrai de vous dire que je ne conçois pas pourquoi vous êtes venus demeurer ici : pour y arriver, nous avons couru mille dangers. Égarés dans l'immensité du désert, privés de toute nourriture depuis trente-six heures, c'est par un miracle bien grand que Dieu nous fait la grâce de paraître aujourd'hui devant vous, illustrissimes seigneurs! Mais je vois que tout le monde apporte des alimens à mes compagnons rangés sur la place : ne montrez pas moins de muni-

ficence envers votre serviteur, qui, peut-être, en a plus de besoin que personne.

Rabbi Jonathas, ancien du tribunal et premier suffète (1), sortit aussitôt avec ses deux collègues, et vint me complimenter en hébreu. Ce n'était pas l'occasion des longs discours. A peine eut-il prononcé quelques mots, qu'il m'embrassa et m'emmena chez lui, chargeant les deux autres suffètes de répartir les gens de ma suite chez les habitans de la ville. Après avoir un peu réparé mes forces très-défaillantes, je l'avoue, je dis aux trois magistrats, en peu de mots,

(1) De l'hébreu *schophet*, juge. Les Hébreux furent gouvernés quelque temps par leurs juges (*schophetim*) : il n'y en avait qu'un seul qui commandait aussi les armées. Chez les Carthaginois, deux suffètes étaient les chefs de la république. Les noms propres et le peu de mots qui restent de cette langue, nous induisent penser qu'elle n'était autre que le phénicien ou le chananéen, et que ce dernier dialecte était l'hébreu même en caractères différens ; mais ce n'est pas du tout l'opinion d'un célèbre orientaliste allemand. (*Note de l'éditeur.*)

l'objet de mes longs voyages, et particulièrement de celui-ci.

J'étais traité comme un frère, comme un bienfaiteur; je n'ai jamais trouvé de cœurs plus reconnaissans. Ces hommes, séparés du reste du monde, avaient conservé l'antique simplicité de nos pères, et toutes les vertus des patriarches que leur extérieur rappelait également. Ils me proposèrent de me reposer pendant quelques heures; mais je voulus d'abord voir chacun des hommes de mon escorte. Si j'existais encore, je le devais à leur courage, à leur patience peu commune. Je les trouvai tous bien choyés, et fort contens. Je n'oubliai pas les véritables héros de cette aventure, nos chameaux. Ils recevaient aussi leur part de la reconnaissance des habitans. Sans ces animaux merveilleux, la plus grande partie de l'Afrique serait inhabitable, et dans tout le reste, les peuples n'auraient aucun commerce, aucun rapport entre eux : ce fut un magnifique présent de la Providence.

Les habitans appellent leur ville *Cariath-Thamar* (1). Qui croirait qu'un si petit peuple prétend à la plus haute antiquité? Une tradition, au moins incertaine et répandue seulement parmi ces Juifs, fait remonter leur arrivée dans l'oasis à la fuite de Moïse. On sait que les Hébreux étaient alors employés aux plus rudes travaux, et que ces constructions superbes dont l'Egypte s'enorgueillit, furent cimentées de leurs larmes et de leur sang. Ceux qui travaillaient dans la Haute-Égypte reçurent trop tard l'avis secret de Moïse. Le désastre de Pharaon fut connu presqu'en même temps, et, dès cet instant, une proscription, plus terrible encore que la première, plana sur toutes les têtes. Les Hébreux qui habitaient au milieu des terres furent massacrés sans pitié; mais ceux qui se trouvaient sur la frontière se jetèrent dans le désert, em-

(1) Ville du palmier. Nous avions cru d'abord que c'était Tuat; mais cette dernière oasis est plus occidentale.

portant le peu de provisions qui tombèrent sous leur main. Je ne redirai point leur histoire merveilleuse, et surtout je ne la discuterai pas. Chaque peuple a ses antiquités plus ou moins incertaines, et toujours révoquées en doute par ses voisins. Ce qui est sûr, c'est que les voisins même de ces Juifs (si l'on peut appeler voisins des peuples si éloignés) ne sauraient dire à quelle époque ils vinrent habiter l'oasis.

Ce que l'on sait avec plus de certitude, c'est que, pendant les affreuses persécutions dirigées contre les Juifs par Ptolomée-Philopator, une troupe nombreuse de ces infortunés se réfugia vers l'oasis, et que la plus grande partie périt dans le désert.

Le présent de deux chameaux fut extrêmement agréable aux habitans. Ils sentaient qu'à l'aide de ces animaux, ils pourraient établir des relations de commerce avec différens peuples de l'Afrique, surtout avec les Egyptiens, les

Bournouans et les Darfouriens (1). Je leur appris l'usage et la culture des différentes graines, d'autant plus utiles pour eux, qu'il restait au sud-est une assez grande étendue de terres incultes, mais fécondes. Toute cette tribu ressemblait parfaitement aux plus belles familles que j'avais vues dans l'Yémen, avec quelque différence dans le costume, plus rapproché du vêtement de nos pères. Les suffètes et les rabbins portaient le *talith :* les autres avaient un simple bandeau de toile blanche ou rayée autour de la tête, avec des fronteaux ou amulettes de lin, que nous appelons *totaphot* ou *philactères.* Il y avait sur ces ornemens des sentences ou des paroles magiques qui n'étaient point écrites avec le roseau, mais brodées à l'aiguille. Quand les habitans de l'oasis sont dehors, ils se font une sorte

(1) Depuis Benjamin de Tudèle, ce pays était tombé dans l'oubli. Il a été récemment découvert par Brown. On peut en voir la description dans son *Voyage* et dans la *Géographie* de M. Malte-Brun.

de bonnet avec une aile de leurs manteaux, pour se garantir du soleil ou de la pluie : autrement ils sont nu-tête. C'est absolument ce que l'on rapporte des anciens Hébreux. Ézéchiel dit : « Vous ne ferez point de deuil pour un mort ; votre couronne sera toujours sur votre tête ». Il parle sans doute de ce bandeau. Les femmes portaient au bas de leurs voiles un grand nombre de plaques d'or ou d'argent. D'ailleurs elles étaient parées de croissans, de cassolettes, de pendans d'oreilles et de narines, de bracelets d'or (1), et de larges anneaux d'argent placés au-dessus du coude-pied. Je remarquai même dans leurs ajustemens quel-

(1) S'il faut en croire les voyageurs arabes ou maures, les bijoux de ce métal sont fort communs au centre de l'Afrique. Il existe à Jinnie (à 250 milles de Tombouction) une manufacture d'orfévrerie, où l'on fabrique des ouvrages en or, du fini le plus précieux. Ces bijoux, qui sont creux, renferment des amulettes renommées dans toute l'Afrique : on les envoie jusqu'en Arabie ; car les habitans de Jinnie passent pour de très-habiles magiciens.

ques pierres précieuses. Telle est, à peu près, la toilette de toutes les Juives d'Afrique et d'Asie. Celles-ci, aux yeux d'un Européen, semblaient d'abord très-basanées : elles l'étaient, en effet, beaucoup plus que les femmes du Caire et d'Alexandrie ; mais la noblesse et la régularité de leurs traits faisaient promptement oublier la nuance de leur teint : leur aspect rappelait les belles épouses de nos patriarches, dont les rois devenaient subitement amoureux.

Mais ce qui rappelâit surtout les jours anciens, c'est le nombre prodigieux des familles. Celle de mon hôte, par exemple, occupait tout un quartier de la ville. Je comprends sous le nom de famille les serviteurs et les servantes, selon l'usage de nos pères, qui, comme on sait, ne l'avaient pas adopté sans raison. Rabbi Jonathas était un vieillard d'une haute stature : une barbe touffue ondoyait sur sa poitrine. Ses manières affables et la douceur de sa voix tempéraient ce que

sa physionomie pouvait avoir d'imposant.

Le lendemain de mon arrivée fut encore consacré au repos ; mais le jour suivant, Rabbi Jonathas me promena dans la ville et dans l'oasis, où je remarquai deux villages d'un aspect agréable. Il y avait quelques maisons en pierre ; mais la plupart, qui ressemblaient assez à des ruches, étaient construites en clayonnage et en terre-glaise, recouverte de grandes feuilles très-épaisses disposées comme des tuiles. Ces deux villages étaient entourés de fossés avec un mauvais mur; mais la ville avait des remparts en bon état : précaution nécessaire pour repousser les incursions des Mogrebins et des Tibbos, qui s'avançaient quelquefois jusque-là. Mon hôte me dit que depuis long-temps on avait regardé comme indispensable d'accoutumer la totalité de la population à manier les armes, avec cette différence que les hommes seuls et les femmes les plus robustes marchaient dans les sor-

ties, et tenaient la campagne. Aucun moyen de défense n'était négligé; et de tous les états, grands ou petits, que je puis avoir parcourus, nul n'était, à beaucoup près, sur un pied aussi militaire. Plusieurs monumens fort simples, mais très-vénérés, attestaient tout le prix qu'on attachait aux services rendus les armes à la main. Sans l'excès et la constance des précautions, cette petite peuplade eût été détruite mille fois, au lieu d'avoir vu seulement son territoire ravagé. Le gouvernement et le soin d'appliquer les lois, qui n'étaient autres que celles de Moïse, se trouvaient confiés à trois suffètes, sous la direction du plus ancien d'entre eux, appelé, comme parmi nous, nasi ou prince du sanhédrin. Ils exerçaient leurs charges pendant la durée de leur vie; mais, sur des plaintes graves, le peuple assemblé pouvait les déposer. Enfin, avec des mœurs un peu moins faciles, peut-être, avec les vertus que doit inspirer un culte épuré, cette tribu me

rappelait trait pour trait les douars (1) où j'avais été reçu en parcourant l'Afrique et l'Arabie. Une foule d'usages et de pratiques sont communs aux deux peuples, et quand on se trouve parmi ces Arabes, on croit avoir rencontré les Hébreux dans le désert.

Les habitans de l'oasis juive n'ont point d'esclaves, mais les serviteurs sont dans une certaine dépendance nécessaire, peut-être, pour ne pas dépendre d'eux. Après de longues années de service et de bonne conduite, on leur donne une por-

(1) Villages composés de tentes disposées en carré ou en croissant, et dont l'ouverture regarde toujours le centre du douar. Ces tentes sont assez éloignées pour que les troupeaux de chacun puissent coucher devant la porte sans se mêler. Les troupeaux, qui connaissent leur place; et qui sont parfaitement soumis aux habitudes de ces peuples, ne bougent pas jusqu'au moment où l'on va les faire lever. Pour traire les brebis et les chèvres, on les fait approcher sur deux lignes, à tel point que leurs têtes se croisent. Dans cette situation, les bergers les prennent entre deux cordes qui les contiennent, et l'opération se fait avec autant d'ordre que de promptitude.

tion de terres incultes qui appartiennent à l'Etat, et dès lors ils sont réputés de condition libérale. Il n'y a point de pauvres à Cariath-Thamar, ni dans la campagne. Dès qu'une famille tombe dans l'indigence, l'Etat vient à son secours, et lui compose un nouveau patrimoine, pendant une sorte de comices qui se tiennent tous les ans pour de telles affaires et le paiement des charges publiques. Quand un homme est ruiné par les suites de ses déréglemens ou de son incapacité, les suffètes, en lui composant une petite fortune, lui nomment une tutelle très-rigoureuse, qu'il conserve pendant le reste de sa vie, sans pouvoir disposer de rien. L'Etat et les particuliers possèdent de la poudre d'or; mais, ainsi que chez nos aïeux, les brebis et les chèvres servent de monnaie sous le nom de *kesita*. La poudre d'or sert au commerce avec les étrangers, et ce commerce a peu d'activité. Presque tous les ans, il vient une petite troupe de marchands abyssins;

s'ils étaient nombreux, l'entrée de la ville leur serait interdite. La peine de mort n'existe plus dans l'oasis, et c'est une infraction aux lois de Moïse. Les grands coupables sont condamnés aux travaux publics. Celui qui a commis les crimes les plus graves est conduit à deux journées de marche dans le désert ; il y est abandonné avec quelques alimens et une outre remplie d'eau : son ban est irrévocable. Mais de tels exemples sont bien rares, et personne ne se rappelait d'avoir vu de semblable bannissement. Les délits ne sont pas communs, et rien n'est plus naturel quand chacun se trouve placé sous une surveillance paternelle, mais continue, minutieuse et très-rapprochée.

Le peuple parle un syriaque très-corrompu, semblable au dialecte des peuplades du Liban ; mais les membres du sanhédrin, ceux de la synagogue et les principaux de la ville savent l'hébreu et le parlent souvent, de peur de l'oublier.

Ils écrivent aussi, et ils écrivent trop, car ils ont altéré plusieurs parties de la Bible, prétendant les embellir. Ils ont aussi certaines histoires, qui probablement sont le fruit de leurs loisirs, puisqu'elles ne se trouvent point dans nos livres sacrés. Ils rangent dans ce nombre le livre d'Enoch, à l'exemple des Abyssins. Leur intention n'est sûrement pas coupable, et notre sainte loi n'a pas de partisans plus zélés. Mais Rabbi Jonathas me traitait comme un ami, et, le dirai-je, comme un bienfaiteur. Je lui témoignai que ce mélange des traits de notre histoire si sainte avec les écarts d'une imagination mondaine, me semblait répréhensible. Il en convint, me disant toutefois que pendant un si long isolement, il fallait s'étonner que nulle erreur plus grave ne se fût introduite dans le dogme. — Les livres saints, me dit-il, existent aussi chez nous tels qu'Esdras les a transmis à nos pères, et les écrits dont nous parlons ne furent jamais placés au même rang.

Peut-être pourrions-nous adresser à nos frères du reste de la terre des reproches mieux fondés. Nous suivons la loi de Moïse telle qu'il nous l'a laissée, avec notre faible raison pour interpréter et appliquer cette loi. Chez vous, elle est remplacée ou plutôt étouffée par de longs et minutieux commentaires. Votre misna (1) et vos deux talmuds de Babylone

(1) La Misna est une loi orale donnée par Moïse pour expliquer la loi écrite. Ces commentaires s'étant accrus au point que la mémoire ne pouvait y suffire, R. Judah, surnommé Hakkadosh ou le Saint, les écrivit sous le titre de *Misna*, je crois, sous Antonin le Pieux. Les deux talmuds de Babylone et de Jérusalem composent ce que l'on appelle *la Gémare*, ou complément de la Misna. Celui de Babylone, qui ne date que du sixième siècle, forme douze volumes in-folio. R. Moses, plus connu sous le nom de Maimonides, a fait un excellent abrégé de ces talmuds. Les douze targums sont la paraphrase chaldaïque, ou la Bible traduite et commentée en chaldéen. Le targum d'Oukelos est le plus ancien et le plus estimé : c'est une version exacte en chaldéen le plus pur. Les keri-ketib sont les variantes de la Bible. *Keri* signifie ce qu'on lit, et *ketib* ce qu'on écrit. Beaucoup de gens doutent que la loi

et de Jérusalem ont usurpé chez vous des respects qui n'étaient dus qu'à la parole

orale (la Misna) ait pu se conserver si long-temps, c'est-à-dire depuis la mort de Moïse jusqu'au règne d'Antonin le Pieux. Je conçois ces doutes, sans les partager. A présent que nous jouissons du bienfait de l'imprimerie, et que la multiplicité des livres nous dispense, pour ainsi dire, d'avoir de la mémoire, nous ne pouvons imaginer combien celle de nos pères était exercée. Toute la doctrine des Druides, par exemple, se transmettait oralement, et le peu que nous savons à ce sujet, nous fait présumer que ces prêtres sauvages apprenaient des milliers de vers. D'ailleurs, ce n'était sûrement pas une seule classe d'hommes qui apprenait tous les livres des Juifs. Les prêtres possédaient le Lévitique; les annalistes, car on sait que c'était une charge, récitaient la Genèse, les Juges, les Rois, enfin, tout ce qui était historique; les légistes savaient le Deutéronome; et les chantres enfin ne pouvaient manquer de savoir les Psaumes et le Cantique des Cantiques. Ceux qui s'adonnaient à la poésie savaient peut-être aussi quelques-uns des poëmes hébreux. N'est-il pas vraisemblable qu'à une époque où les livres étaient si rares, on s'entendît dans des corps comme ceux des lévites, des chantres et des légistes, pour que tout le monde n'apprît pas la même chose? Aujourd'hui même qu'il y a tant de livres, ne voyons-nous pas que chacun s'adonne à telle ou telle branche d'une science, et que ce

même de Dieu. — Je m'étais attiré cette réponse, tout erronée qu'elle était. Je songeai que j'étais venu chez ces bonnes gens pour leur donner, non des préceptes religieux, mais les graines et les animaux qui leur manquaient. Je n'insistai pas : j'acceptai même, autant par condescendance que par curiosité, une copie de leurs livres particuliers (1). Ils étaient écrits en bon hébreu, et remplis de divers passages de notre Bible. De mon côté, j'avais apporté à mes hôtes quelques livres en hébreu et en arabe; car plusieurs habitans possédaient aussi cette langue, et Rabbi Jonathas avait fort bien compris le discours sublime de Ioussouf.

Celui-ci, comme tous ses compagnons, avait complétement oublié ses fatigues au milieu du repos et de la bonne chère. Les fruits et la sève du palmier fournis-

partage se subdivise encore tous les jours? *Note de l'éditeur.*)

(1) Ce sont les narrations suivantes.

saient des boissons assez fortes, dont la plus agréable, qui est appelée *lugibi* dans le Fezzan, portait dans l'oasis le nom de *shekar*, comme chez nos aïeux. Ces deux liqueurs et quelques autres contribuaient un peu à faire passer le temps de nos honnêtes Musulmans. Je m'informais d'eux assez souvent, dans la crainte de les voir abuser d'une hospitalité si généreuse.

Elle ne se ralentissait pas non plus à mon égard. La table (1) de Jonathas offrait un coup d'œil charmant; elle était placée sous de hauts et vastes ombrages impénétrables aux feux du jour. Le prince

(1) Ils mangeaient sur des tables d'un pied de haut, devant lesquelles ils étaient assis sur des nattes ou des tapis. Après le repas, on fait mettre à table tous ceux qui se trouvent là, et après ceux-ci d'autres encore, tant qu'il reste quelque chose. C'est comme en Abyssinie et en Egypte. Cette coutume est noble et libérale. En Europe, où le peuple ne prend d'autre part aux fêtes que de voir entrer et sortir les convives, les restes d'un festin sont conservés, en grande partie, pour servir une autre fois; et chez les princes, les valets revendent ces reliefs : tout cela est également mesquin et misérable.

du sanhédrin, avec son épouse, occupait la première place, et l'étranger était près d'eux : ensuite venaient leurs enfans, tous mariés; puis leurs petits-enfans, dont quelques-uns l'étaient aussi. Les enfans de ceux-là se trouvaient en face de leur aïeul vénérable, et c'était le milieu de cette chaîne, dont les anneaux présentaient la succession de tous les âges.

C'était à qui m'interrogerait; mais, quelle que fût ma complaisance, leur étonnement de voir le monde si grand restait toujours le même. Pour leur faire supporter leur isolement, et par aversion pour le mensonge, je ne leur cachai point que leurs frères étaient opprimés presque partout. Cependant les plus rapprochés d'eux, puisqu'ils n'en étaient séparés que par le désert, l'Égypte et la mer de Sonph (1), occupaient une grande ville au milieu de l'Arabie, et nombre de

(1) Nom que les Juifs donnaient à la mer Rouge. (*Voy.* ce mot dans les notes des *Noces Funèbres*.)

châteaux (1) dans cette contrée. Le nom de la cité de Thénaï (2) était parvenu

(1) L'histoire dit qu'ils les possédaient avant Mahomet ; ils en furent expulsés sous les kalifes.

(2) Benjamin dit ailleurs qu'il vit, en Theïma ou Thelimas, un grand nombre de Réchabites possédant une contrée fort étendue. Il place cent mille Juifs dans sa ville de Thénaï, et dans le pays, en tout, trois cents mille. Selon lui, ce pays est au midi de Sennaar, et porte aussi le nom de Seba. Les auteurs anciens parlent, en effet, d'une ville de Thema, et les modernes savent que, dans le pays d'Yémen, une ou deux villes s'appellent Tehama. L'intérieur de l'Arabie étant peu connu, on ne saurait affirmer que la ville de Benjamin ne s'y trouve pas, avec un peu moins de cent mille habitans ; car les affreuses persécutions que les Juifs éprouvent de la part des Mahométans, peuvent bien avoir diminué la population en six ou sept siècles. On dit néanmoins que dans les montagnes du Hedjas, le district de Khéibar est habité par des Juifs indépendans, gouvernés par leurs schéiks comme les autres Arabes. (Malte-Brun). Il y a d'ailleurs beaucoup de Juifs en Arabie. Abulféda place au milieu de l'Arabie déserte une ville de Taïma. Il est d'ailleurs à propos d'ajouter, pour la justification de notre auteur trop souvent maltraité, que ses notions sur l'Afrique sont reconnues pour les plus exactes que l'on eût recueillies jusqu'à cette époque.

jusqu'à eux. Avec quelle ardente curiosité je les voyais écouter, avec le récit de mes aventures, la description de tant de pays, les mœurs de tant de peuples! Mais ce dont j'étais le plus occupé, c'était de leur apprendre ce qui pouvait leur être utile. Bien que je leur eusse avoué que, dans mon pays, il existait, en faveur de quelques familles, et de la mienne en particulier, une douloureuse exception, quand ils surent comment les Juifs étaient traités : — Pourquoi voulez-vous nous quitter? me dit le nasi. Pouvez-vous appeler une patrie cette contrée inhospitalière où nos frères languissent dans l'oppression? Vous n'avez point d'épouse ni de fils : après une si longue absence, après avoir habité comme étranger tant de régions diverses, ne craignez-vous pas de l'être devenu pour votre famille? Hélas! vous ne l'êtes plus ici. Vos généreux efforts vous ont concilié l'affection de ce peuple, et la nôtre surtout; car nous vous connaissons bien davantage. Ces champs

si resserrés, cette nation si peu nombreuse, et qui n'est, pour ainsi dire, qu'une famille, que serait-ce pour flatter l'ambition d'un homme qui vient de parcourir la terre, et devant qui toutes les magnificences du monde ont été déployées? Si pourtant vous pouviez désirer d'être le premier parmi nous, soyez mon fils, et remplissez mes devoirs envers l'Etat: nul ne me désavoue, j'ose vous en répondre. — A ces mots, je sentis mes yeux mouillés de larmes. Je répondis au bon vieillard: — A Dieu ne plaise que je veuille priver cette heureuse tribu de votre expérience unie à tant de vertus! Je ne suis pas né pour commander aux hommes: ma pensée est, pour cela, trop mobile et trop fugitive. Ce que je suis condamné à regretter, ce sont ces jours d'innocence et de repos qui s'écouleraient sous un ciel pur, au milieu d'amis sans reproche, et toutefois bien indulgens. Ce bonheur tranquille n'est pas fait pour moi. Appelé à des destinées orageuses, je regretterais peut-être et les tem-

pêtes de la mer, et les fatigues du désert, et le spectacle même de l'humaine perversité. Le torrent vagabond qui rencontre une fontaine limpide, porte envie au calme de cette onde paisible, mais il ne peut se détourner de sa course rapide, et va mêler le tumulte de ses flots au tumulte des mers. Vivez heureux! j'emporterai, comme un trésor, le souvenir de vos vertus et de votre affection naissante. —

Je n'acceptai donc pas les offres généreuses qui m'étaient faites; mais ce ne fut pas dans la sincérité de mon cœur que je les refusai. Promettre au sein de l'incertitude est une chose d'aversion à mes yeux. Si je voulais m'établir dans l'oasis, il fallait retourner dans mon pays, emporter ma fortune, et traverser de nouveau les mers et le désert. Que de temps et d'occasions pour changer de pensée, sans parler des hasards auxquels je pouvais enfin succomber! Cependant, au moment où j'écris ces lignes, et non loin du

vaisseau qui va me ramener d'Egypte en Espagne, je conserve en mon cœur le projet de revenir habiter l'oasis. J'ai vécu trente-quatre ans, sur lesquels douze ont été consacrés à mes voyages. Les petites-filles de Rabbi Jonathas sont belles : une d'entre elles me plaît; je puis l'épouser, et vivre heureux... Heureux, puisque je me verrai affranchi d'un joug humiliant, et que je marcherai l'égal des autres hommes. C'est assez pour mon ambition, pour ma fierté. Le désert n'est pas dans les solitudes de l'Afrique; il est aux lieux où le sort de l'homme dépend du hasard de son origine ; où, flétri dès le sein de sa mère, il ne peut plus être vertueux : car la vertu ne se trouva jamais dans l'abjection. Ma jeunesse, mes trésors, toutes les puissances de mon être furent employées à soulager mes frères. Dans ce noble dessein, j'ai bravé tous les périls ; et pourtant lorsqu'on aura dit : — C'est un Juif! — Il me faudra rougir et baisser les yeux.... Non! non!

Je passai quelques jours encore à Cariath-Thamar, éprouvant les mêmes procédés, et souvent des instances nouvelles. La petite-fille de Jonathas, la jeune Esther, semblait se plaire à nos entretiens. Fidèle cependant aux devoirs imposans de l'hospitalité, mes regards circonspects jamais ne rencontrèrent les siens. En sa présence, mes yeux étaient attachés à la terre : mais le son de sa voix plaisait à mon cœur ; et comme si nous avions habité des prisons séparées, c'est le seul rapport qui ait existé entre nous.

Le temps que j'avais eu l'intention de passer dans l'oasis s'était écoulé bien vite. J'ajoutai à ces trois semaines quelques jours encore pour l'amitié ; puis je partis, le cœur serré de tristesse. Nous prîmes un chemin tout différent : il valait mieux allonger sa route que de marcher si longtemps dans le désert. En nous dirigeant vers l'est, nous devions gagner l'Égypte en douze jours, et trouver de l'eau dans

différens lieux. Un habitant qui avait fait cette route plus d'une fois, nous fut donné pour guide. Ce n'était point assez : Jonathas et ceux de la ville que j'avais connus le plus, au nombre de huit ou dix personnes, m'accompagnèrent jusqu'à la distance de deux lieues. Nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, et je leur dis adieu avec la résolution intérieure, mais bien affermie, de les revoir un jour.

Ils avaient chargé de présens l'un de mes chameaux : c'étaient diverses curiosités naturelles. Je n'avais voulu accepter aucun de leurs bijoux : nous n'en manquons pas en Espagne. Je portais au bras, cependant, un bracelet d'Esther. Mon courage faiblit dans ce dernier moment : je ne pus trouver de paroles pour un refus. — Gardez ce bracelet pour l'amour de moi, me dit-elle; et songez que je ne le remplacerai jamais! —

Lorsque nous fûmes à la frontière d'Égypte, j'écrivis quelques lignes à Jonathas, en lui renvoyant son guide, et

je retournai dans Alexandrie, sans aucun accident. Les quatre récits qui suivent font partie des écrits qui m'ont été donnés dans l'oasis.

R. BENJAMIN.

FIN DU VOYAGE DANS L'OASIS LOINTAINE.

RACHEL.

RACHEL. (1)

Jacob était assis près de la fontaine où la fille de Laban, la douce Rachel, s'offrit à ses yeux pour la première fois. Sept années s'étaient écoulées : un jour encore, et il était son époux. Ses troupeaux erraient çà et là, sur le penchant de la montagne ombragée de térébinthes, dans les prairies couvertes des fleurs du printemps, ou sur les bords dangereux du torrent. Il ne songeait pas à ses troupeaux; il regardait les tours de Laban, et le che-

(1) Cette histoire a déjà été imprimée dans un ouvrage intitulé : *Les Femmes*, par M. le vicomte de Ségur, à qui je l'avais communiquée sous le titre des *Noces de Jacob*. MM. Treuttel et Wurtz, qui font une nouvelle édition des *Femmes*, ont eu l'honnêteté de me laisser disposer de ce fragment donné sans conditions.

min par lequel sa bien-aimée allait arriver. Au moment où les génisses cherchent, en mugissant, une place pour se coucher, elle devait venir les soulager du poids de leur lait, destiné au grand festin du jour suivant. Comme le pasteur soupirait d'impatience, il entendit marcher près de lui. Il se retourne, et voit un homme tout baigné de sueur, et les pieds couverts de poussière : il croit reconnaître, il a reconnu les traits du voyageur. — Eh quoi! c'est vous, fils d'Éliéser; vous qui prîtes soin de mon enfance! Isaac et ma bonne mère, le Ciel me les a-t-il conservés? — Ils vivent pleins de jours, et sans autre souci que de savoir si vous-même êtes resté sur la terre, et quel est votre sort. Ils m'ont envoyé vers vous, comme autrefois Abraham envoya mon père. — N'ont-ils donc rien appris de moi par les marchands de Babylone, qui passèrent ici l'année de ce grand orage? — Ils ont entendu ces hommes, et ils ont béni mille fois le nom du

Seigneur. — Asseyez-vous sur le bord de la fontaine, reprend Jacob; et puis appelant un pasteur qui se tenait éloigné d'un trait d'arc, il lui ordonne de laver les pieds de l'étranger. — Qu'il fasse comme vous avez dit; mais vous, ô mon fils, racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis notre séparation! Les marchands nous ont dit qu'ils vous avaient vu plein de force et de beauté; mais ils n'ont pu nous rien apprendre sur le reste : l'or qu'ils allaient chercher remplissait leur esprit. — Jacob lui répondit, en regardant couler les eaux de la fontaine : — Je puis vous satisfaire sans peine; je me rappelle ma vie passée, comme l'œil parcourt un ciel sans nuage, éclairé par un beau soleil.

Vous n'avez pas oublié le moment où je quittai notre demeure par le conseil de ma mère, qui craignait pour moi le ressentiment de mon frère Ésaü (1). Pen-

(1) Ou Edom.

dant vingt jours je marchai vers l'orient, et le soir du vingt-unième, je m'arrêtai sur le bord de cette fontaine. Deux troupeaux nombreux étaient couchés à l'entour, et les brebis semblaient consumées de soif, car la fontaine était, comme à présent, fermée d'une grande pierre. — Je dis aux bergers : — D'où êtes-vous, mes frères? — De Charræ, me répondirent-ils. — Et les interrogeant de nouveau : — Le fils de Nachor, Laban, est-il connu de vous? — Oui, nous le connaissons. — Le Seigneur lui conserve-t-il la santé? — Comme à vous, jeune étranger; :::: mais voici venir avec son troupeau sa fille Rachel, qui vous le dira mieux que nous. — Comme ils parlaient, je levai la pierre (car l'usage est ici de n'ouvrir pas les citernes avant que les troupeaux soient réunis). — Tandis que Rachel s'avançait à l'ombre des térébinthes, j'admirais son air simple, et bien différent du maintien hardi de ces filles de Heth, que ma mère a prises en si

grande haine. Mais quand elle vint à s'approcher de moi, que je distinguai ses traits, que je la vis dans tout l'éclat de sa beauté, je sentis un plaisir mêlé de trouble ; mon cœur s'épanouissait, et je ne pouvais lever les yeux ; une douce chaleur se glissait dans mes veines, et tout mon corps frémissait. En vain ma bouche cherchait quelques mots : ma mère et ses esclaves étaient les seules femmes à qui j'eusse jamais parlé. Je restai comme un homme aveugle dès sa naissance, et dont la main du Seigneur ouvrirait tout à coup les yeux.

Comme elle me regardait avec étonnement, j'abreuvai son troupeau, écartant tous les autres chameaux pour faire place aux siens. — Étranger, me dit-elle, je vous remercie ; le Seigneur soit avec vous. — Je ne suis point étranger, lui répondis-je, en élevant la voix avec larmes, vous êtes la fille de mon frère (1) :

(1) Chez les Hébreux, c'est ainsi que l'on appelait son oncle.

je suis Jacob, fils d'Isaac, et je viens chercher une épouse dans votre famille, comme a fait mon père. — En disant ces mots, je tenais ses genoux embrassés. — Je suis bien aise que vous soyez mon parent, me dit-elle. — Et sans attendre davantage, elle courut avertir son père. Bientôt elle revint avec lui : tous deux étaient hors d'haleine. — Le fils de Nachor m'embrasse, me jure qu'il croit revoir sa sœur, me donne les noms les plus chers; et, passant son bras autour de moi, il me conduit en sa maison.

Laban est père de deux filles; mais je ne voyais que Rachel. Ils me firent des questions sans nombre; ils voulurent savoir si ma mère parlait souvent de sa famille et de son pays; si mon père avait partagé sa couche avec d'autres femmes; combien ils avaient de troupeaux et d'esclaves; si les pâturages étaient aussi gras que ceux de la Mésopotamie. Mais quand ils vinrent à me parler de mon frère, mon cœur se serra, je ne pus répondre; je

pensai (et dans quel moment n'y pensai-je pas) que j'avais emporté sa haine, et que j'avais obtenu la bénédiction de mon père à ce prix.

Ici Jacob s'arrêta quelques momens, et ses yeux laissèrent échapper des pleurs. — Je résolus, reprit-il, de mériter, par mes services, l'affection de Laban; je lui demandai la garde de ses troupeaux; j'espérais les garder avec Rachel, ou, du moins, la soulager dans ses travaux. (Comme elle était la plus jeune, c'était toujours à elle d'aller aux champs.) Le Seigneur regarda la maison de mon frère: en peu de temps ses troupeaux devinrent plus gras et plus nombreux. Au lieu de les ramener tous les soirs, comme Rachel était obligée de le faire, j'allais sur des montagnes sauvages, peu fréquentées des autres bergers, et j'y restais plusieurs jours, sans autre toit que le Ciel, et sans autre compagnie que mes génisses, les échos du rocher, et mon amour qui soutenait ma force, qui me tenait lieu de tout. Les

jours que je venais passer à la maison étaient pour la famille des jours de fête. Chaque fois, je rapportais aux deux sœurs des corbeilles tressées avec des joncs, et remplies de fleurs ou de fruits qui ne se trouvent que sur la montagne; je leur portais aussi des nids de jeunes oiseaux prêts à voler. Une autre fois, c'était un faon de gazelle, ou bien des morceaux de cristal; tout cela pour les deux sœurs : mais je composais des chansons qui n'étaient que pour Rachel. Un jour, je remarquai que Lia, sa sœur, pleurait en les écoutant, et je ne chantai plus en sa présence. Du plus loin que l'on entendait la voix des troupeaux et la petite cloche suspendue au cou des béliers, Rachel accourait à ma rencontre, et chaque fois elle me disait, en m'embrassant : — O mon frère, vous êtes demeuré bien long-temps! —

Comme l'été s'avançait, Laban me dit: —Vous êtes ma chair et mon sang; faut-il pour cela que vous me serviez sans récompense? — Je lui répondis : — Eh bien!

je vous servirai pendant sept ans pour Rachel, votre seconde fille. Rachel est plus gracieuse qu'un amandier fleuri, plus douce que le lait de vos génisses. Quand elle vient au-devant des troupeaux, elle est aussi légère qu'une gazelle. Oui, je vous servirai pendant sept ans pour l'obtenir. — J'aime mieux vous la donner qu'à un autre, me dit Laban: demeurez donc parmi nous. — Rachel et moi, nous plantâmes, au bord de la fontaine, cet amandier que vous voyez, et nous dîmes : — Quand cet arbre aura fleuri pour la sixième fois, les sept années seront écoulées. Sept années sont bien longues, mais nous nous verrons chaque jour.

Les nuits commençant à devenir fraîches, Laban voulut que je revinsse tous les soirs en sa demeure. Nous entourâmes d'une haie vive le jeune amandier; nos mains l'arrosaient lorsque la terre était aride, et l'entouraient de nattes pour le défendre de l'haleine brûlante des vents

du midi, ou du souffle orageux de l'aquilon. — Arbre chéri! disions-nous; étends tes rameaux : hâte-toi; ton ombre fraternelle couvrira nos amours. —

Fils d'Isaac, interrompt alors une voix, il n'est pas bien de raconter ainsi nos secrets. — Jacob se retourne; il voit Rachel à demi-cachée par la tige d'un saule. — De l'extrémité du vallon, elle avait aperçu l'étranger, et soit par une certaine honte de venir trouver ainsi celui qu'elle n'appelait pas encore son époux, soit par une ruse non moins innocente, elle avait pris un détour sous les arbres, pour s'approcher de la fontaine.

Cependant au bord du ruisseau qui s'en échappait, et qui coulait dans la prairie, vers les murs de la maison, Lia répandait des larmes amères. Toutes les fois qu'elle voyait l'heureuse Rachel se rendre auprès de Jacob, c'est là qu'elle venait cacher sa douleur, et lui donner un libre cours. Depuis que le jour des noces était fixé, elle ne mangeait plus;

et toutes les heures de la nuit se passaient sans que le sommeil vînt apporter quelque relâche à sa peine ! Pâle, maigre, une langueur brûlante avait presque effacé sa beauté ; elle était comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur, ou comme la jeune plante qui jaunit et se fane, tandis qu'un insecte souterrain ronge ses tendres racines..... Ce que voyant son père, il la suivit en secret ce jour-là, et, s'étant arrêté près d'elle, il entendit ces mots :

— Pourquoi donner la lumière au malheureux, et la vie à ceux dont le cœur est noyé d'amertume (1) ; à ceux qui désirent la mort, et elle ne vient pas ; qui la cherchent comme un trésor caché (2) ; qui se réjouissent à son aspect, comme s'ils allaient conduire des danses (3), et qui triomphent quand ils ont

(1) L. Aux amers d'âme.

(2) L. Et la fouillent plus que les *choses* cachées.

(3) L. Qui se réjouissent jusqu'à la danse en rond.

trouvé le tombeau? Hélas! pourquoi n'ai-je point expiré dans le sein de ma mère? Pourquoi s'est-il trouvé des genoux qui m'aient reçue et des mamelles qui m'aient nourrie? Les maux que je redoutais tombent sur moi. O Seigneur! je tourne vers vous mon visage, et j'arrête mes yeux sur vous! ôtez de mon cœur l'amour qui me consume, ou retirez-moi votre souffle! Aurais-je la force de voir ma sœur, conduite par la main de mon père dans la chambre de Jacob!... Et pourtant c'est demain!... — Elle ne put en dire davantage. Laban s'approchait; elle l'entend, pousse un cri, se lève, et va cacher, dans le sein paternel, son visage baigné de pleurs. — Ma chère fille, lui dit le fils de Nachor, toi que j'ai reçue dans mes bras la première, pourquoi ne parlais-tu pas? Pourquoi ne frappais-tu pas au cœur de ton père? — Eh! que puis-je contre ma sœur? Ma sœur est aimée de Jacob; mais je ne la hais point. — Laban s'écria, en la pres-

sant contre son sein : — Non, je ne laisserai pas périr ma chair! Quelle promesse est plus forte que le cri de mes entrailles? — Et, sans répliquer davantage, il la mène à la maison. Une lueur d'espoir brille dans les traits de sa fille, comme on voit, sur le midi d'un jour nébuleux, apparaître le soleil pâle et sans rayons.

L'arrivée de Damas, fils d'Éliéser, semblait causer quelque embarras à Laban. Le repas du soir fut triste, et les convives se parlaient peu. Mais Jacob et Rachel ne voyaient ni la tristesse de Laban, ni l'air pensif de Damas, ni la jalousie de Lia. Assis près l'un de l'autre, ils s'entendaient d'un mot, d'un regard, et ce mot, ce regard allaient porter dans leur âme l'heureuse assurance d'être aimé. Ils étaient pleins de leur bonheur, et quelquefois ils rougissaient de leur trouble. Mais chacun de leurs regards était une flèche empoisonnée qui déchirait le cœur de Lia; elle aurait voulu

fuir. Défaillante, elle demeurait attachée à son siége, comme un mourant à son lit de mort. Laban avait les yeux fixés sur elle, et gémissait dans son cœur.

Le lendemain, qui était le dernier jour de la septième année, les rois et les princes voisins, montés sur des ânes couverts de tapis magnifiques, arrivèrent avec leur suite en la demeure de Laban. Les serviteurs avaient tué pour le repas huit veaux nourris de lait, un bœuf chargé de graisse, vingt agneaux et autant de chevreaux. Rachel et sa sœur s'occupaient depuis le matin d'apprêter les différens mets, et d'arranger les fruits dans les corbeilles. La prairie était couverte de brasiers où l'on faisait cuire des pains de farine d'orge séchée au soleil. L'hydromel, ni les meilleurs vins de l'Apamée et de la Syrie-Sobal, ne manquèrent pas au festin. Tous les convives étaient couronnés de fleurs; et, sur le soir, les jeunes hommes conduisaient les danses au son des flûtes et des tambours. Le fils de Ba-

thuel (1) voyait toutes ces choses dans sa maison, et demeurait triste et pensif. Quand chacun se fut retiré sous les tentes dressées dans la campagne (car sa maison n'était pas assez grande pour loger un si grand nombre d'hôtes), il se rendit, selon la coutume, à la chambre de ses filles. Lia détachait déjà les bandelettes qui retenaient sa longue chevelure. Rachel conservait toute sa parure; elle avait parfumé ses cheveux avec du nard et du cinnamome, ses mains exhalaient la myrrhe. La tête et les yeux baissés, immobile, elle était assise près de la couche fraternelle, mais son sein était vivement agité: l'amour, la pudeur, et je ne sais quel fâcheux pressentiment, lui faisaient pousser de profonds soupirs. — Lia, ma fille aînée, dit Laban, suivez-moi dans la chambre de votre époux. — Se peut-il? que dites-vous?... Les deux sœurs restaient frappées d'étonnement. — Mais,

(1) Laban.

mon père, dit Rachel (aussitôt qu'elle se sentit la force de modérer sa plainte), c'est moi que vous avez promise à Jacob. — Il est vrai, répond Laban; j'ai fait ainsi, et j'ai mal fait. Ne savez-vous pas que la fille aînée doit être mariée la première, que c'est la coutume, la loi du pays? Le caprice d'un jeune homme a-t-il pu me décider à l'enfreindre? Qui voudrait prendre Lia pour épouse, après un tel affront? Au lieu que vous, Rachel, car vous ne m'êtes pas moins chère, je vous marierai bientôt à quelque puissant prince. — O mon père! dit-elle en cachant son visage dans ses mains, vous m'avez donc trompée? — Ma fille Rachel, reprit Laban d'une voix plus forte, jamais, jusqu'à ce moment, vous ne m'avez offensé; mais si vous sortez d'ici avant l'heure du premier repas, ma malédiction tombera sur votre tête. — A ces mots, il saisit la main de sa fille aînée, l'entraîne et la conduit à la couche de Jacob.

Il n'y avait pas là de flambeaux allumés, soit que l'usage alors le voulût ainsi pour rassurer la pudeur de la nouvelle épouse, soit que Laban l'eût ordonné. Le père de Rachel dit, en élevant la voix: — Fils d'Abraham, recevez de mes mains votre épouse; son père, en vous confiant ses droits, vous charge de tous ses devoirs. Vous êtes le chêne de Basan; elle est la vigne amoureuse qui s'élève avec lui dans les airs, s'appuie sur ses rameaux, et mêle ses doux fruits à son feuillage: aimez, protégez votre compagne. Et vous, ma fille, soyez soumise à votre seigneur! Dieu du Ciel, bénis et féconde leur alliance!... — A l'instant, il laisse l'épouse tremblante dans les bras de l'époux abusé...

Cependant Rachel, éperdue de douleur, de jalousie, d'indignation, s'écriait: — O perfidie! ô crime d'une sœur, d'un père, d'un époux, peut-être! Mon père et Jacob ont faussé leur foi!... Lui qui me jurait un amour si fidèle en ce jour, à l'instant même!... Non, il ne saurait

être coupable ; il est victime, ainsi que moi, de la plus lâche trahison. Quel prix de tant d'amour et de constance ! Après sept années de travaux, de soins et de respects... Ma main était sa récompense !.. Mais, au moment où je parle, ma rivale odieuse reçoit ses embrassemens qui m'étaient dus !.... Insupportable pensée ! Ah ! quand le jour viendra lui découvrir tes traits et ta perfidie, puisse-t-il te maudire mille fois, te chasser de sa couche, te faire expier, à force de mépris, le bonheur que tu me dérobes ? Pourra-t-il te haïr assez, et sa haine me rendra-t-elle...— A ces mots, le désespoir ferme le passage à sa voix ; ses yeux troublés ne voient plus la faible clarté de la lampe ; ses pas s'égarent ; elle chancelle, et tombe avec bruit sur le plancher. Tandis que, trompé par les ténèbres, Jacob est au comble de l'ivresse, hélas ! sa bien-aimée, sa tendre Rachel, étouffée de sanglots, se débat comme la colombe frappée du caillou de la fronde !

Vers la fin de la nuit, le sommeil ferma les yeux de Jacob, et il eut une vision; une voix imposante lui criait: — O fils d'Isaac, le bonheur dont tu t'enivres n'est qu'un vain songe: ne crois pas à ton bonheur, ne crois pas à ta vie, tant que ton frère Edom ne sera pas apaisé! Ne lui as-tu pas dérobé la bénédiction de son père? T'en souviens-tu? Eh bien! c'est ainsi que sera trompé Jacob! Souvent l'injustice des hommes accomplit ma justice. —

Quand Lia fut revenue du désordre où l'avaient jetée tant de félicités inattendues, son cœur se remplit de repentir et de terreur; elle sortit de la couche de son époux, et, prosternée sur les nattes, elle demeura en prière jusqu'à l'aube du matin. — O mon Dieu! disait-elle, comment me pardonnerez-vous une si grande faute!.. Comment ai-je pu la commettre? Malheureuse! je serai toujours un objet de haine pour mon mari. — Comme elle sanglottait, Jacob vint à se réveiller

O ma bien aimée ! s'écria-t-il, où es-tu ? Viens, ma colombe, viens dissiper les alarmes d'un songe menaçant ! Le croiras-tu, ma douce Rachel ? A tes côtés, et lorsque mon cœur palpitait encore pour toi, j'ai songé que tu m'étais enlevée, toi, le charme, le soutien, le souffle de ma vie ! Quoi ! tu ne réponds rien ?— En achevant ces mots, il sortit de sa couche. — La fille de Laban, toujours prosternée, embrasse ses genoux, et les baigne de larmes brûlantes. Le jour était faible encore, et Lia ne relevait pas son front; mais Jacob distingua ses cheveux noirs qui tombaient en désordre ; et Rachel avait les cheveux blonds !... Il saisit tout à coup le bras de l'infortunée, la relève rudement, recule indigné. — Que vois-je ! s'écria-t-il. Malheur à toi, si tu es celle qui vient de m'enchaîner à son sort! Tes jours seront remplis de larmes; ils seront aussi amers que les miens. Que Dieu t'éloigne de ma vue, comme il éloigna l'orient de l'occident ! Fuis ! laisse-

moi ; tu me fais horreur ! — Ecrasez-moi de votre colère ! lui dit son épouse tremblante ; je l'ai mérité. O mon seigneur ! un instant m'a perdue : vous l'avez vu, je périssais innocente ; mon père m'a traînée jusque dans vos bras ! Grand Dieu ! qui vois mon cœur, non, tu n'as pas donné à la fille de l'homme la force qu'il m'eût fallu dans cet instant ! Depuis sept années, je t'aime, et je me tais, et je te vois en aimer une autre. Je ne croyais pas que mon malheur pût être plus grand ; je n'avais pas senti le remords, je n'avais pas éprouvé ta haine. Par pitié, par justice, frappe ! Délivre-moi du jour, délivre-toi de ma présence ; frappe ! je ne puis cesser de t'aimer. — Jacob se repentait de sa dureté. — Le Seigneur ne m'a pas fait un cœur d'airain ! dit-il d'une voix émue. Relève-toi : je fuirai, je retournerai au pays de mes pères. Hélas ! quel trouble je laisse ici, et quel trouble j'emporte en mon sein ! — Il fut aussitôt trouver Damas ; il déposa ses peines dans

le sein de ce fidèle serviteur, et tous deux marchaient droit à Laban, comme celui-ci venait au-devant d'eux. — Homme sans foi! lui cria Jacob, de quel front osez-vous m'aborder? Vous étiez pauvre quand je vins ici; aujourd'hui vous êtes riche, et vous l'êtes par mes soins. Vos brebis et vos chèvres n'ont pas été stériles; mes mains n'ont pas apprêté pour moi un seul agneau; je ne vous ai rien montré de ce que les bêtes féroces avaient égorgé, toute la perte était pour moi. Exposé sans cesse aux ardeurs du soleil, à la fraîcheur des nuits, j'ai veillé sur votre bien comme s'il m'eût appartenu; j'ai plus travaillé, pendant sept années, que tous vos serviteurs ensemble. Quel prix vous ai-je demandé? Votre seconde fille, sans dot (je n'avais pas besoin de vos richesses, l'héritage de mon père Isaac suffit à mes désirs); mais ce prix était inestimable à mes yeux, et vous me l'avez dérobé, et vous avez cru que je le souffrirais? — Mon fils, interrompit Laban,

vous avez tort de me parler d'un ton si rude. — Le tort est dans l'offense, et non dans la plainte. — Écoutez-moi : la coutume de notre pays est de marier sa fille aînée la première. Lia vous aimait; je l'ai prise en pitié : gardez-la pour votre seule femme pendant sept jours encore, afin qu'elle vous donne des enfans, et soit honorée de vous comme leur mère, et puis je vous donnerai Rachel. Il est vrai, mon cher fils, que je vous ai trompé; mais j'aime également mes deux filles, et je prends le Seigneur à témoin que, s'il m'eût inspiré un meilleur conseil dans l'embarras où je me suis vu, je l'aurais suivi sans hésiter. —

De même qu'une eau bouillonnante s'abaisse quand on y verse une eau tempérée, la colère de Jacob se calmait à mesure que Laban faisait entendre sa justification. Il accepte ses offres; il court, plein de joie, tout apprendre à Rachel, abîmée dans la douleur. Elle pousse un grand cri en apercevant Jacob. Malgré

cet heureux changement, elle conservait un air de tristesse; elle souffrait de partager avec sa sœur un époux qu'elle aimait si vivement, dont elle était seule aimée, et qui, peut-être un jour, ne lui laisserait que la moitié de son cœur. Damas, craignant qu'un nouvel obstacle ne traversât encore leur bonheur, resta chez Laban jusqu'aux noces de Rachel. Il partit aussitôt après, pour en porter la nouvelle au vieil Isaac, son maître. Jacob traitait sa première femme avec beaucoup de douceur, mais tout son amour était pour la seconde. Lia n'était que sa sœur; elle en ressentait une grande affliction, mais ne se plaignait jamais, et ne confiait ses larmes qu'à la solitude, comme au temps où elle n'était pas mariée. Elle cachait à son époux l'excès même de sa tendresse, de peur de lui devenir importune. Elle aurait voulu aimer Rachel pour l'amour de lui; mais tout ce qu'elle pouvait faire était de vivre en paix avec elle. Le Seigneur, qui est toujours près de ceux

dont le cœur est brisé, qui porte les affligés, comme un aigle porte ses petits sur ses ailes, le Seigneur jeta sur la première fille de Laban un regard de miséricorde; il bénit ses embrassemens. Neuf mois après cette nuit bienheureuse, mais suivie de jours de douleur, elle enfanta deux fils qu'elle appela, l'un Ruben, ce qui veut dire : *Le Seigneur a vu mon humiliation ;* et l'autre Siméon (*Dieu m'a exaucée*). Deux années venaient de s'écouler, et Rachel demeurait stérile ; ce dont elle était inconsolable, priant Dieu jour et nuit qu'il lui accordât un fils à son tour : elle portait envie à sa pauvre sœur. — Elle disait un jour à son mari : — N'aurais-je donc pas aussi la douceur d'être mère, de voir mon fils, nourri de mon lait, vous tendre les bras à votre retour des champs, de l'entendre vous appeler du nom de père, de ce doux nom que d'autres, hélas! vous ont déjà donné! Ah ! quand viendra l'heureux jour où je le sentirai tressaillir dans mon sein !...

Mon bien-aimé ! si le Seigneur ne me donne pas des enfans, je mourrai ! —

Une autre fois, étant assise devant la porte pour respirer l'air du soir, elle vit les deux petits enfans de Lia qui jouaient sur ses genoux avec des mandragores, et se disputaient ces belles fleurs. Elle se rappela aussitôt ce qu'elle avait entendu dire de la vertu de cette plante, et, sans y ajouter grande foi, elle s'approcha de sa sœur, et hasarda de lui en demander. — Ma sœur, lui dit-elle, je porterai toujours cette fleur sur mon sein, et peut-être enfin je deviendrai mère comme vous (1). Lia lui donna, sans balancer, toutes les mandragores, en lui disant : — Tenez, rien ne doit manquer à votre bonheur. — Rachel, encouragée par sa complaisance, caressa d'abord le petit Siméon, et puis elle le prit sur ses genoux. Lia restait en silence. L'enfant

(1) On sait la propriété attribuée aux mandragores par les anciens.

éleva ses tendres mains vers le visage de Rachel, et se mit à la caresser aussi. En ce moment, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle se jeta aux pieds de l'autre épouse, et lui dit en élevant la voix avec larmes : — O ma sœur! j'ai une grâce à vous demander. — Eh! que pouvez-vous me demander? — L'oserai-je dire, moi qui vous ai fait tant de chagrin! — Parlez, que voulez-vous? — Que vous me donniez Siméon.... Vous serez toujours sa mère, il sera toujours sous vos yeux; mais je prendrai soin de son enfance; je l'appellerai mon fils, et ce nom si cher trompera ma douleur.... Ah! ne me refusez pas! — Lia ne répondait rien. Tout à coup ses joues, pâles depuis si long-temps, devinrent comme deux moitiés de pommes de grenade que le soleil n'a pas encore achevé de mûrir... — Je vous confierai mon enfant, dit-elle à sa sœur; mais promettez-moi de m'accorder aussi ce que je vous demanderai. — Je le promets, je le jure, dit Ra-

chel; parlez, ma sœur. — Lia reprit, après un moment de silence : — Hélas! l'amour de Jacob a mis entre nous une différence bien grande! Consentez, dit-elle en baissant les yeux, à rester seule cette nuit. Une nuit est bientôt passée. — Rachel, étonnée, balançait. — J'y consens, répondit-elle enfin. — Et puis elle porta dans sa chambre le berceau du petit Siméon.

La première épouse de Jacob appela aussitôt sa servante. — Zilpha, lui dit-elle, je recevrai cette nuit mon seigneur. Hâte-toi, relève mes cheveux avec les bandelettes de pourpre, et attache-les avec un croissant d'or. Donne-moi une tunique du lin le plus précieux, et la belle chaussure que ma mère m'a laissée. Il y a bien long-temps que tout cela reste enfermé dans mon arche. Apprête vite la myrrhe, le nard, le cinnamome. — Lia sortit un instant après, et se rendit au-devant de son époux, parée de tous ses charmes, et comme ranimée par l'es-

pérance. Elle parut presque aussi belle qu'elle l'était avant que le malheur ne l'eût flétrie; Rachel la voyant passer, soupira.

Lorsqu'elle fut près de Jacob, il s'arrêta, surpris de la voir, et de la voir habillée comme en un jour de fête. — Mon seigneur, lui dit-elle d'une voix douce, vous viendrez près de moi cette nuit, parce que j'ai obtenu cette grâce de ma sœur, en lui cédant notre fils Siméon, pour le tenir dans ses bras, et l'élever comme son propre fils. Vous savez pourtant que je l'aime plus que ma vie : c'est vous qui me l'avez donné; il vous ressemble, et je n'ai d'autre bonheur enfin que d'être la mère de vos enfans! — Elle rougit en achevant ces paroles, et quelques larmes tombaient de ses yeux : c'était son bonheur présent qui les faisait couler, plutôt que sa tristesse passée. Le Très-Haut, touché de son humble patience, attendrit pour elle le cœur de son mari. — Je ne vous ai point fatigué de mes plaintes, reprit-elle, récom-

pensez-moi : pour la première fois, jetez sur votre servante un regard favorable. — Il n'était pas besoin de céder votre enfant, lui dit son jeune époux en la pressant dans ses bras; Lia, vous m'êtes chère aussi! — Ils revinrent ensemble; et Lia ramassait toutes les fleurs de la prairie, pour orner sa couche en cet heureux jour.

Neuf mois après, elle enfanta un troisième fils, qu'elle appela Levi. La jalousie de Rachel avait redoublé. Le jeune Siméon allait toujours à sa mère, qui l'avait nourri de son lait, et cet enfant n'était qu'une faible consolation pour celle qui l'élevait. Elle se plaignait au Seigneur, elle se plaignait à son mari, elle se plaignait sans cesse, et Jacob n'était point heureux. Souvent, dans le silence des nuits, il croyait entendre les reproches de son frère, et la voix menaçante d'Ésaü retentissait long-temps à ses oreilles. Jacob n'était cependant pas endurci. Son cœur était juste; mais quand

le fils de la femme va commettre une faute, il est entraîné par un torrent, au lieu que, pour la réparer, il faut qu'il remonte le rapide courant. — Une nuit qu'il s'était couché plus triste encore que de coutume, il entendit ces mots: « Je ne « permets pas que l'homme soit heureux « tant qu'il s'élève un cri, un seul cri « contre lui. Je te l'ai déjà dit, ô fils d'A- « braham! espères-tu donc l'emporter « sur moi, qui suis le Dieu fort et ter- « rible, la frayeur d'Isaac; le Dieu dont « la main coupe la trame des méchans? « car ils seront comme l'herbe des toits, « qui sèche sans que la faux l'ait abattue. « Oublies-tu que ma parole a fait la lu- « mière? Le péché qui n'est pas suivi du « repentir, est écrit avec une plume de « fer et une pointe de diamant. Cesse de « te plaindre, et repens-toi! » Ah! qu'ils étaient heureux les rejetons d'Adam, lorsqu'une voix divine daignait ainsi les conduire!

Jacob se soumit, sans tarder, à la pa-

role du Seigneur. Quoique Laban dût s'attendre à le voir retourner un jour au pays de ses pères, il s'efforça de le retenir. Instances, présens, larmes, tout fut inutile. Ne pouvant l'ébranler, il le suivit pendant deux journées; il ne pouvait se séparer de ses filles. Le matin du troisième jour, ils s'embrassèrent tous en pleurant. Le fils de Bathuel les regardait tour à tour; il disait : — Faut-il, quand le Seigneur m'a donné cette famille si chère à mon amour, que je retourne seul en ma maison! Hélas! mes cheveux blancs ne seront point honorés; il ne restera que des serviteurs pour me fermer les yeux, que des serviteurs pour m'ensevelir, et personne ne pleurera sur ma tombe! — Alors ils s'écrièrent tous d'une voix : — Nous reviendrons, ô mon père! et le Seigneur vous conservera. — Comme les troupeaux s'éloignaient déjà, Laban bénit ses deux filles et son gendre. Il bénit aussi ses petits-fils; et, s'arrachant de leurs bras, il reprit à pas lents le chemin

de Charræ. — Dès que Jacob eut passé le Jourdain, il envoya devant lui des messagers vers son frère Ésaü, dans la terre de Séïr. Il leur dit : — Vous parlerez en cette manière à mon seigneur : — Votre frère Jacob vous dit ces paroles : — Je suis allé chez Laban, et je l'ai servi : maintenant j'ai des esclaves, des troupeaux ; et j'envoie vers mon seigneur, afin de trouver grâce devant lui. — Les serviteurs s'acquittèrent de leur message, et revinrent aussitôt.— Nous avons vu votre frère, dirent-ils; le voici qui vient à votre rencontre avec quatre cents hommes.— Alors Jacob prit dans ses troupeaux deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers, trente femelles de chameaux avec leurs petits, quarante génisses et vingt taureaux. Il envoya séparément tous ces troupeaux, conduits chacun par un esclave, à qui il dit : — Si vous rencontrez mon frère, et qu'il vous demande où vous allez, et à qui appartient tout ce bétail, vous répondrez : —

Ce sont des présens que Jacob envoie à son seigneur Ésaü, pour apaiser son ressentiment, et lui-même vient après nous. — Quand il eut passé le torrent de Jaboc, il s'arrêta, et fit déployer ses tentes. Le lendemain, il se remit en marche au soleil naissant; et, comme il levait les yeux, il aperçut son frère Ésaü qui marchait à la tête de sa troupe, dont l'aspect inspirait l'effroi; car le Seigneur avait dit de lui : *Tous ses soldats seront vaillans; son carquois sera comme un sépulcre ouvert.*

Jacob laisse derrière lui ses femmes et ses enfans, s'avance, et se prosterne sept fois contre terre. Ésaü court à lui, le relève, l'embrasse en pleurant. A la vue des femmes et des petits enfans, il lui dit : — Qui sont ceux-là? Sont-ils à vous? — Il répondit : — Oui, mon seigneur, ce sont les enfans que Dieu m'a donnés. — Lia s'approche avec ses fils, et l'ayant adoré, Rachel s'avance, et l'adore aussi. — Quels sont ceux que j'ai rencontrés?

demande Ésaü. — Je les ai envoyés pour trouver grâce devant mon seigneur. — Je suis assez riche, mon frère ; gardez pour vous ce qui est à vous. — Ne faites point ainsi, je vous prie ; mais, si vous oubliez ma faute, recevez de moi ce faible présent. Lorsque vous avez paru, j'ai cru voir la face du Seigneur ; regardez-moi donc d'un œil de bonté, et ne refusez pas ces dons que j'ai reçus de Dieu, dispensateur de toutes choses. — Vaincu par les instances de son frère, Ésaü ne le refusa plus, et lui dit : — Marchons ensemble, je serai votre compagnon de voyage. — Vous savez que j'ai des enfans au berceau, des brebis et des vaches pleines ; que mon seigneur marche le premier, je le suivrai aussi vite que mes petits enfans pourront le supporter, et je le joindrai bientôt en Séïr. — Ils firent comme ils avaient dit.

Lorsque Jacob fut proche de la vallée de Membré, il envoya le plus jeune de ses esclaves avertir le vieil Isaac de son retour.

Bientôt il aperçut Arbé, la demeure de son aïeul Abraham, Arbé, lieu si cher à son enfance! Ses yeux se remplirent de larmes. Comme il avançait, un nuage de poussière s'élevait de l'extrémité du chemin. Une troupe nombreuse de serviteurs, de femmes et d'enfans accouraient pour le voir. Plein d'aise, et comme hors de lui, il descend de son chameau, il embrasse les premiers arrivés. — Et ma mère? s'écria-t-il; et mon père Isaac? — Ils vivent! répondirent les serviteurs; ils vivent! et voici votre mère qui vient sur nos pas! — Rébecca s'approchait, hâtant sa marche, et s'appuyant sur la petite-fille de sa nourrice. Son fils oublia de l'adorer (1), et courut dans ses bras. Elle respirait à peine, et resta long-temps sans parler. — Mon fils! mon fils bien-aimé!... dit-elle enfin. Dieu d'Abraham! je ne mourrai donc pas sans avoir embrassé mon cher fils! —

(1) C'est-à-dire de se prosterner en envoyant un baiser, salut ordinaire des Orientaux.

Isaac qui, depuis long-temps, ne quittait plus sa couche ; Isaac avait ordonné à ses serviteurs de le porter devant l'entrée de sa tente.... Lorsqu'il entendit les pas de ceux qui venaient (car il était aveugle), il ne se souvint plus de son âge, et se leva pour marcher ; Jacob accourut, et le soutint dans ses bras. Il le ramena sur son siége, et se prosterna devant lui, s'écriant : — O mon père ! il n'est pas un de mes jours où je n'aie demandé au Seigneur de prolonger les vôtres. Il m'a exaucé ; j'embrasse vos genoux, je vois votre face ! Le Seigneur soit béni dans vous, ô le plus juste d'entre les hommes ! — Isaac attendri ne répondit que par des sanglots, et faillit à mourir de joie. L'auguste vieillard, entouré de tant de respects, semblait le ministre de Dieu sur la terre.

Quelque temps après l'arrivée de Jacob, le Seigneur regarda Rachel ; elle annonça qu'elle était enceinte, et ce fut pour toute sa famille un nouveau sujet de bénir le

Seigneur. Bientôt la jeune épouse mit au monde ce Joseph, dont l'histoire est si fameuse. La première fille de Laban, à force de douceur et d'amour, vainquit l'indifférence de son époux ; et son bonheur, long-temps désiré, fut aussi vif que l'avaient été ses souffrances. Ceux qui ont semé dans les larmes, moissonnent dans l'allégresse.

Femmes qui n'êtes point heureuses dans le mariage, ne méprisez point l'exemple que nous offre cette ancienne et simple histoire. La patience à supporter vos peines est un chemin qui peut vous conduire au bonheur !

FIN DE RACHEL.

LE MEURTRIER.

LE MEURTRIER.

C'est un trésor de bonté que le cœur de Jéhova. Ne te laisse point abattre, ô mon fils! Ne descends point dans la tombe avant l'ordre du Seigneur : la terre la plus aride peut être fécondée par la rosée du ciel. Voici ce qui est arrivé pendant les jours de Samgar, juge d'Israël.

Les anciens de la ville de Bésor, qui est une ville de refuge, étaient assis, le soir, devant la porte de Xaphon (1). C'était le lieu dans lequel ils avaient coutume de rendre justice aux hommes de

(1) L'Aquilon. Comme cette dénomination appartient à la mythologie, nous avons conservé le mot hébreu.

la cité. Ces vieillards avaient marché dans la voie du Seigneur : c'est pourquoi il avait béni leurs œuvres, prolongé leurs jours, et multiplié leur race à l'infini. Ils accueillaient l'étranger, ils consolaient le banni ; ils auraient voulu lui faire oublier sa terre, objet constant de ses vœux et de ses larmes. Ayoub, celui des anciens devant qui chacun inclinait sa face, disait : — Voilà bien des jours passés depuis que le Seigneur n'a conduit vers nous un étranger ! — Xaphan le farouche répondit, en élevant la voix : — Est-ce donc le Seigneur qui les amène ici ? Dites aussi que c'est lui qui envoie les oiseaux du ciel dans notre vigne, les bêtes de la forêt contre nos troupeaux, l'ennemi dans nos cités ! L'insensé regarde sa perte du même œil qu'une bourse remplie d'or. — Il n'avait pas cessé de parler, qu'un jeune Hébreu, beau comme un envoyé de Jéhova, s'avance. Il semblait avoir marché long-temps ; mais il n'avait pas songé à ceindre ses reins, comme le fait l'homme

des voyages, et sa chaussure était celle d'un homme qui ne sort pas de son lieu. En abordant les vieillards, il saisit dans sa droite la corne d'un autel dressé près des portes. Ayoub lui dit : — Que la joie demeure avec toi! — L'étranger répondit : — Il n'est plus de joie pour moi! — Il se tut, et reprit ensuite, disant : — Ne suis-je pas devant Bésor? — Oui, mon frère. — O mes frères! je vous demande un asile. — Qu'as-tu fait? — J'ai tué. — Par mégarde? — Non, dans ma colère. — Tu mérites la mort. — Ce qui méritait la mort, c'est le crime que j'ai vengé par le sang. Mais ne m'interrogez pas : si votre devoir est de me rejeter loin de vous, j'irai dans le désert. Quelle frayeur est-il pour moi? L'affligé, celui que le Seigneur a maudit, ne porte-t-il pas dans son cœur et les lions et les serpens? — Demeure, lui dit Ayoub. Dieu nous a choisis entre tous les Hébreux pour recevoir dans notre sein les infortunés : le fils de la douleur est notre fils. — Tous

les anciens parlèrent après lui, disant : — Qu'il demeure parmi nous, le jeune étranger ! — Mais Xaphan le farouche éleva la voix plus que les autres, et dit : — Moi, je ne le veux pas ! Tant de coupables attireront sur nous quelque grande plaie qui nous retranchera de la terre. Ce Dieu, dont vous parlez toujours, cessez donc d'enfreindre sa loi ! Ne vous a-t-il pas dit : Tu exigeras de celui qui a frappé son frère, œil pour œil, main pour main, âme pour âme ? Ce que vous devez au meurtrier, ce n'est donc pas un asile, c'est la mort. — Ayoub répondit : — Dieu nous a placés ici comme un rocher pour l'oiseau des tempêtes, ou comme un port ouvert aux vaisseaux de Tarsis (1). Celui dont le cœur est aride et sans miséricorde pour son compagnon, déserte de la crainte du Tout-Puissant. Est-ce à nous de trahir les malheureux, de fuir à leur approche, comme les torrens, qui, troubles et noir-

(1) Job.

cis, se précipitent de dessous la glace, et dans lesquels la neige s'engloutit. A l'instant où ils roulent leurs flots, ils sont retranchés; dans leur ardeur, ils sont éteints et comme effacés de leur lieu. Cependant les caravanes de Théman les ont en vue, et les voyageurs de Schaba tournent vers eux leurs espérances. Ils abandonnent leur route, ils montent dans le désert; mais leur confiance est confondue : ils sont venus jusqu'au lit de ces eaux fugitives; ils les cherchent, et périssent ».

Tous nous sommes les fils d'Israël; chacun de nous doit secourir son frère. Le Seigneur habite les cieux, les princes leurs palais, le pauvre sa cabane; mais le banni n'a que le cœur de ses frères.

Xaphan le farouche, tu donneras l'asile au meurtrier. S'il est coupable, les cailloux de sa terre l'écraseront; mais c'est une terre de secours que notre terre. — Xaphan parlait : toute l'assemblée lui cria de faire silence, et il se tut. Il marche à sa maison : le meurtrier le suit, les

deux mains croisées sur sa poitrine, la tête inclinée vers ses mains. Voilà le plus beau des fils de Jacob, le plus beau, s'il n'était souillé de sang.

— Entre dans ma maison, lui dit Xaphan. Je te sers du pain, avec des fruits de palmier, et de la boisson nouvelle: mange et bois, puisqu'ils ne veulent pas que tu meures aujourd hui. —

Xaphan avait une fille, et son nom était Iapha; elle était belle en sa forme, et son aspect était bon. Comme le nard, elle commençait à s'épanouir dans l'ombre de la solitude : fleur cachée, que son parfum révélait au loin.

Elle entra dans le lieu même où l'étranger était assis, et le prit pour un prince ou pour le fils du roi ; elle se prosternait. — Lève-toi ! c'est un meurtrier ; ils m'ont forcé de le recevoir, en attendant que ses frères le réclament pour les supplices. — Elle pousse un cri d'épouvante (1), et fuit.

(1) Let. Elle donne la voix de l'épouvante.

Saddaï (c'était le nom du jeune Israélite) la suit des yeux, sans daigner répondre à son père. La vue de cette vierge si pure fut pour son cœur troublé comme un vent frais dans le désert, ou comme le bruit d'une fontaine pendant la brûlante moisson. Les serviteurs étonnés dressent une couche entre les portes : nul hôte n'avait séjourné (1) dans cette maison.

L'étranger se coucha; mais point de sommeil pour lui, pas même de ténèbres : sa nuit fut toute sanglante. Le matin, comme il était en présence de son hôte, Iapha vint encore. Cette fois, Saddaï s'en fut entre les portes, disant : — Puisque je suis abominable aux yeux de la fille de mon seigneur, c'est à moi de me tenir à l'écart. — Et pendant toute cette journée, il resta dehors sans vouloir prendre aucune nourriture. Le soleil de la moisson le frappait d'un feu dévo-

(1) La langue française manque d'un mot semblable pour passer la nuit; d'un mot qui rende *loün*, et qui signifie : Il a *nocturné*.

rant ; tous ses maux cependant semblaient retirés au-dedans de lui ; il ne sentait ni la chaleur, ni la faim

La vierge de Bésor pleura tout le jour. Elle avait pitié du pauvre étranger ; elle se reprochait la dureté de son père, et se trouvait coupable, aussi elle, disant : — J'ai accablé le cœur de l'affligé, qui jamais ne m'a fait aucun mal. J'ai ajouté à la peine de celui qui souffrait, sans savoir s'il l'avait mérité. Suis-je un dieu vengeur, un juge sans pitié ? Ni son Dieu, ni ses juges ne l'ont condamné ; et nous, lorsque le Ciel l'a mis sous notre garde, est-ce à nous de l'opprimer ?

(1) A l'heure du soir, son père sortit pour aller visiter ses troupeaux et sa vigne. A peine il est éloigné d'un trait d'arc, que sa fille se jette aux pieds de l'étranger. — O mon seigneur ! pardonnez-moi, lui dit-elle en pleurs ; mon âme est oppressée pour vous avoir offensé. Je n'ai plus ma

(1) Let. Au temps du soir.

mère, hélas! et mon père ne vous traite point ainsi que vous le méritez; car il est impossible... que vous soyez un meurtrier! — Il la relève. — Un meurtrier!.. Oui, mon glaive est encore teint de sang; vois! Mais j'atteste le Dieu qui sonde les cœurs, que j'ai puni le plus perfide des fils de l'enfer, et il était armé pour se défendre. O ma sœur! tu es bonne et secourable, attends quelques jours encore: tu sauras tout.

Aussitôt que l'aube du jour parut dans le ciel, Saddaï se présenta devant son hôte, et lui dit : — Vous partagez avec moi votre pain, vos fruits, la chair de vos troupeaux; je suis plein de force et de jeunesse : souffrez, ô mon hôte! que j'aille agiter la faucille dans votre moisson. Mais Xaphan l'ayant refusé, il se rendit devant Ayoub, le juste Ayoub, de qui Jéhova même avait dit « qu'il n'avait point d'égal sur la terre. » — Mon père, lui dit-il, l'homme ne doit pas rester inutile au milieu de ses frères:

l'olivier qui ne porte aucuns fruits sera retranché. Je veux agiter la faux dans le champ du pauvre, de la veuve et de l'orphelin. Mon cœur souffrira moins, tandis que mes bras se fatigueront au travail. Lequel entre tes frères a le plus besoin de secours? —

Ayoub lui dit : — O mon fils! que la paix soit ton pavillon! Jusque-là souffre avec courage. (1) « L'homme né de la femme est bref de jours et rassasié d'agitations. Ainsi qu'une fleur, il brille et se dessèche. Il fuit comme l'ombre, et ne demeure pas ». La vie est la durée d'une lampe tremblante (2), la douleur un instant, la joie un éclair que l'œil ne peut saisir. Mais au bout de cette courte carrière, le juste trouve les pavillons de la paix. J'ai pitié de ton affliction, de ta faute, de ta jeunesse. Viens quelquefois vers moi; je tendrai la main à mon fils pour le fortifier.

(1) Job.

(2) Tremblotante.

Là-bas, entre ces deux collines qui s'élèvent au pied du Séïr, devant un verger d'oliviers, tu verras une chétive cabane; elle est habitée par Almona, pauvre femme que soutiennent les bienfaits de la fille de ton hôte. Son champ n'est que le quart de l'espace qu'une paire de bœufs peut labourer dans un jour. Tu l'aideras à recueillir sa moisson, et tu glaneras pour elle dans mes champs. —

Saddaï s'inclina devant le juste, et suivit son ordre. Vers le soir, lorsque les blés rassemblés sur des liens furent serrés avec force, quand les gerbes rangées sur la ligne des sillons couvrirent au loin la campagne, Ayoub parut, monté sur un âne très-fort et très-beau. On entendait au loin ceux qui travaillaient dans les champs le combler de bénédictions à son passage. Il disait à tous ces paroles du cinquième livre de la loi : — Ne lie point (1) la bouche du bœuf, tandis qu'il broyera

(1) Ne musèle pas.

les grains, ou qu'il viendra les transporter. Si tu entres dans le champ de ton voisin, tu cueilleras des épis dans ta main, mais tu n'agiteras point la faucille dans la moisson de ton prochain. — Lorsqu'il sera trouvé devant toi un nid de passereaux dans le chemin, dans toute sorte d'arbre, ou bien dans les champs, avec des petits couverts de duvet ou des œufs, et la mère couvant les petits ou les œufs, tu ne prendras point la mère sur ces jeunes oiseaux; tu garderas pour toi les petits, et tu ne manqueras pas de renvoyer (1) la mère, afin que tu prospères et que tu prolonges tes jours. Quand tu moissonneras dans ton champ, si tu viens à oublier une gerbe, tu ne retourneras point la prendre; elle sera pour l'étranger, l'orphelin ou la veuve, afin que Jéhova ton Dieu te bénisse en tous les ouvrages de tes mains. —

Il y avait trois jours que Saddaï tra-

(1) L. Tu enverras envoyer. Hébraïsme.

vaillait sans relâche. Le quatrième jour, Almona vint trouver la vierge cachée, la belle Iapha. Elle lui portait un nid de petits oiseaux des blés, avec un rayon de miel excellent et des fleurs des bois. — J'ai prié ton hôte de te porter ces choses, lui dit-elle, mais il m'a refusée, lui qui est bon entre tous les descendans de Jacob. Il a dit : — Moi! que je présente ces dons, ces fleurs d'une main souillée de sang! O ma bonne Almona, ta jeune protectrice est la plus belle, la meilleure des filles; elle est la couronne de Bésor! Que ne puis-je me prosterner devant elle, et lui dire : O Iapha! sois ma bien-aimée! Mais la chevrette de grâce, la gazelle des amours détournerait les yeux de mon front chargé de tristesse, et plus sombre que le mont Hébal, père des tempêtes. Un banni traîne après lui le malheur : il faudrait pour époux à celle que tu aimes le fils du roi, ou plutôt un de ces fils de Dieu, purs comme les rayons de l'aurore. Non, plus d'amour, plus de bonheur pour moi!

Iapha rougissait, ses yeux versaient des pleurs, et son visage était penché vers la terre, comme une fleur chargée des larmes de la nuit. — Il est bien affligé! dit-elle enfin. O ma bonne Almona, le croiras-tu? mon père l'a pris en haine. — Je pensais que les méchans seuls pouvaient le haïr. Si tu voyais comme il travaille pour les indigens, avec quel soin il recueille ce qui leur est départi, avec quelle douceur il leur parle, lui dont la voix est rude et le visage austère devant tous les autres hommes. Oh! si tu l'avais vu pendant le milieu du jour! Point de repos: seul, il moissonnait dans le champ, tandis que nos frères respiraient enfin sous les vergers. Haletant, inondé de sueur, courbé sur les sillons étincelans, il semblait vouloir épuiser sa vie. Ayoub le juste l'a rappelé plusieurs fois, mais en vain. Il le contemplait de loin: je l'ai vu soupirer, et détourner les yeux avec douleur. Ma fille chérie, je ne sais quel est cet enfant de Jacob, je ne sais quelle douleur

le presse, mais je suis sûre qu'il voudrait mourir. — Il ne mourra point! S'il ne veut pas me prendre pour épouse, je pourrai, du moins, le consoler, le sauver, et c'est moi, c'est moi qui mourrai! —

Almona fut affligée de sa douleur; elle la pressa contre son sein, disant : — Ma fille, ma fille, ne pleure pas! — Et la bonne vieille elle-même pleurait beaucoup. Elle lui dit encore : — Il faut aimer cet étranger comme un malheureux, mais il ne faut pas l'aimer comme un époux; car ce serait, je le prévois, ma fille, ce serait une très-grande peine pour toi. — En disant ces choses, la bonne vieille la tenait assise sur ses genoux, et la vierge de Bésor semblait une jeune branche d'olivier qui jaillit d'une souche décrépite (1).

Elle dit à la veuve près de s'éloigner : — Ma pauvre mère, viens prendre ici tous les jours une corbeille remplie de

(1) L'olivier et le palmier se renouvellent ainsi.

fruits, avec une outre de vin de Saharon, et tu porteras cette provision (1) du voyageur à celui que nous aimons. Il verra qu'il n'est point abandonné sur la terre; il soutiendra ses forces, et il vivra! —

En effet, Almona portait chaque jour à Saddaï la corbeille remplie de fruits, et lui parlait ainsi : — La vierge de Bésor m'a dit : Porte la provision du voyageur à celui que nous aimons. Il verra qu'il n'est point abandonné sur la terre; il soutiendra ses forces, et il vivra! —

Saddaï travaillait donc sans relâche, et le bien qu'il faisait à ses frères apportait quelque soulagement à sa peine. Jéhova, de qui l'œil suit toujours l'affligé, avait jeté sur celui-ci un regard de bénédiction.

Voilà Xaphan parti pour la chasse dès le matin. Iapha se dit à elle-même : — Ma pauvre Almona est fille de soixante années; elle se lasse à venir ici : je vais la devancer, et je lui sauverai cette fatigue.

(1) Let. Le viatique (*arehhoth*).

— Elle attache sur son front un long voile de lin, entre les franges duquel pendaient des plaques d'argent, et suivie d'Ammétis, sa servante, elle marche vers les campagnes où l'étranger avait coutume de travailler. Elle s'arrêta chez Almona, qui la suivit. Quand elle fut devant Saddaï, elle resta d'abord toute confuse, se demandant, pour la première fois, si ce n'était pas faire le mal aux yeux des hommes que d'agir ainsi. — Saddaï, lui dit-elle enfin, vous ne venez plus à la maison de mon père, il faut bien que je vienne vers vous... pour vous apporter la provision du moissonneur. — Le jeune Hébreu lui dit : — Je ne croyais pas que le Seigneur puisse jamais me prendre en pitié : voilà pourtant qu'il m'envoie son ange. — Iapha lui dit : — Voulez-vous donc succomber à la fatigue ? Les habitans de Bésor vous aiment : voulez-vous donner à vos hôtes le chagrin de vous voir mourir sur leur terre ? Vous cherchez à secourir vos frères, mais vos secours sont

bien cruels ! — Je suis un malheureux maudit du Ciel. Pourquoi viens-tu, chère protectrice de l'affligé ? Ne crains-tu pas que le cri de ma douleur ne trouble la paix de tes jeunes années ? Vois l'état où je suis, et tremble ! Si quelque jour tu m'aimais, tout mon malheur s'appesantirait sur sa tête : à peine épouse, veuve peut-être. Non, non, que je souffre seul : car il est une chose qui pourrait accroître mes maux, ce serait de te voir souffrir. — Ils parlèrent ainsi quelque temps, et puis la vierge de Bésor s'en alla, plus triste encore qu'à sa venue.

Quelques jours furent ajoutés aux jours écoulés. Le bœuf avait déjà commencé de fouler les épis. Moab n'avait pas de moisson cette année ; il voyait d'un œil jaloux la moisson de Ruben, et cet aspect l'affamait de plus en plus. Au matin du jour de Sabbat, une troupe de Moabites entra dans les campagnes de Bésor, et nul Israélite, n'osant ceindre le glaive ce jour-là, Moab s'en retournait en paix,

conduisant ses chars remplis de grains.

Vers le soir, l'étranger dit aux habitans de Bésor : — Le jour de Sabbat est passé ; Moab marche sans méfiance, et comme endormi sur sa proie. Hâtons-nous de ceindre le glaive ; courons, frappons ! Que le premier né de la mort vienne dévorer les léviers de leur chair. Amis, ce n'est pas la première fois que j'ai combattu Moab. —

Ils se hâtent de ceindre le glaive ; ils courent, ils frappent. Le premier né de la mort a dévoré les membres de Moab. La proie des ennemis est ramenée en son lieu. Saddaï portait, à la pointe d'une lance, les armes de ceux que Jéhova lui avait livrés. Quand il parut aux portes de la ville, le peuple s'écria : — Vive notre bon étranger ! C'est un fort, un vaillant d'Israël ! — Et ces paroles retentirent aussitôt sur les remparts couverts de peuple inhabile aux batailles.

Iapha pleurait de joie, et l'étranger appendait les armures devant la porte de

son hôte, afin de le glorifier. — Ote-les! lui dit Xaphan. Parce que je ne veux point de part à la honte de ton supplice, je n'en dois pas prendre à l'honneur de ta victoire. Garde ton sort à toi seul! — Le peuple, indigné de sa dureté, plaça les armures au-dessus des portes de la ville, et dit: — C'est le peuple entier de Bésor qui est l'hôte de Saddaï: secours à l'affligé, gloire au valeureux! —

Lorsque revint le septième jour, le repos de Jéhova, Xaphan sortit, et Saddaï demeura. Il y avait là, devant la face de Xaphan, trois vieux figuiers qui couvraient de leur ombrage une fontaine, et une très-grande pierre pour s'asseoir au temps de la chaleur; car le soleil ne voyait point ce lieu. Iapha dit à sa servante Ammétis: — Porte là du lait de nos chèvres, avec des fruits de palmier, des pommes-grenades, et cette cruche de vin d'Engaddi. — Car toutes ces choses étaient remises en sa main. Après cela, elle dit à Saddaï: — Mon cher hôte,

voilà mon père sorti pour visiter ses biens. Vous avez travaillé avec excès tous les jours de la semaine : je vous prie, donnez du moins aujourd'hui quelque repos à votre corps épuisé, et, s'il se peut à votre âme, qui souffre bien aussi ! — Saddaï s'écria : — O fille de bonté ! ta miséricorde est inépuisable, comme le sein d'une mère pour son premier né ! — Et disant ces paroles, il se rendait après elle sous les vieux figuiers.

Ils étaient assis tous les deux sur la pierre antique. Leurs regards évitaient de se rencontrer, mais leurs yeux brillaient d'un doux éclat, comme les yeux de deux colombes s'ébattant sur le nouveau nid qu'elles viennent de confier à l'épaisseur du feuillage. La face de Saddaï n'était plus sombre comme auparavant. Iapha craignait de troubler sa paix; cependant le désir de connaître ses malheurs l'emportait sur tout le reste, et le moment lui parut favorable. D'une voix mal assurée, elle ose l'interroger sur la

cause de sa fuite et de son chagrin. Son front reprit aussitôt sa tristesse accoutumée ; il garda quelques momens le silence, et puis il dit : — Mystères de perfidie, caverne d'iniquité, voile étendu par les mains de la mort, l'œil d'une fille de l'homme va vous pénétrer !... Et si tu viens à me haïr aussi, toi, que me restera-t-il sur la terre ? Mais tu le veux, je parlerai comme la vérité.

« Abimaël et moi nous étions amis dès l'enfance. Du toit de notre maison, nous voyons la maison de son père, au pied du mont Seïr, entre les oliviers. A la moitié du chemin, s'élevait un bois de palmiers sous lequel nous nous rendions tous les jours, suivis chacun du serviteur chargé de notre jeunesse. Nos pères étaient amis : ils auraient voulu voir leurs enfans, toute leur postérité s'aimer comme eux. Bientôt notre bras eut la force de tendre l'arc, et toujours ensemble, nous poursuivions d'une ardeur égale les bêtes de la forêt. Je ne souffrais que de

la peine d'Abimaël; je n'étais heureux que de sa joie. Souvent ma flèche s'égarait loin du chevreuil, afin qu'il tombât percé des traits de mon ami. Nos âmes étaient étroitement liées l'une à l'autre, ou plutôt j'aimais Abimaël comme mon âme. Nous tranchâmes ensemble l'alliance.

Cependant, au milieu de la lune des épis nouveaux, après que nous eûmes fait la Pâque à Jéhova, la trompette de la guerre donna sa voix dans toutes les vallées de Juda. De Thamar à Jérimoth, de Cadès à Jérusalem, tous saisissent leurs armes, s'assemblent, marchent, envahissent les champs de Moab. Nous n'avions plus nos pères : — Qu'attendons-nous? me dit Abimaël. Qu'attendons-nous, lorsque notre bras porte aisément le bouclier? Nous avons bravé le lion : tremblerons-nous devant Moab? — Nous marchons aussitôt. Quelque gloire, peut-être, honora notre épée; et cette gloire, nous la devions à l'amitié. Dès que l'un de nous

se trouvait en péril, le bras de son ami devenait invincible : nos ennemis tombaient.

Ils se réunirent, une seconde fois, au nombre de trois mille. Les princes de l'armée les frappèrent. Le Seigneur fut avec nous, et nous livra nos adversaires, si ce n'est trois cent jeunes hommes qui montèrent sur leurs chameaux, et furent s'enfermer dans les murs de Rabbath. Le même jour, nous dressâmes nos pavillons autour de la cité. Les murailles étaient hautes comme les rochers du Liban : deux jours se passèrent à lancer d'inutiles traits. Le troisième jour, les princes de l'armée appelèrent les assiégés à la paix; ils ne répondirent point : — La paix. — C'est pourquoi nos chefs, ne voulant pas leur laisser le temps de fortifier leurs bras contre nous, ordonnèrent l'assaut pendant la nuit.

L'ombre nous enveloppe, nulle voix ne trahit notre marche; nous dressons nos échelles. La mort s'étend sur la cité qu'elle

presse: tout homme périt par le fer, toute demeure par les flammes.

Abimaël et moi, nous marchions, fatigués de répandre le sang, et détournant les yeux du carnage qui remplissait la ville. Nous approchions des portes: voilà que des cris perçans s'élèvent du sein des feux dans la maison prochaine. Nous entrons: les hommes de Moab, transportés de fureur, égorgeaient leurs filles et leurs épouses: — Non! s'écriaient-ils, vous n'irez point dans les bras de nos meurtriers! — Sauvons-les! disons-nous ensemble.— Seuls contre ces cruels, nous les abattons; mais deux femmes seulement échappent à leurs coups: ils avaient frappé les autres, sans relâche, plutôt que de repousser le fer qui les immolait eux-mêmes. Les toits embrasés s'écroulent: nous enlevons dans nos bras les deux filles de Moab; nous fuyons à travers les flammes. Nous les déposons sur la terre sanglante: elles gissent inanimées. Comme l'incendie s'élevait, la clarté des feux nous découvre

leurs traits! (1) « Nuit fatale, sois effacée du livre des temps! sois stérile et désolée, comme le caillou du désert! Que nul chant n'éclate au milieu de ton silence! Que les étoiles de son firmament se voilent d'épaisses ténèbres! Attends la lumière, et point de lumière! Ne vois jamais les paupières de l'aurore, et que ton ombre enfin soit l'ombre même du trépas! »

Te le dirai-je? Salomith était belle. — Hélas! s'écria la vierge de Bésor. — J'ai vu dans son temple profane l'idole endormie sous les traits de qui Moab adore la beauté. Si le Seigneur lui disait : — Marbre insensible, lève-toi! — Les fils de l'homme verraient ce que nous vîmes lorsque Salomith revint des bords de la tombe.

Éperdue, elle nous dit : — Où suis-je! Les flammes m'entouraient, le fer était levé; quel Dieu secourable m'a délivrée! — C'est moi! dis-je. — C'est moi! dit

(1) Job, chap.

Abimaël. — Nous nous regardâmes avec étonnement, et notre surprise s'accrut encore d'un tel regard.

Nous emmenons vers le camp Salomith et Sillah, l'autre fille de Moab. Abimaël et moi, nous marchions en silence. Salomith élève une voix pleine de larmes, et nous dit : — O guerriers, vous êtes les forts d'Israel ; rien ne résiste à votre épée. Nos dieux aussi viennent de succomber devant le Dieu de Jacob. C'est pourquoi nous sommes à présent votre proie : vous pouvez agir avec nous selon la coutume de la guerre. Mais si vos servantes ont trouvé grâce à vos yeux, ô seigneurs, accordez-nous de pleurer pendant sept jours notre virginité ! Hélas! n'avons-nous pas à pleurer aussi nos pères et nos frères dont l'âme s'est échappée par la bouche du glaive? — Hé bien, leur dis-je, vous habiterez sous mon pavillon, et moi je vais rester près d'Abimaël, le bien-aimé de mon cœur. Mais lui, d'une voix que mon oreille ignorait encore : Ces cap-

tives appartiennent donc à vous seul, puisque seul vous en disposez? — Seul! m'écriai-je: eh! chacun de nous n'a-t-il pas toujours parlé comme le cœur de son frère! Est-ce à nous de jeter le sort? Parle, ordonne: je suis prêt à te céder les captives, prêt à les immoler, à me percer moi-même, si tu voulais mon sang! — C'est assez, me dit-il, n'es-tu pas mon ami?.. Tout autre... Mais, agis selon ta parole: les captives reposeront sous tes pavillons, et toi, tu me suivras! —

Nous avancions dans la terre de Moab, menant avec nous nos esclaves. Comme nous avions pris la coutume de ne jamais nous séparer, chaque jour nous allions ensemble visiter les deux étrangères. Au milieu de sa douleur et de l'attrait décevant de ses larmes, Salomith employait tout pour nous séduire, ou plutôt pour irriter encore l'amour qui dévorait nos cœurs. Art inconnu des filles de Juda, et d'autant plus dangereux pour des âmes simples comme leurs âmes.

« Tantôt nous les voyons se dressant avec fierté, marcher le col tendu ; tantôt abaisser leurs paupières avec un regard plein de langueur. D'autres fois c'étaient les mouvemens, c'était la grâce naïve d'un enfant. (1) »

Salomith, couchée sur des nattes, d'une main soutenant sa tête à travers sa chevelure ondoyante, et l'autre main étendue vers sa compagne, parlait du sort qui l'attendait, si la guerre n'eût pas détruit sa ville natale. Elle présentait à notre esprit le bonheur ineffable de deux jeunes époux. La rougeur montait à notre front ; les paroles du désir venaient sur nos lèvres : mais chacun de nous, en regardant son ami, sentait sa langue enchaînée. Si l'étrangère vantait les charmes de la liberté, nous finissions par donner des larmes à sa peine dont nous étions les auteurs.

Tandis qu'au milieu des camps l'a-

(1) Isaïe.

mour tenait nos âmes asservies, les envoyés de Moab arrivèrent, et nous jurâmes avec eux sur les paroles de la paix. Nous reprîmes aussitôt le chemin de notre terre.

Les sept jours allaient expirer, et mon âme était agitée d'un grand trouble, que chaque instant augmentait encore. (1) « Mes soupirs étaient ma nourriture, et mes gémissemens se répandaient comme les eaux. » Je n'avais point la force de céder l'étrangère, mais il m'était impossible d'affliger mon ami. Je n'osais plus lui parler : je l'embrassais et je pleurais. Sables du désert, c'est à vos brûlantes solitudes que j'allais demander le repos. Je ne sentais point vos feux, ou plutôt leur atteinte cuisante soulageait la plaie de mon cœur. La sagesse, l'amitié n'opposaient plus qu'une digue impuissante aux flots tumultueux de mon délire.

Un jour enfin, j'aborde avec terreur le compagnon de ma vie : Abimaël, tous

(1) Job....

deux nous aimons l'étrangère ; nous l'aimons assez, je le sens, pour que son bonheur décide de notre sort. Elle est Moabite, elle est esclave ; qu'elle demeure à celui qui la recevra pour épouse! Si nous la voulons tous deux, c'est à moi de mourir. —

J'aime, il est vrai, ma captive ; mais je n'épouserai jamais une fille de l'impur Moab. Et toi, pauvre insensé, de quel œil te verront tes frères! car je te parle, une fois encore, en ami. A la guerre, les forts suivront-ils celui dont le col s'est abaissé sous un joug honteux? Et dans la paix, quel fils de Juda pourrait honorer l'indigne Hébreu qui méprisa son pays? Tu le sais, Moab est abhorré parmi nous, et si la loi de Moïse permet d'épouser une captive Moabite, la haine d'Israël est une loi plus forte et la seule écoutée. Toi-même, tu te repentiras : l'étrangère est une plante qui nous éblouit de ses fleurs éclatantes, et ne porte que des fruits empoisonnés. —

Abimaël, quel sévère discours! Qu'est devenue la voix de mon ami? Quand le pasteur imprudent qui s'est avancé pour cueillir une fleur vient à tomber du haut des rochers de Seïr, que sert à son compagnon de lui crier : arrête-toi! — Attends un jour encore : demain nous terminerons ces choses. —

Il me quitte à ces mots. Je demeure immobile : en vain je cherche à pénétrer ce qui se passait dans son âme! Il se rendit, sans moi, sous la tente des captives. Qu'il y restait long-temps! — Lâche! me disais-je à moi-même, tu ne peux la céder, mais ne peux-tu pas ouvrir ton sein avec ce fer, t'arracher le cœur et dire en expirant : je fais ce don à mon ami! mais je voulais vivre pour elle, vivre un seul instant, éteindre la soif brûlante de mon cœur; et puis la mort.

Cette journée fut longue, longue comme la vie entière du malheureux. Abimaël avait eu dans ses paroles un accent ennemi qui revenait à mon oreille

et qui glaçait mon âme. Je parcourais à grands pas la campagne, m'écriant : — (1) « Les flèches du Tout-Puissant se sont tournées contre moi : leur ardeur a consumé mon esprit. Qu'il me terrasse, que sa plaie pénètre plus avant, et me plonge dans la terre de la nuit! » —

Quand je sortis de ma couche : — Eh bien! me dit Abimaël, à quoi vas-tu te résoudre? — Mon sort est entre tes mains, mais mon cœur ne saurait changer.. Quoi qu'il puisse arriver, reçois mon serment de rester fidèle à mon ami. Si tu aimes Salomith autant que je l'aime, sois son époux, et je l'adopterai pour ma sœur, afin de partager ta faute aux yeux d'Israël; ou plutôt de cacher sous l'éclat de ma race l'opprobre du sang Moabite. Mais tu ne voudrais pas que je visse réduite à l'esclavage celle que j'aime plus que ma vie, et que je m'enorgueillirais d'appeler du nom d'épouse. —

Sois heureux! me dit-il: je n'ajouterai

(1) Job.

plus rien; je le vois, ton dessein est irrévocable, et ce serait sans fruit que je troublerais ta joie. Je le serre dans mes bras, je m'écrie : — O fidèle ami de tous mes instans... Et si mon bonheur te coûte des larmes?... — Ta main les essuiera! me dit-il. —

Je me hâtai d'arriver en ma demeure; et, là, ma droite fut jointe à la droite de Salomith, et notre mariage inscrit sur la charte des fils de Juda.

Il se passa des jours et des jours : j'aimais mon épouse avec le même transport; soumise à mes désirs, qu'elle appelait sans cesse, elle semblait payer mon amour; et pourtant je n'étais pas heureux. Salomith faisait trop d'efforts pour me captiver : jamais une parole sortie de son cœur n'avait flatté mon oreille. Enivré plutôt que satisfait, quelquefois je portais envie à mes frères, dont les jours paisibles s'écoulaient auprès d'une simple et chaste épouse.

Quand elle me voyait l'œil triste, elle

prenait une cithare et chantait les amours de ses dieux; ou bien, appelant Sillah et ses autres femmes, elle conduisait des danses de volupté : car elle avait appris aux filles de Juda les danses de son pays. Abimaël nous visitait peu, ne nous parlait qu'avec contrainte; et c'est de quoi j'avais un nouveau sujet de tristesse.

Un jour, au déclin du soleil, comme je revenais en ma maison, Sillah m'invite à la suivre en un lieu retiré, sous les arbres de mon jardin. Egale en artifices, inférieure en beauté, cette compagne de mon épouse n'était plus que sa servante. Je me rappelai dans cet instant combien elle s'était toujours montrée jalouse de me plaire; et je l'aurais vu dès longtemps, si mes regards avaient pu s'arrêter sur une autre que Salomith.

— O mon maître! me dit-elle (et pourquoi faut-il que je te nomme ainsi, moi qui m'étais flattée de t'appeler d'un nom plus doux, moi qui le méritais?) O mon maître bien-aimé! je vais te ré-

véler un grand secret; mais il faut que tu fasses le serment de me protéger contre la colère de ta perfide épouse... — Perfide! elle, Salomith! (1) — « Le tremblement me saisit et la terreur pénètre tous mes os. » A peine puis-je prononcer le serment qu'elle exige de moi. Elle reprit ainsi : —

Souviens-toi du moment terrible où la victoire t'offrit à mes yeux. Ce fut Abimaël qui sauva Salomith, et c'est moi, cruel, qui te dois la vie! Moins à plaindre si je l'eussse perdue dans tes bras, que d'y voir maintenant ma rivale. — Malheureuse, oublie ton amour! achève... — Eh bien! je ne t'épargne plus : écoute. Dès le premier instant aussi Salomith brûla pour Abimaël : il la refusa comme épouse, elle s'offrit comme esclave : mais, non moins jaloux des intérêts de la perverse qu'il ne l'avait été de sa propre gloire, il la força de s'unir à toi, sous la

(1) Job.

promesse de rester à lui. Près de jurer la foi conjugale, elle a juré l'adultère.

Avant le jour détesté qui la vit entrer dans ta couche, que de fois j'ai failli te découvrir et mon amour et leur pacte sacrilége! Mais je n'ai pu croire qu'il s'accomplît ; je n'ai pu croire que l'heureuse épouse, enivrée du miel de tes lèvres et des délices de ton étreinte, daignât abaisser ses regards sur un fils de la terre. Je pensais qu'elle viendrait enfin à connaître le prix de son trésor. Mais non! Au sein des clartés du ciel, l'aveugle n'a point vu : elle a voulu descendre dans sa voie de ténèbres. Infortuné! c'est pour te cacher son coupable amour qu'elle te prodigue les marques trompeuses d'un amour légitime. — Dis-tu vrai? — Viens! — Attends!

Glaive suspendu à mon lit nuptial, viens le venger! — Je la suis.... Je la devance. — Hâtons-nous! lui criais-je; ils ont trop vécu. Leurs racines languissent desséchées; leurs rameaux ne reverdiront

plus. Vois-tu la lampe de leur vie s'obscurcir? elle va s'éteindre... Ah! que ne puis-je éteindre aussi!... Mais je les vois, demeure. — Tous les deux sous un bois épais, Abimaël couché sur l'herbe auprès de Salomith, leurs mains entrelacées...—Abimaël, défends-toi; mais tu vas mourir! Tu étais fort entre tous les fils de Juda; mais ton glaive, mais tous leurs glaives réunis ne pourraient te sauver. — Il a tiré son épée: au même instant, frappé du coup mortel, il tombe...

(1) Montagnes de Séor, asile accoutumé de leurs feux adultères; « montagnes de Séor dont la terre a bu le sang de mon ami, que vos champs désormais ne soient plus des champs de prémices, que la rosée ni la pluie féconde ne descendent plus sur vous »; n'attirez du ciel que la foudre!

Le fer levé, j'allais immoler l'infâme Moabite — Arrête! me dit Abimaël de la voix du tombeau. Je ne t'ai fait que trop de mal; ne sois pas assassin, ô toi qui fus

(1) Les Rois.

l'ami d'Abimaël ! Jusque-là ta vengeance est juste ; ne souille pas tes mains innocentes. Je te pardonne ma mort. Si tu veux que j'emporte aussi le pardon de ma perfidie, ne tarde pas... — La voix de mon ami mourant rappela l'amitié dans mon sein. — Va, mon cœur te pardonne, lui dis-je : ma haine ne te suivra point « aux lieux où tout finit (1) ». —

Pourquoi m'épargnes-tu ? s'écrie Salomith ; j'abhorre le jour autant que je t'abhorre. Assassin de ton ami, que son sang retombe sur toi. Je demanderai ta tête aux juges de la terre et des cieux. Périsse... — Je m'éloignais, et mon oreille n'entendait plus ses malédictions impies.

La nuit avait déployé ses ailes sur les campagnes. Long-temps j'errai sans dessein : je fuyais les derniers accens d'Abimaël, mais sa voix mourante me poursuivait partout. Je l'entendais dans le souffle de l'air, dans le bruit des eaux ou des feuilles, dans le chant même des oi-

(1) Isaïe.

seaux du ciel. Je t'ai dit que j'étais innocent : les lois de mon païs, en effet, ne me condamnent pas ; mais le sang d'Abimaël s'élève contre moi (1). « Parmi les pensers confus enfantés par les visions de la nuit, un esprit vient à passer contre mon visage, et fait hérisser mes cheveux : je vois comme une ombre qui s'arrête devant mes yeux; j'entends un léger souffle, et puis une voix qui se plaint ». Que peut être cette chose prodigieuse, sinon l'âme d'Abimaël à qui le Seigneur a permis de venir épouvanter son meurtrier ! —

La vierge de Bésor était effrayée ; elle se taisait. Elle rompt enfin le silence, et dit au fils de Banaïas : — O mon ami ! rassurez-vous. Non, vous n'êtes point coupable. Racontez toutes ces choses à notre voisin Ayoub. Si vous n'aimez plus l'étrangère, il guérira la plaie de votre cœur. Moi, je crains que ma voix ne vous soit importune..... et j'ai ma peine aussi :

(1) Job.

voulez-vous que je me retire ? — Demeure : ta voix est la consolation même, et ton approche le baume des blessures. Demeure, si tu n'as point horreur de moi maintenant. —

Ils restèrent donc ensemble, et Xaphan, à son retour, eut une grande colère de les trouver s'entretenant comme deux amis, dont l'un revient après de longs voyages. Iapha lui dit : — O mon père, il faudrait plutôt vous réjouir : notre hôte vient de me raconter tout ce qui lui est arrivé. Il est innocent, il est bon, et loin qu'il soit coupable, ce sont, au contraire, les méchans qui lui ont fait bien du mal. — Xaphan répondit qu'il allait demander aux vieillards d'envoyer l'étranger, les mains liées, à ses frères, à ses juges.

Ces choses venaient de se passer, quand Moab irrité rassembla toutes ses forces et se jeta sur les terres de Ruben. Ayoub consulta le Seigneur, disant : — Monterons-nous contre les fils de Moab ? — Le seigneur répondit : — Ne suis-je pas le

Dieu des armées, et n'êtes-vous pas mon peuple? —

La trompette fait sortir sa voix, et sa voix enfante des guerriers. L'armée couvre la plaine de Bésor, comme la rosée du matin couvre la prairie. Saddaï s'élève parmi les plus vaillans : il se réjouit au bruit des armes; et ce qui fait sa joie, fait la douleur de celle dont l'âme est à lui.

Ayoub, voyant Ruben assemblé, dit à haute voix : (1) — Lorsque tu sortiras pour livrer bataille à ton ennemi, et que tu verras coursiers, chars et peuple plus nombreux que tes coursiers, tes chars et ton peuple, tu ne craindras point : Jéhova, ton Dieu, est avec toi, lui qui t'a fait remonter de la terre de Mesraïm. —

Ils s'avancèrent jusqu'à la face de l'armée de Moab : deux traits d'arc seulement les séparaient. Alors un prêtre sortit de chaque troupe, et dit : — « Ecoute, Juda; vous approchez du moment de la bataille

(1) Deutéronome.

contre vos ennemis; gardez que votre cœur ne faiblisse, et ne soyez pas effrayés de leur face! Jéhova, votre Dieu, marche avec vous, pour combattre vos ennemis, pour vous sauver! —

Les chefs parlèrent aussi au peuple : — (1) « Quel homme a bâti une maison, et ne l'a point encore habitée? Qu'il aille demeurer en sa maison, de crainte qu'il ne périsse dans la bataille, et qu'un autre homme n'habite en sa demeure! Quel est l'homme qui a planté une vigne, et n'a point cueilli ses raisins? Qu'il parte, qu'il retourne à ses champs, de peur que venant à périr dans le combat, un autre ne foulât sa vendange!

Quel homme a épousé une fille d'Israël, et ne l'a point conduite encore au lit nuptial? Qu'il marche vers sa demeure, qu'il y reste, de peur que venant à mourir dans la bataille, un autre n'habitât avec son épouse! — » Un moment

(1) Deutéronome.

après, ils dirent encore : — Quel est enfin celui dont le cœur est défaillant? Qu'il aille en sa demeure, et n'affaiblisse point le cœur de ses frères comme son cœur! — Nul cependant n'abandonne ses frères. Chacun serrant sa lance contre son sein, s'écrie : — Vive le Seigneur! c'est aux ennemis du Seigneur de trembler, de mourir! —

Saddaï le premier courut au milieu des ennemis; il pénétra dans leurs rangs, comme le cheval indomté dans une moisson prête à la faucille. Tout Ruben le suivit, mais tout Ruben ne put écarter le trait qui vint frapper son sein. Il combattit long-temps encore; et, lorsque sa force fut abattue, les serviteurs d'Ayoub l'emportèrent sur des boucliers soutenus par deux lances.

Le Seigneur fut avec les fils de Ruben et leur livra les ennemis. Soixante chars furent pris et cinq cents cavaliers ensevelis dans la poussière; le reste s'évanouit comme des eaux qui se répandent. Quels

sont ces cadavres que le torrent d'Arnon roule dans ses flots? Pleurez, veuves de Moab!

Mais d'autres pleureront aussi! Penchée sur les remparts, la fille de Xaphan tenait ses regards attachés sur la grande voie, qui, par de longs détours, descendait entre les montagnes. Aucun fils d'Israël n'était revenu du combat.

Tantôt les mères et les épouses tremblaient de voir paraître Ruben fugitif, et Moab vainqueur, entrant avec lui sous les portes vides de défenseurs : tantôt elles croyaient entendre un chant triomphal.

Les deux serviteurs qui portaient Saddaï parurent les premiers. Toute épouse, toute mère frémit. Les yeux d'Iapha se voilèrent : sans force, sans couleur, elle restait appuyée sur les murailles. Une voix s'élève : — C'est l'étranger! — La fille de Ruben pousse un cri perçant. — Il respire! s'écrient les mères de Bésor. — Saddaï répond d'une voix faible : — Vive le Seigneur! Israël a frappé Moab.

— Il fallait secourir l'étranger : Iapha retrouve à l'instant toute sa force; elle le suit vers la maison de son père.

Les serviteurs le déposèrent sous l'ombrage des figuiers. Pâle, sans mouvement, la tête penchée sur son sein, il semblait ne plus respirer. — Grand Dieu! la mort! — Non, je n'ai pu la trouver. — Iapha déchire son voile, elle étanche le sang, et met un appareil sur la blessure. Ammétis, sa servante fidèle, puise de l'eau dans la fontaine, et la présente aux lèvres altérées du guerrier de Juda. Cette eau salutaire, cet air frais le ramine; il ouvre les yeux, et ses joues recouvrent les faibles couleurs d'une grenade que le soleil ne peut visiter sous les feuilles. Les filles de Ruben voulaient soutenir ses pas jusqu'à sa couche : — Quoi ! dans la demeure de celui qui me hait? non, laissez-moi sous ces arbres, ils me sont chers. Ici, je ne respire point le souffle de la haine. O vierge de Bésor! que tu me sembles belle aujourd'hui! —

Ce n'était plus en effet cette fille de la paix, dont l'innocence était calme comme le sommeil et point de songes; elle n'avait plus de voile : ses cheveux épars descendaient sur son sein; son visage était inondé de larmes, et, sous les pleurs, elle brillait d'amour. En cet instant, sa beauté frappa plus vivement le jeune Hébreu, déjà touché de sa bonté.—Viens, lui dit-il, ta bienveillance est pour mon cœur, comme l'ombre d'un rocher sur une terre altérée : viens près de moi! Ne démens pas une secrète, une douce voix qui me dit que peut-être tu m'aimes... Bénie la main qui répandit mon sang! tes pleurs ont coulé sur moi! Viens, sois sans crainte; mon âme est dans les cieux. Oh! si nous mourions dans cet instant, si nous mourions tous deux, j'échapperais à mes douleurs. Elle parut m'aimer aussi, cette Salomith qui cause ma mort; et peut-être aussi me trahiras-tu. J'avais un ami, j'avais une épouse; je n'ai plus rien! — Cruel! —

Hélas! pourquoi veux-tu lier ton sort aux jours d'un malheureux, à des jours dévoués au supplice? — Non, tu ne mourras point. Mon Dieu, Dieu des affligés, la vie de l'innocent ne sera point tranchée: vous ne le voulez pas! —

La vierge de Bésor et ses servantes passèrent cinq jours à prendre soin du guerrier de Juda. Il commençait à marcher, appuyé sur sa lance. Le sixième jour, Xaphan revint avec tous les fils de Ruben. Il avait voulu décider les vieillards à chasser l'étranger; mais la valeur éclatante de Saddaï ne lui laissait plus d'espérance. Il attendait un moment favorable, et sa haine n'eut pas à languir longtemps.

Un jour qu'il était assis à l'ombre avec les anciens, devant les portes de la ville, deux voyageurs se présentent, accompagnés de leurs esclaves. Celui qui marchait le premier, dit aux anciens: — O juges de Ruben, que la prospérité soit votre pavillon! nous sommes fils de Juda.

Un de nous, (et c'est mon frère,) est mort assassiné! Le meurtrier nous est inconnu; mais dans la même nuit un jeune homme est sorti de notre terre, abandonnant son épouse et ses biens. C'est lui que nous cherchons. Des marchands de Someron (1) nous ont dit qu'il était réfugié dans votre ville : nous vous demandons, au nom de toute la tribu, de le garder prisonnier jusqu'au jour où le Seigneur, témoin des œuvres les plus secrètes, nous aura fait connaître le meurtrier. — C'est lui! répond Xaphan; c'est l'étranger réfugié parmi nous. Son nom? — Saddaï. — C'est lui! — Il s'avoue meurtrier. Ne cherchez plus le coupable; il demeure dans ma maison. Je le rejette, comme l'olivier rejette sa fleur, comme la vigne rejette un grain flétri sans maturité. Venez, je vais le livrer en vos mains : nous le saisirons sans peine; il est blessé. —

(1) Samarie.

Ayoub lui lance un regard d'indignation : — Toi qui trahis tes hôtes (1), « ta voix est-elle donc la voix du peuple entier? As-tu écouté les secrets de Jéhova, et entraîné après toi la sagesse elle-même? As-tu été produit avant les montagnes? Il se trouve aussi parmi nous un vieillard aux cheveux blancs, un ancien d'Israël, un homme plus riche de jours que ton père. » Il ne sera point comme tu as dit. Saddaï demeurera dans notre cité, jusqu'au jour où les anciens de Juda l'auront condamné sur des preuves certaines. S'il avoue qu'il a versé le sang, sa parole ne peut suppléer la foi de deux témoins, demandée par la loi de Moïse. —

Ils n'avaient pas cessé de discourir, que l'arrivée des envoyés de Juda fut annoncée à la fille de Xaphan. Elle court à Saddaï, lui dit tout, et le conjure avec larmes de déclarer son innocence et le crime des deux perfides. — Jamais! lui

(1) Job.

répond-il. — Eh bien, pars et je te suivrai, chez l'étranger, dans le désert, partout! Il n'est d'étranger, de désert qu'aux lieux où je vivrais sans toi. — Je me suis éloigné du champ de la trahison, de la terre abreuvée du sang de mon ami; mais je ne fuirai point devant un homme. — Te laisseras-tu donc enchaîner, toi, la force de Juda? — N'en doute pas, je leverai l'épée! Mais si je suis abattu, j'accepterai mon sort. Je te l'avais dit, ô chère affligée! Pourquoi nous sommes-nous aimés sous l'astre du malheur! —

A peine elle a dit, que redoutant pour Saddaï quelque perfidie, elle va trouver la bonne Almona. Par son ordre, la pauvre vieille se rendit à l'heure du soir près de la maison de Xaphan, et dès que le sommeil l'eut attaché à son lit, elle alla trouver les serviteurs, comme ayant quelque chose à leur annoncer. — Des voleurs doivent entrer dans la maison cette nuit, leur dit-elle : je suis avertie du complot. Gardez de vous laisser surprendre. Pre-

nez vos armes et ne les quittez point. Si quelque homme se présente, tuez-le aussitôt, car il sera venu pour commettre le mal. —

Iapha n'avait que trop bien prévu l'audace des ennemis de Saddaï. Au moment des plus épaisses ténèbres de la nuit, ils fondent sur la maison comme des brigands affamés de rapines. Mais tandis que les serviteurs arrêtent les satellites des envoyés de Juda, le guerrier s'élance de sa couche et ferme le passage au frère d'Abimaël, à Gerson. L'autre fils de Juda secondait son compagnon ; mais Saddaï leur résistait sans peine : car ils redoutaient le courroux des juges, et voulaient leur amener vivant un fugitif dont le crime n'était point avéré, ni la tête proscrite. Ils s'efforcaient de le saisir, mais le bras du fort d'Israël était loin de céder à leurs bras réunis. Il évite cependant de frapper Gerson, de répandre un sang cher au sang d'Abimaël, dont le souvenir n'est que trop présent à son âme.

Le combat ne se ralentissait pas, et Saddaï sentait sa blessure prête à se rouvrir. Il dit au second envoyé : — J'épargne le sang d'Abimaël; mais toi, cesse de combattre, de peur que mon glaive ne tranche tes jours, et que je n'ose plus lever les yeux sur ton père. — Le fils de Juda méprise cet avis, et Saddaï allait lui porter le coup mortel, lorsque son hôte, éveillé par le bruit des armes, accourt; et, voyant ses serviteurs acharnés contre les fils de Juda : — Que faites-vous, insensés! Pourquoi combattez-vous vos frères? Ne détournez point la peine due au coupable : posez vos armes! —

Les serviteurs obéissent, et les fils de Juda se précipitent sur Saddaï : Iapha s'écrie, elle veut s'élancer au milieu des épées; mais son père l'arrête. Gerson, libre en ce moment, arrache le guerrier de la muraille à laquelle il était adossé. Aussitôt les satellites le saisissent de tous côtés, le renversent, et, pressant de leurs genoux et ses flancs et ses bras, le désarment

enfin. Chargé de liens, il est conduit au milieu de leur troupe ennemie. Les perfides se hâtent; ils partent, et le cruel Xaphan leur applaudit. Dès qu'il n'entend plus le bruit de leurs pas, il retourne à sa couche, et s'endort sur le mal qu'il a fait, aussi paisiblement que le bœuf sur l'herbe des prés humides.

Il sommeille : mais que de nuits sans repos vont s'écouler pour sa fille! Elle retourne auprès de la pauvre veuve. — L'heure est venue de me montrer si tu m'aimes, lui dit-elle; partons à l'instant, suivons Saddaï. Il a résolu de ne point défendre sa cause, de ne point accuser une épouse, un ami, trop indignes de lui. Seule, je connais cet affreux secret; seule, je puis sauver l'innocent : un moment de plus serait peut-être celui de sa perte; hâtons-nous! — Ma fille, je l'aime aussi, ce bon étranger; cependant, je voudrais qu'il n'eût jamais connu le seuil de ta maison. Ton âme est pure, mais ton entreprise est bien

hardie. Quelle fille d'Israël forma jamais un semblable dessein? Connais du moins notre loi : sache que tu t'exposes à la mort, à l'infamie. Ton amour a-t-il déjà de si profondes racines, que.... — Ce n'est pas seulement l'amour, c'est une irrésistible pitié qui m'enchaîne au sort de cet infortuné. Je sens que je puis tout braver, tout supporter pour lui. Que ma fidèle Ammétis nous suive, et qu'Hébron nous voie dans ses murs, en même temps que les oppresseurs de Saddaï. — Les deux femmes cèdent à sa prière, ou plutôt elle les entraîne sur ses pas, sans leur laisser le temps de balancer. La pauvre veuve disait, en pressant sa marche : — Un si grand courage ne peut venir que du Ciel : peut-être le Seigneur veut-il faire éclater sa puissance, en choisissant une tendre vierge pour sauver le fort d'Israël. —

La durée des jours est la prudence même. Almona dit à sa protectrice : — Si nous suivons la route des fils de Juda,

Xaphan qui, sans doute, va nous poursuivre, nous remenera bientôt à Bésor. Prenons des chemins détournés, et puis nous hâterons nos pas. — Le Seigneur bénit leur voyage ; le troisième jour les vit sous les murs d'Hébron, quelques heures après l'arrivée des fils de Juda.

Iapha se rendit aussitôt chez la sœur de Saddaï, et lui dit : — Que la main de Jéhova sèche les larmes de vos yeux! Bésor est le lieu de ma naissance, et Xaphan est mon père. Je viens secourir Saddaï : Le lis de son innocence est terni par un souffle impur; je lui rendrai son éclat aux yeux de tous ses frères. Fille du sage Banaïas, nous vous demandons un lieu pour passer la nuit. — La sœur de Saddaï, qui s'appelait Mériah, répondit : — Vous êtes l'ange de la consolation : que le Seigneur vous rende la joie que vous m'apportez! Restez sous notre toit; et puissiez-vous y rester longtemps!

La nuit déjà couvrait la terre : après

un repas trempé de larmes, la fille de Xaphan interrogea Mériah sur ce qui était arrivé depuis la fuite de Saddaï. Elle répondit : — Depuis le jour où la femme du mal, l'artificieuse Salomith a pris Saddaï dans ses paupières, tous ses jours ont été mauvais. Les fils de Juda, dont il était l'espérance, l'ont regardé de l'œil de la haine. Les hommes d'Hébron savaient déjà qu'il avait abandonné sa demeure, quand on trouva les corps sanglans d'Abimaël et de Sillah... — De Sillah! s'écrie la fille de Bésor. — En vain nous élevâmes notre voix : chacun dit que Saddaï habitait avec Sillah comme si elle eût été sa seconde épouse, et que, l'ayant surprise avec Abimaël, il les avait tués tous deux en trahison. Mon mari força les anciens de reconnaître que le glaive resté dans la blessure de Sillah était le glaive d'Abimaël. Toutes ces choses semblaient un abîme de ténèbres; mais la fuite de Saddaï expliquait tout aux yeux d'une multitude ingrate, et,

pendant que l'équité se taisait, la haine proclamait le coupable.

Les vieillards, cependant, exécutèrent ce que la loi de Moïse ordonne (1) lorsqu'il est trouvé sur la terre que Dieu nous a donnée, un homme percé de coups, sans que l'on sache qui l'a frappé. Dans la ville la plus voisine (et c'était Hébron), ils prennent une génisse encore étrangère au joug; et, la faisant descendre dans une vallée âpre qui n'avait jamais été labourée ni ensemencée, ils l'égorgent en ce lieu. Alors les prêtres, fils de Lévi, choisis par Jéhovah pour être ses ministres, pour bénir son nom, et pour que leur bouche apaise tous les débats et toutes les plaies; les prêtres s'approchent, et les anciens de la ville lavent leurs mains dans le sang de la génisse égorgée, disant : — Nos mains n'ont point versé le sang de celui qui a péri sur notre terre, et nos yeux ne l'ont pas vu

(1) Deutéronome.

répandre. O Seigneur! reçois l'expiation de ton peuple, que tu as racheté, et ne lui impute pas le sang innocent versé au milieu d'Israël. —

C'est ainsi que cette souillure fut effacée du sein de Juda; mais si le Seigneur semblait apaisé, la famille d'Abimaël était loin d'oublier son ressentiment. Nos cérémonies achevées, le frère d'Abimaël et ses parens ont poursuivi celui que nous aimons; et, quoique de faux indices les aient conduits d'abord à Ramoth, près de la forêt d'Ephraïm, ils n'ont que trop bien réussi. Salomith, pendant ce temps, s'est enfermée dans sa maison, sans accuser, sans justifier son époux opprimé.— Elles s'entretenaient en ces mots, et cette nuit fut sans sommeil pour les deux affligées.

Au retour du soleil, elles se rendent près du guerrier de Juda. Son asile était la maison de captivité: on ne l'y traitait cependant point comme un criminel. Il parut touché de voir la fille de Xaphan;

mais il n'en fut point surpris. Le regard de l'homme généreux pénètre aisément un cœur égal au sien. Après quelques momens écoulés, il se tourne vers Iapha : — Ecoute, lui dit-il, je t'aime (et quel fils de la terre ou du ciel aurait pu s'en défendre)! Mais je n'ai pas cessé d'aimer Salomith au point de consentir à sa mort, ou plutôt de ne pas donner ma vie pour sauver la sienne. Iapha, je ne t'ai rien caché ; je m'en repentirais, s'il était possible que mon secret s'échappât de ton sein. Prête une oreille attentive. Dans la première ardeur de ma colère, j'ai voulu donner la mort à Salomith ; et même encore, à mon arrivée à Bésor, je n'ai pas eu la pensée de me feindre coupable pour l'épargner : aujourd'hui ma pitié l'emporte. Quelle est cette voie d'illusions? Quel est ce vain bruit de la vie, pour que, jaloux d'y demeurer, je proclame mon déshonneur, pour que j'ose revêtir d'infamie tout ce qui me fut cher, une épouse, un ami? Accoutumé

dès long-temps à mépriser la mort, laisserai-je périr en ma place une femme craintive? Ne crois pas, cependant, que je conserve à cette perfide un lâche amour: son aspect serait pour moi le plus horrible des supplices.

Demain, les vieillards doivent prononcer ma sentence. Te le dirai-je, en ces derniers momens? Lorsque nous combattions, mon bras les a sauvés. S'il faut aux compagnons de mes exploits tant de preuves pour ne pas me croire un vil assassin, que me sert d'avoir vécu? Que me servirait de vivre désormais?

Tu m'as entendu: demeurez près de moi toutes deux, et que ce dernier jour soit du moins un jour de bonheur.

— En cet instant, les satellites firent sortir de la prison les deux filles d'Israël: deux témoins venaient de se présenter pour accuser Saddaï, et les juges dès lors s'étaient fait un devoir de le traiter avec plus de rigueur. Ils agissaient envers lui comme avec l'homme de l'iniquité.

Au lever du soleil, les vieillards se rendent devant les portes; le peuple s'y précipite en foule. D'un côté siégent les parens de Saddaï, et Iapha parmi eux. Ses yeux ont versé bien des larmes; mais alors elle montre un visage assuré: elle compte obtenir dans ce jour la vie de son bien-aimé, ou la mort avec lui. Salomith se tient à l'écart; elle est couverte d'un voile épais. Ah! que sa funeste beauté n'a-t-elle été toujours ainsi cachée!

A la droite des juges de la tribu, siégent les témoins de Bélial et la famille d'Abimaël.

De loin, et par-dessous la voûte des portes, le peuple voit venir Saddaï. Il est conduit par douze satellites, et ses mains sont enchaînées; mais il marche comme s'il parcourait le champ fertile de ses pères. Il arrive, il attend son arrêt, tranquille et fier comme le jeune palmier qui n'a donné ses fruits qu'une fois, et qui, dans une incursion de l'Amalécite dévasta-

teur, voit aiguiser la hache prête à le séparer de ses racines touffues.

Les vieillards étaient assis sous un grand chêne, à l'ombrage duquel les pères de leurs pères avaient aussi jugé les hommes d'Hébron. Celui devant qui chacun inclinait sa face, dit : — Saddaï, fils de Banaïas, fils de Jémini, tu es accusé d'avoir tué Abimaël. Hommes de Juda, dites ce que vous savez (1)! « C'est une massue, un glaive, une flèche acérée, c'est la langue du serpent que la langue de l'homme qui porte un faux témoignage contre son compagnon : le témoin de l'imposture est l'abomination de Jéhova. » Hommes de Juda, parlez, mais que la boue impure du mensonge ne trouble point la fontaine de la vérité! —

Les deux témoins de Bélial s'avancent; ils étendent leur droite sur la corne de l'autel, et le plus jeune parle ainsi : — Que la colère du Dieu vivant nous con-

(1) Prov. 25.

sume au pied de son autel, si l'homme que nous accusons est innocent ! Nous revenions de tailler notre vigne, lorsque nous avons entendu quelque bruit dans le bois d'oliviers, au pied de la montagne de Séor. Mon compagnon m'a dit : — C'est peut-être quelque proie : hâtons-nous de la surprendre. — Et nous nous sommes avancés. Nos mains écartaient les rameaux ; nous avons reconnu Abimaël. Une jeune fille s'avançait vers lui. — Que tu as tardé long-temps ! lui a-t-il dit. — Mon seigneur, a-t-elle répondu, si j'ai fait ainsi, c'est parce que ma maîtresse m'a retenue près d'elle : choisissez-moi pour épouse, comme Saddaï a choisi Salomith, et je ne serai soumise qu'à vous seul. La sueur baigne votre face révérée, a-t-elle ajouté ; respirons ici le souffle du soir. — Et les mains de la jeune fille l'ont dépouillé de son manteau : et puis, ôtant aussi son baudrier, avec une feinte négligence, elle l'a jeté à quelques pas derrière elle. A l'instant Saddaï s'est

élancé l'épée haute, et nous l'avons vu frapper Abimaël. Tout chancelant, celui-ci saisit et relève son glaive : — Je n'ai pas la force de me venger de tous deux, dit-il à la Moabite, mais du moins, perfide, tu mourras ! — En achevant ces paroles, il a plongé le fer au sein de Sillah. Elle est tombée morte à ses pieds ; et lui, qui marchait contre Saddaï, n'a pu se soutenir plus long-temps... — Tais-toi, pervers ! s'écrie la fille de Xaphan ; tout l'or de Salomith ne saurait payer tant d'impostures. Et d'où vient-il, cet or ! des mains du bienfaiteur qu'elle a trahi, qu'elle brûle de dévouer au supplice. —

Disant ces mots, elle s'avance vers l'autel ; et levant ses mains au ciel : — O mon Dieu, je vais dévoiler un grand crime : c'est à vous de juger le secret de mon âme. Si ce n'est point la pitié pour l'innocent, si c'est la haine jalouse envers une rivale, ô mon Dieu ! que je meure ; frappez la vierge criminelle ! — Juges

d'Israël, interrompt Saddaï, vous avez entendu les témoins, prononcez ma sentence. — Un des vieillards lui répond : — C'est à toi de l'attendre. Fille de Ruben, poursuis ! — Elle poursuit ainsi : —

Moab, né d'un inceste, est bien digne de sa naissance ! Le fils de Banaïas, averti par Sillah, sa captive, a surpris Abimaël et Salomith. — Défends tes jours ! a-t-il dit à son ami. — Mais le Dieu de justice a voulu que l'épée du juste frappât le sein du coupable. Salomith pouvait-elle ne pas redouter le témoignage de Sillah ? Elle-même, sans doute, armée du glaive d'Abimaël expirant, aura donné la mort à sa compagne. Le grossier mensonge de ces imposteurs pourrait-il donc vous abuser ? Quelle cause eût armé Saddaï contre Abimaël innocent ? Coupable, il le chérit encore plus que sa vie, plus que sa gloire. C'est pour ne l'accuser ni lui survivre qu'il veut périr du supplice des assassins. —

Les sanglots fermaient le passage à sa

voix. (1) « Les lèvres de celle qui aime la pureté du cœur sont la grâce elle-même. » Les juges se sentaient émus. Ils ordonnent de séparer les témoins, et l'un d'eux interroge celui qui restait, sur les vêtemens de l'accusé, sur le chemin qu'il a pris dans sa fuite : il lui demande le nom de l'arbre sous lequel il s'était arrêté avec son compagnon, ce qu'ils ont rencontré dans leur route, ce qu'ils ont fait ou dit avant de se quitter. On amène ensuite son compagnon, qui n'avait pu l'entendre. Inutiles précautions de l'équité ! Les deux témoins de Bélial, instruits par Salomith, marchent d'un pas égal à la consommation de leur crime, et creusent le sillon de l'iniquité, comme on voit deux taureaux, se souvenant des leçons du laboureur, s'accorder sous le joug. Les mêmes interrogations reçoivent les mêmes réponses. —

— Et toi, Salomith, reprend un des

(1) Prov., c. 22, 11.

juges, que diras-tu? — Je ne puis parler contre celui qui me reçut dans sa couche, et la loi ne vous permet pas d'écouter ce que je pourrais dire pour sa défense. — Où étais-tu à l'instant du meurtre d'Abimaël? — Au milieu de mes servantes, occupées comme moi de filer du lin pour faire une tunique à mon époux. Qu'on appelle ces femmes. — Elles viennent, et toutes confirment les paroles de l'étrangère.

Alors un des vieillards, tournant vers Saddaï un visage abattu, lui dit: — Infortuné, que tout accuse, es-tu donc aussi d'intelligence avec tes ennemis, et ne diras-tu rien pour ta défense? — Rien. Peuple ingrat, interrogez Moab, de qui mon bras vous a sauvés! — Un homme de Juda lui répondit: — Vaillant à la guerre, tu peux être criminel dans la paix. N'as-tu pas été récompensé? Il faut que tu sois puni. — Il est vrai, dit un autre: anciens d'Hébron, arrachez du champ de Juda l'herbe du venin! Ainsi

le veut l'assemblée, ainsi le veut la justice. — Le vieillard reprit : — (1) Toute voie de l'homme est droite à ses propres yeux, mais Jéhovah pèse les cœurs. —

Les anciens se levèrent pour se parler de plus près, et Juda ne connut que le mouvement de leurs lèvres. Le premier entre eux s'étant assis de nouveau sur son tribunal, prononça cette sentence : — Que Saddaï soit conduit dans le champ du supplice ; mais que nul homme ne lui lance le premier caillou sans l'ordre des anciens d'Hébron. —

Voilà que tout le peuple se lève et suit les juges au champ du supplice. Les hommes du mal, lie impure de la tribu, ramassaient déjà des cailloux, et les emportaient dans le pan de leurs manteaux. Iapha, soutenue par la veuve indigente et par Ammétis, les suivait aussi, pâle et déjà saisie du froid de la tombe, car elle n'aspirait plus qu'à mourir.

(1) Prov. 21, 2.

Dès que l'on fut arrivé dans le vallon où le coupable cesse à jamais de voir les cieux, chacun s'éloigna de Saddaï; mais il ne demeura pas seul long-temps. Iapha s'arrache des bras de ses femmes et se précipite vers lui : de sa droite elle prend la droite de Saddaï, l'élève au ciel et dit : — Dieu d'Israël, je suis son épouse! — Et se tournant vers la multitude étonnée : — Peuple altéré de sang, j'appelle sur ta tête toutes les malédictions du ciel et de la terre, toute la colère du Seigneur ! Lion de Juda, lion féroce, viens dévorer ta proie! ne m'épargne pas, ou plutôt, par pitié, donne-moi la mort! Mais, ô mon bien-aimé! dit-elle encore à Saddaï, en mourant près de toi, mes derniers accens ne seront pas des accens de haine. Au milieu de tes frères ingrats, que mon amitié fidèle porte la consolation dans ton âme! Ah! ne pleure point sur moi! Quand je n'ai plus l'espoir de vivre auprès de toi, ne suis-je pas heureuse encore de te sacrifier ma vie? Mon œil jamais ne s'est

tourné sur un fils d'Israël : toute mon âme était à toi. Appelle-moi ton épouse à l'instant de notre mort qui s'apprête ; je pourrai t'entourer de mes bras. La terre nous rejette tous deux : que ton dernier regard, ton dernier souffle soient pour moi seule ! —

En achevant de parler, ses yeux s'élevaient sur le peuple comme pour implorer ses coups ; mais quel objet inattendu frappe sa vue ? — Grand Dieu ! Salomith ! — En effet, cachée d'abord dans la foule, elle avançait sa tête avec effort. — Voici la criminelle ! s'écrie Iapha. La voyez-vous prête à s'abreuver du sang de son époux ? Epouses des hommes de Juda, c'est à vous que je le demande : quelle autre qu'une parjure, une infâme adultère, viendrait assister au supplice de son époux ? Vieillards, juges, et vous tous habitans d'Hébron, c'est Dieu lui-même qui vous éclaire en livrant cette femme perverse à toute la cruauté de son cœur ; il a conduit ici la coupable parce qu'il voulait sauver

l'innocent. Tout est conjuré contre Saddaï ; la mort est suspendue dans vos mains; mais Dieu parle : hommes, retenez vos coups! —

Le peuple, attendri déjà sur le sort de la fille de Ruben, s'écria : — Grâce pour Saddaï! C'est la Moabite qui mourra. — Celui qui était ancien parmi les vieillards prit alors la parole : — Nous étions convaincus de l'innocence de Saddaï; mais ne pouvant résister à votre voix, nous avons tenté cette dernière épreuve pour vous convaincre vous-mêmes. Tout annonçait le ressentiment de la fille de Moab, lorsqu'elle avait vu périr celui qu'elle aimait : elle aurait démenti sa race odieuse si le sang ne l'eût pas attirée. — Les témoins épouvantés fuyaient. — Saisissez ces infâmes, dit le vieillard aux satellites; amenez-les devant nous, et plongez dans leur chair la pointe de votre glaive.

Malheureux! si vous ne révélez à l'instant votre iniquité, vous allez être étendus

vivans sur un brasier! — Les témoins de Bélial dirent : — Il est vrai que nous n'avons rien vu; mais Salomith nous a donné à chacun cinquante sicles d'argent pour parler comme nous l'avons fait. — Le juge dit aux satellites : — Ces deux hommes seront retranchés de la terre comme l'extrémité des épis. Suspendez-les à la croix : qu'ils périssent! Et vous, hommes de Juda, que le caillou du supplice frappe la Moabite. — Le peuple aussitôt lapida l'étrangère. Elle mourut dans les amertumes de l'âme.

Les vieillards parlèrent ensuite au nom de la tribu à la fille de Ruben : — Demeure parmi nous, lui dirent-ils: sans toi nous aurions trempé nos mains dans le sang de notre fils innocent. Toi seule l'as sauvé : sois son épouse. Fille de bonté, qui saura mieux que toi chérir un époux! —

Xaphan le farouche vint au milieu du jour : il cherchait sa fille; mais tous les anciens la demandèrent pour Saddaï, qui

l'épousa peu de jours après, et l'aima plus encore qu'il n'avait aimé l'étrangère.

Saddaï ne cessa point de regretter Abimaël. Il allait quelquefois pleurer sur sa tombe, et disait : — Je n'ai pas su pardonner ; le Seigneur me pardonnera-t-il ? — Car il vécut toujours dans la crainte de Jéhova.

FIN DU MEURTRIER.

NOTES.

NOTES

DE RACHEL.

Page 80.

.... *Bien différent du maintien hardi de ces filles de Hheth....*

Les Hhéthéens descendaient du second fils de Chanaan, et c'était un des peuples dont la dépouille était promise aux Hébreux. Ils occupaient le canton même où les patriarches avaient établi leur demeure, ou plutôt leurs tentes, autour d'Hhébron (alors Arbah), et sur les rivages du lac de Sedom. Moïse dit que les Sidoniens étaient la première colonie des Chananéens, et les Hhéthéens la seconde. Ils avaient encore quelques tribus répandues çà et là, et je ne sais si c'en est une que, sous ce nom, Justin place auprès du lac d'Assyrie. Les Hébreux ne les détruisirent pas entièrement, comme cela leur était prescrit; car, du temps d'Elisée, le roi de Syrie les redoutait;

et, dans le Ier livre d'Esdras, les Juifs n'ayant pas ramené assez de femmes, apparemment, épousent des filles hhéthéennes. Hameloweld pense que le nom d'Hhéthéens comprenait tous les Chananéens en général; c'est-à-dire les nations sorties des dix ou onze fils de Chanaan. Nous adopterons sa conjecture, ne fût-ce que pour ne pas revenir à tous ces peuples fort nombreux, comme on voit. Les conquêtes de Josué les forcèrent à chercher une autre patrie; ils peuplèrent les côtes de l'Afrique, et, selon Procope, on y trouva une colonne avec cette inscription: *Nous fuyons devant le brigand Josué, fils de Nun.* Quelques écrivains de nos jours ont regardé ce rapport comme une fable juive. On pourrait dire au moins, que si l'on a vu des peuples ériger des monumens en souvenir de victoires incertaines, on n'en a point vu qui voulussent éterniser la mémoire de leur défaite. On va voir qu'il faut croire ce fait, ou suivre le système de ceux qui refont l'histoire avec des doutes, et la géographie avec des baïonnettes. Saint Augustin rapporte que lorsqu'on demandait aux cultivateurs africains de quelle nation ils étaient, ces pauvres gens se souve-

naient de leur ancienne origine assez bien pour répondre : Chananéens. Il n'est pas possible, non plus, que les Hébreux aient existé en Palestine comme un point mathématique dans les espaces imaginaires ; et les Chananéens qu'ils n'ont pas tués, et qui n'ont pu souffrir le voisinage de ces nouveaux hôtes, se sont embarqués, et, suivant le rivage, selon la coutume du temps, ils ont navigué jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des rivages déserts, ou occupés par des habitans moins guerriers que les Hébreux. Telle est l'idée de la plupart des historiens et des géographes orientaux : idée que les rapports des langues entre les Hébreux et les peuples même de l'Afrique intérieure fortifient chaque jour. Cinq tribus dispersées dans le désert sont réputées devoir leur origine aux Chananéens : ce sont les Zenaga, les Ganzuga, les Terga, les Sumpta et les Berdoa. On leur attribue les excavations pratiquées si anciennement dans les montagnes de l'Afrique centrale. Il existe déjà beaucoup de rapport entre les langues hébraïque et arabique. Cette considération, importante quand on songe que l'Afrique est peuplée en partie d'Arabes mogrebins, n'aura point

échappé aux auteurs de la remarque, et ils l'auront fondée sans doute sur des ressemblances moins importantes, et sur des analogies entre les formes de ces langues. S'il en faut croire deux autorités qui n'inspirent pas beaucoup de confiance (car il est une mode aussi pour les antiquités), s'il en faut croire la chronique d'Axum, et Bruce, son chevalier, l'Abyssinie, ou pour mieux dire l'Atbara, aurait été occupée par ces émigrés chananéens, qui en avaient connu les pasteurs dans les voyages de leurs caravanes.

Page 84.

.... *C'était un faon de gazelle.*

Dans toutes nos traductions de la Bible, il est parlé de cerfs et de biches, qui n'existent pourtant ni en Judée, ni en Afrique, n'en déplaise à Virgile, et qui ne sont naturalisés que dans l'œuvre de nos interprètes; car l'axis, ou cerf de l'Inde et des contrées orientales de l'Asie, n'a sûrement jamais habité la Palestine. Le mot iaël, dont il s'agit ici, a souvent été traduit par cerf. Cependant c'est le chamois,

qui, selon Linné, se rencontre dans les montagnes d'Arabie et sur le Liban. J'ai peine à croire qu'il trouvât sur les autres montagnes de la Judée et un air assez vif, et les plantes alpines nécessaires à sa nourriture. Ce serait donc plutôt le bouquetin, commun sur les montagnes de Corse, dont la plus haute n'a guère que mille toises, ce nous semble. Selon Pallas, qui a trouvé le chamois dans les montagnes de Sibérie, il ne s'éloigne guère des sommets couverts de neige en toute saison. Cependant plusieurs auteurs arabes en parlent, ou du moins d'un quadrupède fort ressemblant au chamois. C'est bien ici le lieu de remarquer que le chamois des Pyrénées, ou isard, a probablement reçu son nom des Orientaux; car, en hébreu, *iz* signifie chèvre sauvage. Rien n'est plus probable, puisque l'Espagne a été conquise par les Arabes, et, bien des siècles auparavant, par les Carthaginois, dont la langue avait avec l'hébreu la plus grande affinité.

Quand il serait vrai que le chamois pût se trouver sur le Liban et quelques autres montagnes d'Arabie ou de Palestine, toujours serait-il vrai que la description des auteurs

arabes ne convient nullement au chamois. Ils disent du iaalin que son bois s'étend jusque sur la croupe, et l'on sait que les cornes du chamois et de l'isard ne sont guère plus grandes que leurs oreilles. Toutes ces circonstances du iaalin, qui se trouve pris dans les halliers par son bois, et qui, s'élançant du haut des rochers, se retourne sur le dos, afin de tomber sur son bois, qui le garantit dans sa chute, toutes ces circonstances, disons-nous, conviennent beaucoup mieux au daim ou à quelque espèce d'antilope autre que le chamois. Le mot iaal est traduit dans les Septante par pygargue, et M. de Buffon pense que le pygargue du Deutéronome est la gazelle d'Egypte. Il est du moins fort probable que c'est celle-là que Moïse connaissait le mieux. Aux environs d'Alep, on distingue la gazelle des plaines de celle des montagnes. Le pygargue d'Aristote est un oiseau; mais celui d'Ælien et de Pline est un quadrupède. L'étymologie de ce mot annonce un animal à fesses blanches, c'est-à-dire un animal timide, tandis qu'au contraire les fesses noires étaient l'indice de la vigueur et du courage, comme le prouve le surnom donné à Her-

cule. En effet, les antilopes sont les plus timides des animaux, bien qu'ils le soient un peu moins quand ils sont réunis en troupes considérables. Le genre étant fort nombreux, il est difficile de dire précisément quel était l'animal appelé iaal. Comment n'y aurait-il pas de doutes sur les animaux nommés dans l'Ecriture, puisqu'on ne peut s'accorder sur un grand nombre de ceux des auteurs grecs et latins, dont quelques-uns ont été cités plus haut? Le daim de Pline n'est sûrement pas le nôtre; car il dit que le daim a les cornes recourbées en avant; et le seul animal qui en aie de semblables est le nanguer du nord de l'Afrique. Parmi les animaux que l'on a cru désignés par le mot iaal, l'antilope appelé lerwia ou, allorvie, réunit aussi quelques suffrages. Si nous avons penché pour la gazelle, c'est uniquement parce que son nom est le plus connu, et que l'avis de Buffon est de quelque poids pour nous autres ignorans. On est dans la même incertitude pour les mots *aqqo*, chamois; *aiâl*, cerf; *iahhmour*, daim; *theô*, bubale; *dichan*, pygargue, animal pur: c'est tout ce qu'on en sait. Les Français et d'autres Européens ont adopté l'arabe gazal

de préférence à dorcas, nom que les Grecs et les Latins donnaient à ce même antilope. Quels sont, dans le 39e chap. de Job, ces animaux dont *les petits grandissent dans les guérets, s'éloignent et ne reviennent plus*? On dit les femelles des chamois et les biches; mais nous venons de voir qu'il n'y avait de biches ni dans la Judée, ni dans le voisinage; et, quant aux chamois, je n'ai jamais entendu dire qu'ils élevassent leurs petits dans les blés. Dans cette incertitude, les interprètes ont cru devoir s'aider de l'étymologie. On a cherché celle du iaal dans le verbe *alah*, il a monté, et celle de dichan dans un verbe arabe qui signifie il a sauté d'un lieu à l'autre. Tout cela convient surtout au chamois et au bouquetin.

Les Arabes ont montré beaucoup de goût en choisissant la jolie gazelle pour objet habituel de leurs comparaisons amoureuses. Leurs beautés ont toujours des yeux de gazelle, dans leurs vers. Ces yeux-là ressemblent tout-à-fait à des yeux de chèvre, qui ne seraient pas chez nous un objet de comparaison très-flatteur. Mais l'imagination ne prend rien à la lettre; sans cela un teint d'albâtre

serait le teint de la mort. Les Arabes ont aussi donné le nom de gazelle à leur ode anacréontique, dont les rimes sont disposées tout différemment des nôtres. Nous avions parlé plus haut de la gazelle du bezoard (pazau ou gazelle d'Afrique). On ajoute au nom de celle d'Egypte et d'Arabie celui de tzeïran. Cette dernière peut se multiplier en France, et l'on a vu des faons de gazelle dans la ménagerie du prince de La Trémouille, à Tichy. En voyant la quantité d'animaux dont il est parlé dans la Bible, et en la comparant à celle des animaux qui existent encore en Judée, on serait tenté de croire que nombre d'espèces sont perdues. Celles-ci ne peuvent cependant avoir rien de commun avec tous ces animaux fossiles retrouvés de nos jours, et si bien décrits par le savant Cuvier. Il n'est pas nécessaire non plus que tous les animaux dont il est parlé dans le Deutéronome se trouvent dans la Palestine. Moïse, en prescrivant des lois sur ce qu'il était permis ou défendu de manger, n'a pas dû supposer que tous les Juifs restassent toujours dans la Judée. Il avait sûrement vu en Egypte plusieurs animaux d'Afrique, sans compter ceux dont il

avait entendu parler. De tout temps, les souverains très-puissans ont mis quelque orgueil à rassembler des animaux rares, et nous verrons les flottes d'Ophir et de Tharsis rapporter à Salomon des singes, des perroquets, des paons, etc.

A cela près du lièvre, du cochon et de quelques autres bêtes, les animaux défendus sont ceux que l'on ne mange nulle part, et dont la chair est réputée malsaine ou désagréable. Celle du cochon même était regardée comme telle en Egypte, et passait pour une viande ophtalmique. Les Hébreux, sortant de captivité, étaient des enfans auxquels il fallait tout apprendre, même la propreté, et c'étaient des enfans très-indociles. Aussi le législateur est-il entré dans les détails les plus minutieux.

Après Bochart, que les orientalistes allemands appellent avec raison *summus vir*, et qui a traité cette matière avec beaucoup de développemens, Rosenmuller, Œdman, Michaelis, Boysen, Moser, et beaucoup d'autres, ont apporté à cet examen des connaissances aussi profondes que les nôtres le sont peu.

PAGE 98.

.... *Exposé sans cesse aux ardeurs du soleil, à la fraîcheur des nuits, j'ai veillé sur vos troupeaux....*

Ils avaient des bergeries (tirah) au milieu des pâturages éloignés; mais il paraît qu'elles étaient découvertes, et servaient seulement pour tondre les brebis et les renfermer pendant la nuit. C'étaient ce que nous appelons des parcs.

PAGE 102.

.... *Qui jouaient sur ses genoux avec des mandragores.*

Celsius soutient que la mandragore ne possède aucune vertu prolifique, et que d'ailleurs de saintes femmes élevées comme Rahhel et Lia dans la pureté des mœurs patriarchales, n'en auraient point connu l'usage. Mais peu importe que l'opinion sur les mandragores soit fondée, puisqu'elle était répandue dans l'Orient? Pour réfuter Celsius, on reproche à Rahhel 1° d'adorer des idoles;

2° de les avoir dérobées; 3° de les avoir dérobées à son père. Une telle femme est, dit-on, bien capable de recourir à des philtres pour attirer son mari.

D'abord, la Genèse ne dit point que Rahhel adorât les idoles de son père. Il est fort possible, au contraire, qu'elle les emporte, dans la louable intention de détourner Laban de cette idolâtrie. Les intérêts de Jacob et les siens se trouvaient un peu lésés par la trop grande habileté du patriarche, et Rahhel avait bien le droit d'emporter une dot. Or, rien n'est plus portatif que de petites figures d'or et d'argent. Mais ce qui prouve qu'elle ne les emportait point par cupidité, c'est leur excessive petitesse, puisque cette jeune épouse pouvait les cacher en s'asseyant dessus : ce qui l'eût infailliblement blessée si ces dieux domestiques de Laban eussent été gros seulement comme des rats. Et ce fait seul repousserait le reproche d'idolâtrie. Car c'eût été une étrange profanation que de s'asseoir sur ces objets révérés, et surtout dans le système des Juifs, qui ne connaissaient rien de plus impur qu'une femme. Celsius objecte encore que l'odeur agréable des dudaïm est louée dans le

Cantique des Cantiques, tandis que la mandragore est douée d'une odeur forte et puante. Mais on ne trouverait dans le passage cité aucun mot qui signifie la suavité; et il suffisait, croyons-nous, que l'odeur fût analogue à l'usage de la plante. D'un autre côté, Michaelis fait voir que le temps où les dudaïm furent trouvés, n'est pas celui de la floraison des mandragores, qui d'ailleurs n'ont rien d'utile ni d'agréable, mais au contraire sont très-nuisibles.

D'autres entendent par dudaïm, des fleurs telles que des lys ou des violettes; et cette dernière opinion est celle des auteurs du Talmud, qui, d'après le temps et le pays où ils vivaient, se trouvaient plus à portée que nous de prononcer sur une question semblable. Le baume, l'amomum, le jasmin, (qui, de même que son nom, vient d'Arabie) la marjolaine, l'origan, l'orchis, etc., ont aussi leurs partisans, tandis que plusieurs interprètes penchent pour des fruits, tels que des citrons, noix, cerises, figues, figues d'Inde, truffes, mousses, c'est-à-dire bananes; fraises, framboises; ces deux dernières espèces ont pour elles Olaus Rudbek, dans une

dissertation *ad hoc*. Il est bien vrai que ces fruits ressemblent à l'extrémité du sein, qui est appelé *dad*; mais c'est une faible analogie; et de plus nous ne pensons pas qu'à cette latitude il y ait de fraises et surtout de framboises ailleurs que sur les plus hautes montagnes de la chaîne du Liban. Quant à nous, (pourquoi le dissimuler?) nous penchons pour les truffes, et nous les croyons capables de rapprocher les opinions les plus divergentes.

Schultz imagina que certains fruits qui croissent près de Naïm, et sont appelés par les Arabes pommes de Satan, ne sont autres que les fruits de la mandragore. Enfin Boysen suppose que dudaïm vient de *don*, qui signifie, à la troisième conjugaison, il a guéri; mais cette racine est au moins inusitée en hébreu. Il nous semble plus naturel de tirer dudaïm de *dod*, ami, amant, et de *dodah*, maîtresse.

Tout le monde sait combien de fables ont été débitées sur l'atropa mandragora, plante du Levant et de l'Europe méridionale. Au moyen de quelques supercheries, sa racine représente partiellement, et tant bien que

mal, un homme ou une femme. On ne peut, dit-on, les arracher sans un très-grand danger; aussi doit-on, pour cela, les attacher au cou d'un chien qui meurt aussitôt. Cette opinion est rapportée dans les écrits d'un médecin arabe (Luthf-Allah); mais quelques savans, et notamment le Petit-Albert, ne tarissent pas d'impertinences sur cette plante. Nous n'imiterons pas leur fécondité.

Les préjugés sont de tous les pays et de tous les temps. Du Haillant, dans son *Histoire de Charles VII*, dit qu'on accusa la pucelle d'Orléans de porter habituellement sur elle une mandragore. — Je ne sais pourquoi les Persans donnent au jeu d'échecs le nom de la mandragore (satreng).

Page 104.

.... *Apprête vite la myrrhe, le nard, le cinnamome.*

La myrrhe est une gomme résineuse qui, lorsqu'elle est pulvérisée et qu'on la brûle, exhale un parfum très-agréable : ce qu'on appelle la larme de la myrrhe est celle qu'on

estime la plus pure ; sa qualité dépend de l'âge de l'arbre, de sa santé, de la manière de faire l'incision, etc. Quoique la myrrhe se trouve dans une région fort reculée, les anciens la connaissaient parfaitement, et son nom même a peu changé, puisque les Hébreux l'appelaient *mor*. Les Egyptiens l'appelaient *bal*, ce qui, selon Plutarque, veut dire qu'elle bannissait la rêverie. Peut-être les Hébreux brûlaient-ils le bois, puisqu'il est parlé quelquefois de petits faisceaux ou bottes de myrrhe ; et peut-être aussi qu'ils en composaient un parfum liquide, car, dans Esther, il est question d'huile de myrrhe (*schémen hamor.*) Dans les psaumes, il est dit : — Tous tes vêtemens et tes palais d'ivoire ne respirent que santal, myrrhe et cassie odorante. — Les anciens appelaient la myrrhe liquide, stacté, et l'autre, myrrhe troglodyte : ce qui convient parfaitement au pays où nous les trouvons aujourd'hui.

Mais souvent on prend la plume pour dire à ceux qui voudraient connaître une chose, qu'on ne la connaît pas non plus. C'est le cas où nous sommes pour la myrrhe : on ne sait pas avec certitude quel arbre la produit.

Bruce, après d'assez longues recherches, dit en avoir vu un arbre qui portait de superbes fleurs cramoisies, et il les a dessinées : mais il n'est pas bien sûr de son fait ; et lorsque Bruce doute un peu, il est permis de douter beaucoup. Non qu'il soit un imposteur, comme on a bien voulu le dire de nos jours, mais embrassant la description d'une contrée immense, et se livrant à l'examen d'une foule de choses très-différentes, il a été forcé de prendre sous sa responsabilité beaucoup de notions qui ne lui appartenaient pas en propre. Il est vrai que la postérité seule pouvait le contredire ; mais elle n'y a pas manqué. Il avait cru d'abord que l'arbre de la myrrhe ressemblait à l'acacia vera ou milotica ; et quelques auteurs le disent aussi, sans doute d'après lui. Vanhelmont dit que la myrrhe rendrait l'homme immortel, si elle pouvait se dissoudre parfaitement dans le corps humain. Ce qu'on mêle à la myrrhe est l'opocalpasum, ou du moins une gomme de l'acacia, appelé en Nubie sassa, gomme dans laquelle Bruce prétend fort gratuitement reconnaître l'opocalpasum des anciens, qui était une substance résineuse. Le sassa

est un très-grand arbre dont la fleur est superbe, et dont la gomme sert à lustrer les étoffes.

En définitive, quel que soit l'arbre qui distille la myrrhe, c'est de la côte d'Adel qu'elle est apportée en Abyssinie et en Arabie.

Nous savons qu'on apporte le nard de Ceylan et des Moluques; nous savons que c'est une racine aromatique de laquelle on se sert pour assaisonner certains alimens et faire des sachets. La plante à laquelle nous donnons ce nom est un graminée connu sous le nom de nard indien. Le nard des Hébreux venait-il de si loin? Quelques auteurs prétendent qu'Ophir était l'île de Taprobane, ou même l'une des Moluques. Dans le Cantique des Cantiques, l'amante parle du nard au pluriel (*neradim*), ce qui est fort remarquable; car ni la myrrhe, ni le baume, ni le cinnamome ne se trouvent jamais nommés qu'au singulier. Serait-ce une fleur? Ce mot vient évidemment de l'hébreu *nerd*.

Dans quelques provinces de France on appelle nard une petite jacinthe absolument verte et très-suave, connue en Hollande et à Paris sous le nom de muscari.

Les conjectures relatives au cinnamome semblent offrir un peu moins d'incertitudes, et le *kinnamon* des Hébreux est probablement notre cannelle, dont le nom même (laurus cinnamomea) prouve combien cette opinion est accréditée. Toute la région cinnamomifère des anciens était dans leur zone torride, plus septentrionale que la nôtre, il est vrai. La cannelle se trouve dans les Moluques, et surtout à Ceylan, d'où elle a été transportée à l'Ile-de-France, puis à Cayenne; mais selon M. Poivre, la meilleure se trouve à la Cochinchine. Nous la cultivons dans nos serres chaudes comme objet de curiosité. Parmi toutes les espèces de canneliers, quatre seulement fournissent la cannelle que nous consommons. Ce grand arbrisseau, qui donne aussi du camphre, et ressemble beaucoup au laurier-camphrier, porte des fleurs très-odoriférantes, dont le parfum se fait sentir à plusieurs lieues en mer. Les géographes orientaux, qui parlent beaucoup de Ceylan, ne disent rien de la cannelle : il n'y en avait peut-être pas anciennement. On l'appelle en effet dar-tchin, bois de la Chine. En revanche, Bruce prétend qu'elle existe en

Abyssinie : assertion que l'on n'a pu confirmer ni détruire.

Le baume, chez les Hébreux, tséri, et chez les botanistes, amyris opobalsamum, est aussi célèbre et beaucoup mieux connu. L'usage en est fort ancien, puisque la caravane d'Ismaélites qui acheta Joseph, en apportait en Egypte.

Ces Ismaélites l'apportaient sûrement du canton de l'Arabie qui seul le possède aujourd'hui; car on l'appelle baume de la Mecque, et il croît dans le désert de Médine. Si pourtant il en faut croire Josephe, Diodore, Pline, Justin, et plusieurs autres, ce baume si précieux ne se trouvait que dans le jardin des rois en Judée. C'était dans la campagne de Jéricho, lieu le plus chaud de tout ce pays, près d'Hazazon-Thamar (bourg des Palmiers), et non loin d'Engaddi : aussi les Orientaux appellent-ils souvent Jéricho ville du baume. Dans la guerre de Judée, les Juifs voulaient détruire ce jardin; mais les Romains s'y opposèrent; et, à l'exemple de Pompée, les empereurs Vespasiens portèrent dans leur triomphe l'arbre même du baume. A l'élévation près, cet arbrisseau ressemblait

au sapin, et les auteurs précités disent qu'il se cultive comme la vigne. Ebn Hankal assure qu'il croît près de Fortat, et Belon dit l'avoir vu dans un jardin à la Materée, près du Caire. C'est, selon lui, un très-petit arbrisseau qui perd sa feuille en grande partie, et il ne pense pas que jamais il ait pu croître dans les environs de Jéricho. Celui qui servit de modèle à Bruce pouvait avoir quatorze pieds, et se trouvait dans le territoire de Beder à Petra, station des pèlerins précisément entre Médine et la Mecque. Les Arabes Harbo, noble famille de la tribu des Beni Kore isch, sont propriétaires de ce baume. L'arbrisseau donne trois sortes de baume : la première est une liqueur verte qu'on trouve dans le noyau du fruit; la deuxième est le carpobalsamum, qu'on tire du fruit même, en le pressant lorsqu'il est dans sa maturité; la troisième, et la moins précieuse, est le xilobalsamum, qui est une décoction des boutons et des jeunes branches rougeâtres. La plus grande quantité s'obtenait autrefois au moyen d'une incision faite à l'arbre avec un couteau de caillou, nous dit-on. Il est probable que ce moyen, le plus fécond de tous, se pratique encore aujourd'hui.

Nous n'entrerons pas dans le détail des innombrables propriétés de ce baume. La principale est de guérir les plaies, et surtout les abcès intérieurs, comme ceux du poumon. Les dames du Levant l'emploient à rendre la peau douce, à parfumer et nourrir les cheveux. Nous ne voyons guère de véritable baume, à moins que les grands de ces pays-là ne le donnent aux grands de ce pays-ci, quand il y en a : on y met un prix qui semblerait chimérique.

PAGE 109.

.... *Dès que Jacob eut passé le Jourdain.*

La première idée d'un hébraïsant qui ouvre un dictionnaire est de voir l'étymologie du Jourdain (iarden) dans le verbe *iarad*, il a descendu. Cependant quelques interprètes le font dériver du mot *ior*, fleuve, et du nom propre Dan, parce que le Jourdain n'est pas éloigné de la ville qui s'appelle ainsi. D'autres encore attribuent sa dénomination à un mot syriaque qui signifie lac; en effet, il se mêle d'abord au lac Samochonite, ensuite au

lac de Génésareth, et enfin à la mer Morte. Simonis tire son nom de l'arabe radan (il a fait du bruit), à cause de son bruissement continuel. Nous omettons plusieurs autres étymologies. Son origine n'est pas bien certaine, parce qu'aucun voyageur (de nom connu) n'a été à sa source. Les géographes se disputent pour savoir s'il en a plusieurs. Josephe le fait sortir du mont Liban, près de Pannée ; il s'échappe d'un gouffre appelé Phiale (1), dit-il ; et puis, coulant sous la terre pendant un espace de cent vingt stades, il sort de Pannée, et va partager le lac Samochonite; et nous ne connaissons pas mieux sa largeur ni sa profondeur, les voyageurs ne l'ayant mesuré que des yeux. Maundrell dit qu'il a soixante pieds, et Shaw, quatre-vingt-dix. Selon Kootwyk, on peut le traverser à pied près du lac Samochonite. Il est dit dans Zacharie que l'on entend les lions rugir sur les rives de ce fleuve; mais on sait qu'il n'y a plus de lions en Judée. Ce que Job nous dit de l'éléphant (ou de l'hippopotame),

(1) A cause de sa forme ronde. Phiole vient de l'hébreu.

qu'il serait sans crainte quand m ême le Jourdain se précipiterait dans sa bouche, est une manière de parler qui désigne seulement un fleuve rapide, comme autrefois on donnait le nom de Rhin à tous les fleuves; car il ne se trouve sur les rives du Jourdain ni éléphans, ni hippopotames. Plusieurs auteurs pensent pourtant que ce dernier a pu s'y trouver. Il est certain que des guerres, que des dévastatations continuelles, et surtout l'invention des armes à feu, ont pu repousser en des régions plus sauvages un grand nombre d'animaux; mais les pays où se trouve aujourd'hui l'hippopotame sont infiniment plus chauds que la Judée; et je suis persuadé que le crocodile, par exemple, ne subsisterait pas dans le Jourdain pendant l'hiver le plus doux de ces contrées. Aussi Michaelis pense-t-il que le nom de Jourdain est donné dans ces passages à quelque grand fleuve d'Afrique, comme le Nil d'Ethiopie ou le Niger. Il rappelle à ce propos l'Eridan, qui a donné son nom à une constellation de l'hémisphère austral. N'y a-t-il pas un Nil-Eridan qui coule, non pas en Egypte, mais en Ethiopie? Eridan était le nom de Phaëton, fils du Soleil.

Michaelis pense donc que le Nil a reçu ce nom dans le temps même où le soleil se trouvant le plus élevé en Ethiopie, le fleuve se trouve grossi par des pluies journalières. Il invoque l'autorité de Strabon; et, selon ce géographe, soutenu de plusieurs autorités, c'est par cette même raison que le Nil est appelé fleuve tombé du ciel, dans l'Odyssée.

Mais, selon Michaelis, le Niger des anciens (qui est notre Sénégal) peut disputer au Nil cette épithète. Il croit trouver dans Pline des faits qui autorisent cette opinion; mais ce qui lui paraît certain, c'est d'abord que la constellation de l'Eridan a tiré son nom d'un fleuve d'Afrique, soit le Nil, soit le Niger; et ensuite que le Jourdain de Job est un fleuve d'Afrique, qui coule dans le pays des éléphans, et qui déborde tous les ans.

Michaelis était un savant qui se livrait à des conjectures toujours hardies, souvent ingénieuses. On nous pardonnera de l'avoir suivi dans cette excursion qui n'est point étrangère à l'objet en question. Ce qui rend son opinion assez probable, c'est que le Jourdain, dans le temps même de ses grandes eaux, est une rivière à peine comparable à

l'Oise ou la Marne. Près de Jéricho, dit Belon, il est si petit, qu'on n'y saurait mener un bateau. Il croît sur ses bords des saules noirs, des tamariscs, agnus-castus et roseaux divers: c'est d'une de ces sortes, nommée élegia, que les Orientaux se servent pour écrire. Malgré l'exiguité de son courant, le Jourdain est presque aussi célèbre chez les Orientaux que chez les chrétiens. Selon d'Herbelot, les premiers appellent souvent la Terre-Sainte le pays d'Arden, c'est-à-dire du Jourdain. La mauvaise humeur de certains écrivains ne s'est pas seulement attachée à la Judée, ce *pays stérile et pierreux*. Pour employer une hyperbole orientale, le Jourdain, qu'ils regardent comme un ruisseau bourbeux, eût pu se grossir de leur bile. Cependant, au rapport de Pline, cité par M. Malte-Brun, cette rivière est jolie, limpide, assez large pour la vallée qu'elle arrose, et cette manière de voir est conforme à celle de la plupart des voyageurs.

PAGE 109.

.... *Dans la terre de Séïr.*

Les notions géographiques sur la Palestine

restent fort incomplètes, et pourtant avec les livres qui ont été faits sur ce petit pays, on en couvrirait la surface. Le mont Séïr, qui s'élève des rives de la mer Morte, borne en partie le midi de la Judée. Cette région, que les auteurs allemands nomment Séïritide, fut habitée d'abord par des Troglodytes Cananéens, qui s'appelaient Hhorites, Hhoréens (Hhorim, de *hhor*, trou). On pense fort gratuitement que leur chef Séïr donna son nom à la montagne. D'autres imaginent qu'Esaü ou Edom, qui a déjà donné son nom à l'Idumée, peut avoir donné son surnom aux montagnes de ce pays; car shéïr signifie velu. Quant au nom des Hhoréens, quelques interprètes disent que le mot *hhor* (trou), vient d'un mot à-peu-près semblable, qui signifie blanc, parce qu'un trou, qui donne passage à la lumière, paraît blanc à celui qui est dans une caverne. La conjecture est ingénieuse, et bien appliquée à la langue d'un pays où plusieurs peuplades étaient troglodytes : cependant un trou paraît noir à ceux qui sont dehors.

Selon D. Calmet, pour concilier l'Ecriture avec elle-même, il faut reconnaître deux

Idumées et deux pays de Séïr : l'un à l'orient de la Palestine, dans les montagnes de Galaad, vers Edraï, où se voyait la fameuse ville de Bozra ; l'autre, au midi de Juda (dans l'Arabie Pétrée), et qui s'étendait depuis la frontière de Juda jusqu'à la mer Rouge et au golfe Elanitique. Depuis la captivité de Babylone, les Iduméens s'étendirent encore davantage.

PAGE 110.

.... *Lia s'approche avec ses fils, et l'ayant adoré.*

C'était une manière de rendre un culte aux dieux ou des honneurs à quelqu'un, que d'appliquer la main à sa bouche, comme pour lui envoyer un baiser : de là le mot *ad-ora-re*, adorer ; expression que les latins avaient empruntée des Orientaux, comme tant d'autres. On voit dans Job, chap. 31 :

(1) .... Si j'ai regardé la lumière resplen-

(1) Les uns pensent que l'or et l'argent sont désignés ici par le soleil et la lune ; les autres imaginent que Job repousse le soupçon d'idolâtrie. La Vulgate traduit

dissante, et la lune, lorsqu'elle marche dans son éclat,

Et que mon cœur ait été séduit en secret; et que ma main ait envoyé le baiser de ma bouche;

Ce qui est aussi une iniquité *digne de la rigueur* des juges (1), puisque j'aurais renié le Dieu d'en haut.

Les Sabéens adoraient ainsi les astres.

littéralement, comme nous le faisons, sans expliquer ce dont il s'agit. Schultens observe judicieusement, avec saint Chrysostôme, qu'un saint patriarche comme Job n'a pas besoin de se justifier du reproche d'idolâtrie, et que d'ailleurs ses compagnons ne l'en ont pas accusé. Cependant, lorsqu'il parle du soleil et de la lune, il y ajoute une circonstance qui suppose du mouvement. Si le sens du verset est figuré, la métaphore est bien hardie.

(1) Le Clerc : Mon iniquité serait aussi mon juge.

FIN DES NOTES DE RACHEL.

NOTES
DU MEURTRIER.

PAGE 117.

.... *C'est un trésor de bonté que le cœur de Jéhovah....*

On a écrit bien des volumes sur ce nom seul. Nous n'entreprendrons pas d'en donner l'analyse, pour bien des raisons, et la première est que nous ne les avons pas lus; mais il n'était pas difficile de recueillir sur ce sujet plus de notions que le genre de cet ouvrage ne permet d'en donner ici.

Au lieu d'une vaine image enfantée par l'imagination du sculpteur et du peintre, les Juifs adoraient un Dieu incorporel et invisible. Son sanctuaire impénétrable ne renfermait que les tables où sa parole était écrite de la main de Moïse. Son nom même, ce nom terrible et mystérieux, ne pouvait être prononcé. Tout autre qu'un Juif n'en con-

naissait pas le son : eux-mêmes ne le connaissent plus aujourd'hui, et peut-être avant leur dispersion, n'était-il pas connu de tout le peuple. Sa signification, un peu moins incertaine, est pourtant contestée aussi. Mais comment a-t-elle pu l'être, lorsque Dieu lui-même a daigné l'expliquer par la bouche de Moïse? Sans doute les hébraïsans ont cru savoir l'hébreu mieux que l'un et l'autre.

Jéhovah est le nom propre de Dieu, nom que Moïse a introduit en l'interprétant ainsi (1): Celui qui effectuera ses anciennes promesses donnera en effet ce qu'il promit jadis (2).

(1) Le lecteur qui ne goûterait pas une digression grammaticale et liturgique, peut sauter quelques pages.

(2) Exod. 3, 14. Par les mots de l'Exode *ehéiéh ascher ehéiéh*, littéralement, je serai celui qui serai, Dieu veut dire qu'il sera toujours ce qu'il fut autrefois, et que ses œuvres répondront à ses promesses; que tel il fut autrefois en promettant la Cananée aux descendans d'Abraham, tel il se montrera bientôt en leur livrant cette contrée. Le passage suivant, tiré du 6e chapitre de l'Exode, vient encore à l'appui de cette opinion. « Je me suis fait voir comme Dieu tout puissant, et je ne me suis point fait connaître

Ce mot vient du verbe il a été (1), dont il présente les trois temps, puisqu'il signifie *celui qui toujours fut, est et sera le même*. Michaelis a donné son suffrage à cette opinion. D'autres la rejettent comme trop compliquée, et c'est pour en proposer une qui n'est pas beaucoup plus simple : ils veu-

sous le nom de Jéhovah. » C'est-à-dire, « mais je n'ai point encore effectué la promesse de vous donner la terre de Chanaan; maintenant je vais vous faire connaître la puissance de ce nom, en exécutant ce que j'ai dit à Abraham. » Cette explication, que l'on trouverait plus au long dans Vatable, résout la difficulté qu'il y avait à comprendre comment on pouvait dire que ce nom de Jéhovah était inconnu aux patriarches, tandis qu'il se rencontre souvent dans leur histoire, et qu'ils appellent de ce nom le Très-Haut. Ils le connurent sans savoir ce qu'il voulait dire.... Et nous sommes à peu près dans le même cas.

(1) C'est le verbe *haiah*, il a été, mais mis à la troisième personne au lieu de la première, afin qu'on y trouve les trois temps *i*, tiré du futur *o* (cholem), le participe dont les Hébreux se servent pour indiquer le présent, et le kamets ou l'*a* du prétérit. Les Mahométans ont adopté en partie la coutume des Hébreux : ils appellent, en arabe, Esm al Aâdhem, le Grand Nom, celui que les Hébreux appellent Ineffable, et les hébraïsans Jéhovah.

lent que les points, c'est-à-dire les voyelles du nom de Jéhovah, soient empruntées de celui d'Adonaï, parce que les Juifs craignant de prononcer le premier mot, qui est le saint nom de Dieu, disaient toujours Adonaï. Ils prétendent aussi que les voyelles d'Elohim ayant été transportées dans le nom de Jéhovah, il devrait être écrit, Ieovih; mais que les inventeurs des points y ont apporté seulement quelque changement (1). Selon eux, on aurait dit autrefois, au lieu de Jéhovah, Iéhéveh, il sera; comme auparavant Dieu s'était appelé lui-même Ehéiéh, je serai. Mais Dieu était appelé Jéhovah bien des siècles avant l'invention des points masoréthiques; et l'auteur de l'Apocalypse avait déjà rendu le nom sacré par ces mots : Celui qui est, qui était, et qui doit venir.

Ni ce nom, ni cette interprétation, n'étaient inconnus aux prêtres d'Egypte : ils l'écrivaient avec les sept lettres grecques ΙΕΗΩΥΑ (Gesner). De plus, l'inscription de la déesse de Saïs, que Gesner prend pour Minerve, et

(1) En mettant un scheva simple au lieu du composé.

que du temps de Plutarque on croyait être Isis, n'est autre que l'interprétation du nom de Jéhovah, mais appliqué à Isis, c'est-à-dire à la nature, de laquelle viennent toutes choses. Voici cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, qui est, et qui sera jamais, et n'y a encore eu aucun homme qui m'ait découverte de mon voile. » (d'Isis et Osiris, trad. d'Amiot.)

On ne peut dire si ce nom n'a point été d'abord égyptien, et si, par la volonté de Jéhovah, qui inspirait Moïse, il n'a point été transporté de la nature matérielle et privée d'intelligence à l'auteur et au créateur de toute la nature ; ou bien si les Egyptiens ont appliqué à leur déesse Isis cette interprétation du nom de Jéhovah. Hadrien, en effet, les accuse de syncrétisme (1). D. Calmet cite une inscription dans laquelle Isis dit : « Je « suis fille d'Ihone, et nul être n'a levé mon « voile. » La version de Proclus est différente : « Je suis ce qui est, sera, et fut ; « personne n'a levé ma robe : le fruit que « j'ai produit est le soleil. » Cette dernière

(1) Mélange des cultes.

inscription est appliquée à Neïtha, divinité de Saïs, douée des deux sexes et même de toutes les facultés de la nature.

Ihone n'est autre que Jéhove ou Jéhovah; mais cette filiation est-elle prise dans un sens allégorique ou littéral? Isis est-elle regardée comme la Nature ou comme la Terre, qui l'une et l'autre sont filles du créateur en ce qu'elles sont son ouvrage? ou bien Isis est-elle fille d'un Dieu plus ancien et plus puissant. C'est la même qu'Io, que l'on dit Argienne; mais dont le nom ressemble beaucoup au nom sacré. L'inscription que nous avons citée d'abord prouve que Jéhovah, le Dieu des Juifs, était connu des Egyptiens dans ses attributs; la seconde prouverait que son nom même ne leur était pas étranger. Cependant on donnait au Dieu créateur le nom de Cneph, et on le représentait avec des ailes pour faire voir que c'était un esprit. Ce nom d'ailleurs n'est que le mot hébreu *kanaph*, *knaph*, qui signifie aile, ailé. Si le genre humain est sorti d'une seule famille, il est des notions primitives qui doivent se retrouver partout. Mais après tant de subversions dans les empires et dans la nature même,

ces notions ne peuvent plus être que des lueurs éparses. Ce qui paraît probable, c'est que l'explication du nom de Jéhovah, explication commune aux deux nations, est beaucoup plus ancienne que les points masoréthiques.

Les différentes manières d'écrire ce nom en lettres grecques, ne s'accordent parfaitement avec aucune des deux que nous avons rapportées. Saint Jérome, dans ses notes sur le psaume 8, dit : « Le premier nom du Seigneur, chez les Hébreux, était formé des quatre lettres *ied*, *he*, *vau*, *he*, ce qui donne véritablement la prononciation du nom de Dieu, et peut se lire Iaho, nom que les Hébreux regardent comme ineffable. » Ces paroles font voir qu'il n'avait point entendu prononcer ce nom, parce que cela n'était point permis aux rabbins dont il se servait; mais qu'il s'était lui-même fait une idée de cette prononciation, soit d'après Origènes, soit par la terminaison *iao* des noms composés : terminaison que les Juifs pouvaient exprimer oralement sans blesser leur croyance (1).

(1) ΙΕΥΩ, *ieyo*, se trouve dans Philon de Byblos, qui a traduit en grec Sanchoniaton, cité dans la *Pré-*

Ce que Michaelis regarde comme une conséquence certaine de l'une et de l'autre inscription, c'est que l'on supprimait quelque chose du mot sacré qu'il était défendu de prononcer, que cette réticence portait sur la dernière lettre *h*, avec sa voyelle, et que les points voyelles n'étant pas encore inventés, ou n'étant pas en usage dans le style sacré, on n'avait pu l'écrire d'une manière qui, avec le seul secours de la plume, apprît à Origènes ou à saint Jérôme ce qu'un Juif n'osait articuler.

La religion des Juifs leur défendait de proférer le nom de Jéhovah dès le temps des Septante. C'est à cela qu'ils appliquent le précepte de Moïse (Lév. 24, 16); et Philon a également embrassé cette opinion. Mais le mot *schem*, nom, qui désigne le nom de Jéhovah, est employé pour Jéhovah lui-même. *Nagab haschem*, maudire le nom, c'est blas-

paration évangélique d'Eusèbe; et cette manière d'écrire ne s'accorde avec aucunes de celles que nous avons rapportées. Mais qui pourrait soupçonner que Philon n'aie jamais assisté aux sacrifices des Juifs, ni entendu le son des lettres *iaoah*, écrites ainsi dans Sanchoniaton: *Jerombalos iéreous theou ievô?*

phémer contre quelqu'un, c'est le maudire. Consultez Le Clerc sur l'Exode (3, 15), et Michaelis dans la *Législation de Moïse* (t. v, p. 251). Ce dernier, dans la traduction du Lévitique, avait adopté le sentiment des Juifs; mais il l'a rejeté ensuite, parce qu'il n'y avait aucune proportion entre la peine imposée au blasphème, et la faute que l'on commettait en proférant le nom sacré. On trouve une coutume à peu près semblable dans l'ancienne Rome : il y était défendu de nommer le dieu tutélaire de cette ville. Valérius Soranus périt d'une mort désastreuse pour avoir osé proférer ce nom. Je ne sais si cette coutume avait pour but de tenir cachées les cérémonies par lesquelles des nations ennemies auraient pu évoquer les dieux particuliers de Rome. Ce qui porterait à le croire, c'est que les Tyriens, se voyant assiégés; enchaînèrent les images de leurs dieux.

Bruns nous apprend, en effet, que le mot Jéhovah est le nom du dieu national des Israélites, tandis qu'Elohim est employé pour désigner la nature des dieux, c'est-à-dire une essence divine telle qu'elle soit. Saint Augustin, établissant que ce mot, par la vertu de

ses élémens, veut dire éternel, l'appelle le nom de l'éternité. Alb. Schultens, dans son *Commentaire sur Job*, pense que le nom de Jéhovah était employé à désigner la perfection et la majesté infinie de l'Etre Suprême. Beaucoup d'auteurs prétendent qu'il faut lire Iahveh : ils en appellent aux Samaritains, qui, selon le témoignage de Théodoret, prononcent Iabé. Clément d'Alexandrie l'écrit de même, dans ses Fragmens inédits. M. Wahl, sur les traces de Capelle et de Sheidius, pense que les anciens prononçaient Iahwo, mot qui a dégénéré en Ia-vo ou Iao (1). Toutes les fois que les Juifs trouvent le nom de Jéhovah, ils lisent Adonaï, à moins que ce dernier mot ne précède ou ne suive l'autre : alors ils disent Elohim, pour ne point répéter Adonaï. Moser, d'après l'indication donnée par le nom propre d'Eljehonaï et le verbe *havah*, pense que la prononciation de ce nom est bien exprimée par Jéhovah. Il croit qu'on a pu le prononcer sans crime lorsque le voile du temple étant déchiré, l'on a pu pénétrer dans le lieu le plus secret du sanctuaire. Selon lui,

(1) Voyez les Avertissemens d'Eichhorn.

les Juifs prétendent qu'ils pouvaient prononcer ce mot non-seulement dans cet asile sacré, mais encore dans l'enceinte de Jérusalem. Il soutient que ce nom pouvait être prononcé Jéhovah, sans l'échange des voyelles du nom d'Adonaï, puisque les étrangers le prononçaient presque de la même manière (Iao, Iaou et Iaovia) (1). L'avis de Moser est contredit par un passage du Talmud (dans le Traité Avodazara). Il y est dit qu'un certain rabbin Chavina fut condamné à être brûlé, pour avoir prononcé le nom de Jéhovah. Saint Jérôme ne s'en sert point dans sa version, et les docteurs cabalistes y trouvent de grands mystères dont ils parlent dans leurs livres. Quelques Juifs attribuent à ce mot une si grande puissance, que, selon eux, c'est pour l'avoir entendu prononcer dans le temple que N. S. Jésus-Christ a pu, en le répétant, opérer ses miracles.

Toutes les opinions que nous avons rap-

(1) Si ce nom était marqué des voyelles d'Adoni ou d'Adonaï, il porterait un kirich et un phataeh; on pourrait plutôt dire qu'Adonaï est écrit avec les voyelles de Jéhovah, que Jéhovah avec les voyelles d'Adonaï.

portées s'accordent à faire venir le nom de Jéhovah du verbe *être;* mais un certain dominicain portugais, nommé Oleaster, est d'un avis tout différent; car il tire ce mot de *hovah*, qui signifie brisement, événement fâcheux. Il se fonde sur ce que Jéhovah ressemble bien plus à *hovah* qu'à *hajah*.... Jéhovah, selon lui, signifie celui qui brise, qui envoie des désastres : attribut indigne de Dieu, et bien différent de la manière dont lui-même définit son nom dans l'Exode (1).

Après cet examen du nom de Jéhovah, examen très-imparfait sans doute, mais déjà beaucoup trop long pour la place où il se trouve, il ne sera pas hors de propos de jeter aussi un coup d'œil sur les rapports qui peuvent exister entre le culte du vrai Dieu et quelques religions anciennes. Le feu sacré qui brûle encore dans nos temples comme il brûlait dans le temple des Juifs, était en usage dans tout l'Orient bien avant Zéradocth ou le second Zoroastre. Les prytanées des Grecs, où brûlait un feu perpétuel, le culte de Vesta

(1) Une grande partie de ce qui précède est tirée du Lexique de M. Dindorf.

chez les Etrusques et les Romains, les mêmes pratiques retrouvées au Pérou et dans d'autres parties de l'Amérique, tout atteste l'ancienneté, nous dirions presque l'universalité de ce rite imposant. Moïse l'a consacré dans le Lévitique, 6, 13. « Un feu continu brûlera sur l'autel: il ne s'éteindra point. » Plus loin, les deux fils d'Aaron ayant allumé leur encensoir avec du feu qui n'était pas pris sur l'autel, ils en sont punis bien sévèrement : « Un feu sortit devant Jéhovah, et les dévora : ils moururent devant Jéhovah. » 10, 2. La tradition ajoute qu'ils étaient ivres; mais, malgré cette allégation, une peine si grave fait voir la grande importance attachée au feu sacré. Le législateur des mages, celui qui regardait le feu comme un digne emblème de la divinité, n'en aurait pas dit plus que Moïse. Les hhamanim des Chananéens, les pyrées ou atesh-gah des Perses, et les autels de Vesta chez les Romains, portent l'empreinte de ce rite moïsiaque; ou plutôt l'usage commun à ces differens peuples venait du culte primitif, de la religion des patriarches. Nous rapporterions assez volontiers aux Phéniciens la première notion de Vesta, comme celle de

Janus et de plusieurs autres divinités du Latium. Nous croyons pouvoir hasarder de dire que le primitif *esch*, commun aux Hébreux, aux Chaldéens, et sans doute aux Phéniciens, est la racine du nom de Vesta, avec une terminaison latine ou l'addition d'un autre mot. C'est peut-être aussi la racine d'*escherah*, bois sacré, et de plusieurs autres noms qu'il ne serait pas à propos de citer ici (1). Quant à la figure de Janus (2), on la trouve sur d'anciennes médailles, avec la poupe d'un bateau sur le revers; et l'interprétation la plus générale de cet emblème est que le culte de Janus avait été apporté en Italie par des navigateurs phéniciens, soit qu'ils aient eux-mêmes adoré cette divinité, soit qu'ils colportassent les superstitions des autres pays comme ils en exportaient les productions. Il ne serait même pas impossible qu'ils eussent traduit les noms des dieux étrangers dans leur langue, qui, peut-être, ne différait pas beaucoup de la langue égyptienne. Quoique

(1) Peut-être Asch-Ur avait-il quelque rapport avec le nom du feu. Les Assyriens l'adoraient en effet.

(2) M. Jones pense que Janus est le *Ganecha* ou *Poulyar* des Indiens.

ce nom ait une forme orientale, on serait bien embarrassé pour en donner une étymologie certaine, soit qu'on veuille le tirer de *iaah*, il a été beau, soit qu'on le fasse venir de *anah* ou *iaanah*, il a répondu. Ce dernier nom avait été attribué à l'autruche; mais une conjecture ingénieuse en fait le nom de l'écho. La raison sait se contenter des ténèbres, plutôt que de chercher, en délirant, une lueur incertaine.

On a prétendu retrouver aussi le nom de Jéhovah dans le cri des fêtes de Bacchus, *hevoé Bacché;* mais cette conjecture ne nous paraît pas plus heureuse que celle qui fait venir le nom des Bacchantes de l'hébreu *bakah*, il a pleuré. Est-il besoin de dire que les Bacchantes sont ainsi nommées parce qu'elles célèbrent la fête de Bacchus, et que ce Dieu n'est pas celui des larmes? Tout cela est fondé sur le nom de Mebakkoth, donné par Ezéchiel aux femmes qui pleurent la mort d'Adonis.

On croit aussi que le Dionysius des Grecs n'est autre que Jehov-nissi, Io-nissi, Dionissi, Dieu, qui es mon étendard.

On tire également ces cris de guerre des Grecs, *eleleu*, *alalê*, de l'hébreu *El-eloah*, Dieu est le fort. Comme il y a eu parmi les Egyptiens et les Grecs beaucoup de gens qui ont pris le soleil pour l'emblème du Dieu souverain, peut-être le nom d'Helios vient-il de l'hébreu *Eleion*, le Très-Haut. (Eleion. Gen. 14, 4.) Il est bien probable que c'est le même dieu qui était adoré dans l'oasis d'Hammon. Nous n'adopterons donc point l'étymologie de Plutarque, qui tient des prêtres égyptiens que ce nom vient d'*amoun*, et signifie caché. Nous ne croyons pas non plus que le second fils de Noé ait reçu les honneurs divins dans cette partie du monde. Il nous semble, ainsi qu'à beaucoup d'autres, que c'est le soleil, mais considéré comme l'Etre suprême, qui était adoré dans cette oasis sous le nom de Cham ou Hham, qui n'est autre chose que le mot hébreu *hhammah*, chaleur ou soleil. Quand on songe que les habitans de ces contrées n'aiment que le chaud, on est très-porté à croire que l'on adorait dans l'oasis le soleil ou le feu, comme symbole du grand Etre. Peut-être même

était-ce l'un de ces pyrées que les Chananéens appelaient hhamonim au pluriel, et qui, se trouvant seul, aura reçu le nom d'Hammon. Il est fort probable qu'on y adorait Jéhovah ou le Dieu souverain, puisque les autres peuples crurent que le temple était consacré à Jupiter. Quinte-Curce parle pourtant d'une statue, et les adorateurs du feu les avaient en horreur, comme les Hébreux. Le culte du Dieu suprême, devenu méconnaissable au milieu des superstitions de l'Egypte, s'était donc mieux conservé dans l'Ammonie, île entourée de déserts si peu accessibles que l'armée de Cambyse y périt. Ce Jehov-Ammon était si bien le Dieu suprême, que la ville de Thèbes, qui lui fut consacrée, et qui portait en hébreu le nom de No-Ammon (ville d'Ammon), fut appelée par les Grecs Diospolis, ville de Dieu : ce qui veut bien dire du Dieu suprême ; car on ne manquait pas de dieux en Egypte.

Le soleil, que la plupart pensent être le même qu'Osiris, représenté souvent par un œil, le soleil était bien propre à donner une idée de l'Etre unique et tout-puissant. Aussi voyons-nous que les Assyriens l'adoraient

sous le nom d'*Adad*, l'unique. Son culte existait aussi chez les Syriens; et le nom de Benadad, l'un de leurs rois, signifiait sans doute fils du soleil. C'est ce Dieu qui est appelé Ahhad dans Isaïe (1), et Adodos dans Philon de Byblos. Ce nom seul prouve que les Grecs et les Latins ont emprunté des Phéniciens le culte du soleil. Les divers noms qu'ils lui ont donné ne sont qu'une traduction du nom oriental. A-pollon (2), dit Plutarque, est « comme une privation de pluralité et une dénégation de multitude. Le nom de Ieios lui fut donné, comme étant un seul. » Si l'on se rappelle ce que nous avons dit, que Dieu était aussi nommé *Ieoiah* dans plusieurs écrivains, on trouvera que c'est à peu près le même nom avec une terminaison grecque. Quant au mot Sol, qui était le nom du soleil dans le Latium, il est évident que c'est l'*Unique* ou l'*Adad* des Orientaux. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la principale inscription du temple de Delphes. On sait qu'elle consistait en ce seul mot, *Ei*, et qu'il signifie

(1) 66, 17.

(2) *A* privatif des Grecs.

tu es. Selon Plutarque, prêtre du même temple, ce mot témoigne de Dieu, « que jamais il n'y a eu en lui changement ni mutation quelconque. La plus nouvelle inscription, qui est en or, est de Livie; celle de cuivre, des Athéniens, et la plus ancienne, qui est de bois, est appelée celle des sages; » et l'époque en était inconnue dès le temps de Plutarque. Les Delphiens ne pensaient pas que la vue ni le son, mais que le mot seul, ainsi qu'il est écrit, eût quelque secrète signification. Cela ressemble beaucoup au nom de Jéhovah écrit au-dessus du sanctuaire, à ce nom qu'il était défendu de prononcer, et dont la puissance mystérieuse était si redoutée. Plusieurs des anciens, dit encore Plutarque, estimaient que le Soleil et Apollon fussent un même dieu, et qu'il y avait la même comparaison entre eux qu'entre le corps et l'âme. D'autres, il est vrai, pensaient différemment, et ce temple si renommé parmi les Grecs, qui étaient loin de reconnaître Apollon pour le Maître des Dieux, pourrait bien avoir été consacré au Dieu des premiers hommes, au Dieu de l'univers. Il est à remarquer que Plutarque, en parlant du dieu de Delphes, dit tou-

jours Dieu, comme nous pourrions le dire, sans ajouter le nom de ce dieu, comme cela doit être parmi des polythéistes. L'idée qu'il en donne est aussi fort au-dessus de ce que disent la plupart des auteurs profanes, et le passage suivant est bien digne d'attention : « Dieu seul est, et non point selon aucune mesure de temps, mais selon une éternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ni sujette à aucune déclinaison, devant lequel rien n'est, ni ne sera après, ni plus nouveau, ni plus récent (1), mais un *être* qui existe réellement, qui par un seul maintenant emplit le toujours (2), et il n'y a rien qui véritablement soit que lui seul.... Aussi est-il bien de l'appeler comme quelques anciens : *Toi qui es un ;* car il n'est pas comme chacun de nous, qui sommes une confusion et un amas composé de diversités infinies (3). » Le prêtre du temple de Delphes dit ailleurs : « Et quelle nécessité y a-t-il d'avouer qu'il y ait plusieurs Jupiter, s'il y a plusieurs mondes, et non pas

(1) Il y a dans Amyot, dont nous empruntons la traduction : « Mais un réellement étant. »

(2) Phœbus signifie pur et net.

(3) Admirable expression.

en chacun un Dieu souverain, gouverneur et conducteur de l'univers, pourvu de toute intelligence, et de toute raison, comme celui que nous surnommons *le Seigneur et le père de toutes choses*.... Car il ne faut pas faire les dieux comme les rois d'une essaim d'abeilles, qui ne sortent jamais de la ruche...» Les stoïciens pensaient aussi que parmi cette multitude de dieux, un seul était immortel. On ne demandera pas qui avait porté ce culte aux Grecs. Sans doute ils étaient presque barbares lorsque Cadmus leur apporta l'usage des lettres, et ils doivent tenir beaucoup d'autres choses du peuple qui leur a fait un si utile présent. Les Phéniciens avaient des relations tellement fréquentes avec la Grèce, qu'il n'est pas même besoin de recourir à Cadmus; on pourra cependant remarquer qu'il s'établit en Béotie, contrée limitrophe de la Phocide, où était située la ville de Delphes. On n'est point embarrassé pour trouver une origine étrangère aux institutions de la Grèce, car de l'autre côté de la Phocide s'élevait Athènes, fondée par une colonie égyptienne; on dira peut-être: comment les Phéniciens ont-ils pu porter en Grèce un culte si différent de celui qu'on

leur attribue ? Carthage, colonie de Tyr, adorait sans doute les dieux de sa métropole, et ce que nous connaissons de la religion des Carthaginois ne ressemble guère à la religion des patriarches. On peut supposer une migration des Phéniciens qui soit antérieure à l'idolâtrie. Le roi Melchisedek adorait Jéhovah; les Madianites avaient sans doute la même religion; Moïse n'aurait point épousé une idolâtre. Ce culte avait dégénéré chez tous ces peuples, comme il arriva si souvent chez les Juifs eux-mêmes. Il est même à propos de remarquer qu'ils furent toujours alliés des Tyriens, et qu'il régnait même une étroite amitié entre Hiram, roi de Tyr, et le sage Salomon. Leurs flottes naviguaient ensemble, et il y avait entre eux une sorte de communauté. Quoique l'histoire nous ait transmis les noms de quelques divinités secondaires des Phéniciens, il n'est pas sans vraisemblance qu'un peuple si sage et si modéré, ait connu le Dieu suprême, principe duquel émane toute sagesse sur la terre. Les noms de Baal ou Baal Samin (1), chez les Phéniciens, de Marnas

(1) Probablement Baal-Schammaïm, Dieu des cieux,

chez les Philistins, de Belus chez les Assyriens, de Jomeus parmi les Arcadiens, d'Urius chez les habitans du Bosphore, de Moloch dans la Chananée, et d'Adonis chez les Syriens, noms qui signifient le Seigneur, le Maître de toutes choses, favorisent cette opinion. Enfin, si l'on ne pouvait croire que ces excellentes notions vinssent des Tyriens, elles se trouvent si étrangères au reste de la doctrine des Grecs, que nous en chercherions encore la source ailleurs que chez eux. Plutarque, dans les écrits duquel nous les avons puisées, avait fait quelque séjour en Egypte, et comme il s'y trouvait alors beaucoup de Juifs et de Chrétiens, il pouvait en avoir reçu les dogmes cités plus haut. Certains passages de ses écrits annoncent qu'il avait bien connu les Juifs ou les Chrétiens.

Quant au nom de Jupiter, bien que Cicéron le fasse venir de *juvans pater*, on convient assez généralement que c'est le nom de Jéhovah, avec la terminaison latine *is*, au lieu de l'*h* des Hébreux. En effet, les Latins ne disaient pas seulement *Jovis* comme génitif de Jupiter, mais ils se servaient aussi de ce mot comme

nominatif; on le voit par ces vers d'Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, *Jovis*, Neptuuus, Vulcanus, Apollo.

Sur les médailles d'Othon, de Titus et de Caracalla, on lit : *Jovis custos;* sur une médaille d'Alex. Sévère, *Jovis propugnator*, et sur celle de Gordien et de Gallien, *Jovis stator*. Ce mot *Jovis* n'est vraiment autre que celui de Jéhovah, mais dans lequel on n'exprime point le scheva, ou *e* muet des Hébreux, qui ne doit pas non plus se prononcer dans leur langue, on le voit aisément par tous les composés, Josué, Josedek, Johhanan, etc.; ainsi Jupiter est Jehu-pater; c'est-à-dire un composé des noms de Jéhovah et de pater. D'après cette ressemblance, Varron a cru que Jupiter était le Dieu des Juifs.

Il n'est pas difficile d'établir que le culte de Jupiter vient de l'Orient. Les Grecs le tenaient des Crétois, et ceux-ci des Égyptiens, dont ils descendaient; s'ils prétendaient avoir le tombeau de Jupiter, on l'avait aussi à Thèbes et dans plusieurs villes d'Egypte.

Les diverses religions répandues sur la face du globe offrent à la comparaison quelques traits épars et isolés dans leur parties mytho-

logiques : il n'en est pas de même quant à leur philosophie, et souvent au milieu des absurdités apparentes d'un polythéisme allégorique, on retrouve des notions grandes et majestueuses qui pourraient appartenir à la religion des patriarches, qui lui appartiennent sans doute. Les savans indiens ne reconnaissent véritablement qu'un Etre Suprême, qu'ils appellent Brahmah, ou le grand, au genre neutre. Ils supposent qu'il manifeste sa puissance par l'opération de son esprit divin qu'ils nomment *Vichnou* (le pénétrant), et *Narayan* (marchant sur les eaux), en ajoutant à ces deux noms (Brahmah et Vichnou) celui de Siva, nous aurons une triple divinité désignée par les lettres *a*, *u* et *m* qui s'amalgament ensemble et forment le mot mystique *ôm*, mot sacré que l'Hindou ne profère pas plus que les Hébreux ne profèrent le nom de Jéhovah. Ce mot *ôm* ne laisse pas non plus que d'être fameux parmi nous : on a voulu y voir l'*aevum* (1) des Latins, et le *on* des Egyptiens, que l'on croit être le nom du Soleil.

(1) Selon le savant et ingénieux Pluche, *ævum* viendrait plutôt de *hévé* ou *hava*, qui, en hébreu, en arabe et dans plusieurs autres langues, signifie la vie.

Holwel suppose que Brahmah flotte au milieu de l'abîme, sur une feuille de bétel, ou plutôt une feuille de lotus ou de figuier d'Inde, mal dessinée. Selon les philosophes indiens, l'eau serait l'élément primitif, et le premier ouvrage de la puissance créatrice; rapport assez frappant avec le premier chapitre de la Genèse.

On donnera la même attention à l'une des quatre strophes qui servent de texte au Baghavat. « J'étais, oui, j'étais dès le commencement et nulle autre chose; celui qui existe, inaperçu, suprême; en outre, *je suis celui qui est;* et celui qui doit rester, je le suis encore. » On peut ajouter à ce passage cette profession de foi tirée des Vedas : « Il existe un Dieu vivant et vrai, éternel, incorporel, impalpable, impassible, tout puissant, tout savant, infiniment bon, qui fait et qui conserve toutes choses. » Nous devons avouer avec franchise que ces éclairs de raison se trouvent noyés dans un chaos d'extravagances, allégoriques si l'on veut. Voici un exemple de l'un et de l'autre : « Celui que l'esprit seul peut apercevoir, dont l'essence échappe aux organes extérieurs, qui n'offre rien de visible, qui existe de toute éternité; enfin, l'âme de

tous les êtres, qu'aucun être ne peut comprendre, parut en personne; celui-là ayant voulu produire différens êtres de sa substance divine, créa d'abord les eaux avec une pensée, et y plaça une semence productive; cette semence devint un œuf brillant comme l'or, éclatant comme le grand luminaire aux mille rayons : et dans cet œuf il naquit lui-même sous la forme de Brahmah, le grand ancêtre de tous les esprits. »

Nous concevons que l'on rejette ce dogme indien comme article de foi, mais nous l'admirons comme poésie.

Bien que, dans l'introduction de cet ouvrage, nous ayons trouvé en Chine quelques souvenirs de la nation juive, les idées religieuses des Chinois ne cadrent guère avec celles de nos Hébreux. Les premiers mettent la création au rang des choses impossibles : ils croient que les mondes roulent dans un cercle de reproductions par une révolution fatale, nécessaire, éternelle, tant par rapport aux temps passés, que par rapport à ceux qui viendront; ils pensent que toutes les religions sont bonnes, etc. etc. Ce n'est pas là qu'il faut chercher le culte du Dieu jaloux.

Mais il est temps de quitter l'ancien continent, et l'on ne s'étonnera point, sans doute, de nous voir passer sur le nouveau pour y suivre les vestiges de la croyance des Hébreux. Un savant Anglais, M. Adair, a trouvé de grandes ressemblances entre les coutumes de cet ancien peuple et celles des habitans de la Caroline et des Florides; d'un autre côté, un religieux, tout à la fois versé dans la langue hébraïque et dans le dialecte des Caraïbes, a trouvé des rapports frappans entre l'un et l'autre; M. de Humboldt, enfin, nous fait voir dans les peintures des anciens Américains, le premier homme, et la première femme avec le serpent, et même, si je ne me trompe, le fruit de l'arbre de science; les notions du déluge s'y retrouvent aussi comme chez les Chinois, les Indiens et tant d'autres peuples.

Il est vrai que les Hébreux ne sont pas, à beaucoup près, la seule nation avec qui les Américains semblent offrir des rapports; des conjectures très-probables, attribuent à quelques peuples du nord de l'Asie, la population primitive de l'Amérique. M. de Humboldt a remarqué de nombreuses analogies entre les Egyptiens et les Mexicains. D'autres avaient

déjà cru reconnaître la trace des Cananéens, des Phéniciens, des Carthaginois et des anciens peuples de la Chine.

PAGE 117.

.... *Les anciens de la ville de Besor, qui est une ville de refuge.*

Il y a dans la langue hébraïque une foule de titres empruntés sans doute aux nations voisines, puisqu'ils n'existent point chez les Hébreux de dignités correspondantes. Mais parmi tous ces titres, il ne s'en présente à notre mémoire aucun que l'on puisse traduire par vieillard, comme dans la langue arabe et plusieurs autres; en effet, *pir* et *scheïk*, qui signifient vieillard, équivalent au *senior* des Latins, dont nous avons fait le titre de seigneur (1). Ce n'est pas que chez les Hébreux on n'attachât un très-grand prix à tout ce qui était an-

(1) Mais dans les Thrènes (chap. 5), on trouve : « Ils ont suspendu les princes à la croix : ils n'ont point honoré la face des vieillards. » Ce qui semblerait ici un crime presque aussi grand.

cien ; *les antiques trésors* désignent tout ce que l'on peut imaginer de plus précieux, soit que l'or fût autrefois plus pur, soit que l'on en eût davantage, ou qu'un préjugé fît croire qu'on se perfectionnait en vieillissant. Ce mot, qui ajoute tant de valeur aux trésors, est *atheq* ou *athiq*, que peut rendre le véritable son de l'*ain ;* on devrait prononcer *antheq* ou *anthiq*. Le même mot (*qedem* ou *qidmah*) signifiait orient et antiquité, oriental ou ancien, ce qui se rapporte à la venue d'Abraham, qui était Chaldéen, ou ce qui paraissait faire croire que les premiers habitans, même de la Chananée, venaient de l'Orient. Quant au mot vieillard (*zâqen*), dont il s'agit ici, nous avons cru qu'il venait du mot barbe (*zâqân*), comme barbon dans notre langue : mais, si notre mémoire ne nous trompe pas, les Orientaux allemands disent que le mot *zâqen* (vieillard) vient d'un verbe arabe qui signifie, il a le menton *pendant*. Quant au premier cas, on sait quelle considération est attachée à la barbe, chez les Orientaux. Les baisers (apparemment ceux de cérémonie ou d'amitié) se donnent sur la barbe, qui est ordinairement parfumée. Dans les premiers temps, les anciens

étaient juges parmi les Hébreux, comme on l'a vu dans le texte du Meurtrier.

La ville de Besor, ou Bozor, à 25 milles d'Edraï, est connue aussi sous le nom de Bozra, ou Bostra, nom commun à trois autres cités au moins. On verra pourquoi, dans les notes des Noces Funèbres, quand il sera question de cette dernière ville. C'était une des trois premières villes de refuge, car Moïse (*Deutér.*, IV, 43.) n'en institua d'abord que trois, Besor, Ramoth et Golan (1). Plus tard, on y ajouta Hébron, Sichem et Cédès. Le bénéfice du refuge semble destiné spécialement à l'homicide involontaire, mais je ne sais si on ne pouvait pas l'étendre à l'homicide non prémédité; car il devait être prouvé que l'homicide n'eût aucune haine pour sa victime, *la veille*,

(1) Let. ỳ 41. Alors Moïse choisit trois villes au-delà du Jourdain, à la naissance du soleil.

ỳ 42. Pour le refuge du meurtrier qui a tué son compagnon sans le savoir, *et de celui* qui ne le haïssait pas du troisième hier; et il se réfugiera dans une de ces villes-ci, et il vivra.

ỳ 43. Betser, dans le désert, dans la terre de la plaine de Ruben; Ramoth, en Galaad, de Gad; et Golan, en Basan, de Manassé.

ni l'avant-veille, ce qui, selon la manière de parler des Hébreux, signifie précédemment. Le cas irrémissible est celui dans lequel le meurtrier, ennemi connu d'une autre personne, lui a dressé des embûches et lui a donné la mort. Moïse appuie tellement sur la préméditation, qu'il paraît vouloir sauver l'homicide spontané. On trouvera bien naturel que le meurtrier se soit réfugié dans une ville éloignée plutôt que dans sa propre cité, quoiqu'elle fût aussi ville de refuge. D'ailleurs il était dans un état voisin du délire.

PAGE 117.

.... *Devant la porte de Xaphon.*

C'est-à-dire de l'aquilon. Comme cette dernière dénomination appartient un peu à la mythologie grecque, nous avons conservé le mot hébreu.

PAGE 117.

.... *C'était le lieu dans lequel on avait coutume de rendre la justice.* (Les portes de la ville.)

Ce lieu servait, comme aujourd'hui, de

places publiques et de marché : c'était le forum. Les orateurs publics, les prophètes, prononçaient là leurs discours. Isaïe (chap. 9.) parlant de ceux qui seront retranchés de la terre, place dans ce nombre les hommes empressés de « tendre des pièges à celui qui gourmande l'impiété devant les portes. »

PAGE 118.

.... *Ayoub* (1), *celui des anciens devant qui chacun inclinait sa face.*

Comme Ayoub est le nom arabe de Job, et que l'auteur de cette histoire place dans la bouche de ce personnage de courts fragmens du livre de ce patriarche, c'est de lui sans doute dont il s'agit. En effet, quelques auteurs

(1) Le nom de Job, sèlon les uns, vient de l'arabe, et signifie, qui revient à Dieu. Wahl combat cette opinion de Kromeger, de Schultens et de Michaelis; il fait venir le nom de Job de *aïb*, il a été l'ennemi, parce que ce saint homme haïssait les impies, qui le haïssaient à leur tour. D'autres font venir ce mot de *aï* ou *auï*, désir. Bochart lui rapporte celui de Jopa, qu'on trouve dans l'Enéide de Virgile.

ont dit qu'il était Iduméen, et Besor peut passer pour une ville d'Idumée. Au premier verset du premier chapitre, il est dit que Job habitait la terre d'Outs : nous ignorons quel est ce pays. Quelques auteurs pensent que Job était Arabe ; il n'est question, dans son livre, de rien qui ait le moindre rapport au culte moïsiaque, ni à aucun fait rapporté dans la Genèse. Il appartient cependant au peuple de Dieu par le nom de Jéhovah qui se trouve à tout instant dans son livre, par la pureté de la morale, par des prophéties importantes ; mais si c'était sur son livre qu'il fallût dire à quelle nation il appartenait, nous le croirions Ethiopien, car il parle avec détail de plusieurs animaux d'Afrique qui n'ont jamais existé en Judée, ni en Arabie.

Le tharikh Montekheb fait la généalogie de Job, et lui donne pour aïeul Esaü, fils d'Isaac ; quelques autres historiens Arabes le font descendre d'Ismaël. Khondemir qui lui donne le titre de sabour, patient, raconte son histoire plus amplement que le texte hébreu. Selon le témoignage d'un historien cité par Khondemir, Dieu avait envoyé Job pour prêcher la foi aux habitans de Thanniah, entre

Hamath et Damas, mais qu'il n'y eut que trois personnes qui profitèrent de son exhortation. Le démon, impatienté de voir que Job ne perdait point patience, dérobe à sa femme Rasima, ce qu'elle voulait lui porter. Enfin, l'ayant réduite à n'avoir plus de quoi soulager son mari, il se présente sous la forme d'une femme chauve, et lui dit que si elle veut couper les deux tresses de cheveux qui lui descendent sur le cou, et les lui donner, elle lui fournira de quoi faire subsister son mari. Rasima y consent; aussitôt le démon va trouver Job, et lui dit que sa femme ayant été surprise dans une action déshonorante, on lui avait coupé les cheveux. Job, en effet, s'aperçut que ses tresses lui manquaient, et ne put s'empêcher de jurer que si jamais il recouvrait la santé, il la punirait sévèrement de cette faute. A la fin, Gabriel, frappant la terre de son pied, en fait sourdre une fontaine; il s'empressa d'y laver le corps de Job, de lui en faire boire l'eau, et ce saint homme se trouve guéri de tous ses maux.

Spanhem, auteur d'une histoire de Job, dit que ce livre, antérieur à Moïse, avait été d'abord écrit en langue Arabique. En effet,

Schultens remarque qu'il est rempli non seulement de mots, mais de tournures arabiques, syriaques et chaldaïques.

Quelques interprètes, et entr'autres Huet, ont pensé que Moïse était l'auteur de ce livre; d'autres, et principalement Grotius, ont cru que c'était Salomon. Michaelis ouvre deux avis, l'un qui fait Job antérieur à Moïse, et l'autre qui fait de ce dernier l'auteur du livre en question; d'ailleurs on peut les compter parmi ceux qui donnent au patriarche une origine iduméenne, à quoi l'on peut répondre que l'ouvrage d'un Iduméen n'aurait pas été reçu dans le canon des Hébreux. C'est encore une erreur insigne de croire que Jobab, roi d'Idumée, et fils de Joctan, soit le même que Job (1). Quelques auteurs modernes le font vivre à une époque un peu plus récente : un tel livre, en effet, annonce une civilisation plus avancée que celle du siècle de Moïse; les

(1) Saint Jérôme dit que plusieurs l'ont cru. Les Septante établissent qu'il s'appelait d'abord Jobab, fils de Zara. C'est aussi l'opinion de saint Epiphane et de Théodoret. Reichterm a fait une dissertation sur l'époque à laquelle vivait le patriarche. Goguet a écrit une Vie de Job.

premiers poètes d'une nation racontent, peignent, et ne dissertent pas.

PAGE 118.

.... *Du même œil qu'une bourse remplie d'or.*

Hharit signifiait, chez les Hébreux, une bourse ornée de différentes figures, et les Arabes prennent encore ce mot dans le même sens. Selon Michaelis, il fallait qu'elles fussent de lin, pour recevoir un talent d'argent sans être déchirées. Il y en avait aussi d'or ou d'argent; mais elles se fermaient aussi avec de l'étoffe de lin. Chez les Persans, les bourses, longues et étroites, sont faites avec du cuir.

PAGE 119.

.... *Il saisit dans sa droite la corne d'un autel dressé près des portes.*

Le temple de Jérusalem était le seul où Dieu voulût être adoré; mais avant l'édification de ce temple, il y avait des autels publics pour



chaque tribu, des autels particuliers pour chaque famille, et peut-être un autel destiné généralement à toute la nation.

Indépendamment de tous ceux-ci, il devait y en avoir un dans tous les lieux où le seigneur avait apparu. Après la défaite d'Amalec, Moïse érigea un autel et y mit cette inscription : Le Seigneur est mon étendard. Il pouvait en exister bien d'autres dont le souvenir ne nous est pas présent.

Plusieurs peuples anciens ont invoqué la divinité sur les lieux hauts. Tels étaient les Chananéens et même les Hébreux; les mots latins *altar*, *altaria*, dont nous avons fait autel, attestent cet usage. On appelait *altaria* seulement les autels consacrés au dieu du ciel. Ceux des Hébreux n'avaient d'autres ornemens que les quatre cornes, et semblent avoir servi de modèles aux premiers autels des Grecs; tel était en effet celui sur lequel Agave sacrifia par l'ordre de Cadmus. Celui de Délos, qui passa pour une merveille du monde, n'était construit que de cornes d'animaux. L'abbé de Fontenu dit aussi que la pierre de Béthel fut le modèle de ces pierres appelées béthyles sur le type desquelles plusieurs divinités, et particu-

lièrement Cybèle, étaient adorées. Ces pierres s'appelaient boetiles, mais les lettres radicales de leur nom sont en effet *b*, *th* et *l*.

Quand un proscrit mettait la main sur un autel, il devenait inviolable.

Page 119.

.... *C'est le crime que j'ai vengé par le sang.*

Le mot *dam*, sang, tient peut-être au mot *'Adam*, homme; le Chaldéen et le Syriaque l'écrivent quelquefois de la même manière, et selon saint Jérôme les Carthaginois appelaient le sang edam, à cause de la rougeur. *Dam* et *adam* sont aussi employés l'un pour l'autre dans le Samaritain; on trouve dans le Lévitique (3. 17.) et dans plusieurs autres endroits, ce passage : « L'âme de la chair est dans le sang. » Dans le Deutéronome (12. 23) il y a : « Il est défendu de manger le sang, parce que l'âme est en lui.. » C'était donc pour éviter une certaine apparence de cruauté que le législateur ordonnait de répandre tout le sang des animaux, avant de se nourrir de leur chair. Dans le Lévitique (3. 17.) il est

encore défendu de manger du sang; et cette loi peut aussi concerner la santé, parce que, dans le midi, le sang est une nourriture plus malsaine que dans le nord, en ce qu'elle y est plus sujette à la putréfaction.

Il était tellement établi parmi les païens de manger du sang lorsqu'on offrait des sacrifices, ou que l'on contractait une alliance, que celui qui mangeait ou buvait du sang dans ces occasions, se déclarait païen par cela même. Moïse proscrit cette coutume sous peine de la mort : et c'était un blasphême de croire que le sang puisse être la nourriture de Dieu. (*Traduit et extrait de Dindorf.*)

Cette aversion allait si loin, qu'Ezéchiel reproche aux Hébreux d'avoir mangé des chairs de leur sacrifice, auprès du sang qu'ils ont répandu, et d'avoir eu près d'eux leur épée dans ce repas abominable. Il est dit dans le Lévitique : Vous ne mangerez point auprès du sang. Pluche croit, un peu gratuitement peut-être, que ces sacrifices ressemblent à celui qu'Ulysse offre à Tirésias, et qu'on avait près de soi son épée pour écarter les âmes qu'on ne voulait pas évoquer.

Les auteurs, et surtout les poètes anciens, ont ennobli tout ce dont ils ont parlé; mais il faut convenir que rien n'était plus dégoûtant que ces sacrifices sanglans qui faisaient du sanctuaire de la divinité tout à la fois une boucherie et une cuisine; aussi n'aimé-je pas trop la mode qui a rempli nos appartemens de ces petits vases nommés patères, et dont l'usage était de recevoir le sang des victimes : il est vrai qu'ils ne ressemblent plus guère à leurs modèles.

On sait que la peine du dam, et le mot *damnare* (condamner) viennent de l'hébreu; le mot dommage est sans doute de la même famille.

PAGE 119.

.... *L'affligé, celui que le Seigneur a maudit, ne porte-t-il pas dans son sein et les lions et les serpents?*

Cette figure ne prouverait pas qu'il y eût alors des lions dans la Judée; mais on trouve plus loin : « Nous avons bravé le lion.... » Or, nos chasseurs ne se vanteraient pas d'avoir bravé le lion, s'ils en avaient été séparés par

le désert de Pharan et toute l'Egypte. Mais si l'on veut quelque chose qui soit encore plus certain que cette histoire, on trouvera dans le quatrième livre des Rois (25. 28.) : « Que la colonie de Conthéens envoyée à Samarie, par Esarhaddon, fut désolée par les lions. Le roi de Babylone ne douta point qu'ils ne fussent frappés de ce fléau pour n'avoir pas adoré le dieu du pays, et il leur envoya un prêtre Israëlite; mais jusqu'au temps de Sanballat, ils se contentèrent de mettre le dieu des Juifs au rang de leurs autres dieux. » On connaît aussi l'histoire des faux prophètes dévorés par des lions. (Elle se trouve, je crois, dans Ezéchiel.) Mais une preuve qu'il ne faut pas oublier, selon nous, c'est la quantité des noms du lion dans la langue hébraïque, tandis qu'en français, bien qu'il soit souvent question de cet animal, il n'a qu'un nom. Tous ces noms hébreux désignent des lions de différens âges, ce qui suppose une parfaite connaissance du lion, et la proximité des lieux où il vivait. Voilà les noms employés dans la Bible : *areh* ou *ari*, lion adulte et fort; *kephir*, lionceau en état de déchirer sa proie; *schahhal*, lion entre deux âges, lion féroce; *lâbi*, lion énorme qui com-

mence à vieillir, mais auquel il ne manque point de dents, et qui a encore des petits; *laïsch*, vieux lion, redoutable encore, mais qui dépérit; *schahhal* (1), enfin, qui est peut-être le nom du chakal, car cet animal que l'on rencontre fréquemment en Palestine, n'a point de nom en hébreu, ou plutôt a été méconnu par le troupeau servile et routinier des traducteurs et des lexicographes. Il faut ajouter qu'après tant de guerres et de dévastations, la Palestine n'est sûrement pas aussi boisée qu'elle l'était anciennement, et que les lions se sont éloignés dès long-temps d'un pays qui ne leur offrait plus de retraite.

Le serpent joue un grand rôle parmi les Orientaux; chez les Egyptiens, le serpent qui mord sa queue, et forme un cercle, est l'ingénieux emblême de l'éternité. Comme le nom du serpent (*hava* ou *hévé*) signifie aussi la vie, c'est peut-être à cause de cela qu'on l'avait choisi comme symbole de la santé, (*Voyez* les Saturnales) et qu'il était consacré à Esculape. Selon Pluche, on a dit que Cadmus et Hermione avaient été changés en serpens,

(1) Dindorf écrit çakal.

parce qu'ils étaient Héyéens (1). Quant aux Hébreux, avec tous les peuples anciens, ils regardaient le serpent comme un animal *profondément* rusé (*arom*); et dans la Genèse Moïse établit une éternelle inimitié entre le serpent et la femme : elle ne doit pas faire moins que d'écraser la tête de cet animal toutes les fois qu'elle le rencontrera. Or, c'est ce que l'on peut faire de pis à un serpent. Les Hébreux distinguaient le serpent (nahhasch), le céraste (schpiphon) et le dragon (thanin) d'où, léviathan. Pour le *nahhasch berihha*, Bochart le regarde comme un poisson qu'il appelle Zigaena, et Michaelis croit que dans Job et dans Isaïe ces mots désignent la constellation du serpent boréal. Eichhorn partage son avis à l'égard de Job. Rosenmuller dit que ce serpent est le léviathan ou le crocodile, et représente l'Egypte. Eichhorn adopte cet avis,

(1) Plus ingénieux que probable : ils venaient, à la vérité, de Phénicie; mais on dit qu'ils étaient fameux dans les allégories égyptiennes. Dupuis croit que Cadmus est la constellation du serpentaire. Il n'accorde à ce personnage, comme à beaucoup d'autres héros de l'antiquité, qu'une existence astronomique.

quant à Isaïe. Schultens, enfin, croit qu'en différens passages ce mot signifie : « de mauvais augure, puis léviathan pris pour le diable, et ensuite pour l'Egypte, et en dernier lieu, dans Job, une constellation ». C'est à tort que l'on montre à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise, le serpent d'airain que Moïse avait érigé dans le désert, car Ezéchias le fit détruire lorsque les sujets d'Hozée brisèrent leurs idoles.

PAGE 121.

.... *Les caravanes de Théman les ont en vue, et les voyageurs de Schaba.*

Le nom de Théman désigne-t-il la droite ou le midi? Désigne-t-il quelque canton, quelque ville de l'Idumée, à laquelle Théman, fils d'Eliphas, aurait donné son nom? Une contrée de l'Arabie s'appelait encore ainsi du temps de saint Jérôme. Nous nous demanderons encore si le Theïma de Benjamin de Tudèle et le Taïma d'Abu'lfeda ont quelque rapport avec cette contrée.

Ezéchiel cite Théman comme le midi, et Dédan comme le nord, quand il dit : « Je les

ravagerai de Théman jusqu'à Dédan. » 25, 13. Habacuc dit : « Dieu vient de Théman, sans doute parce que c'est dans l'Arabie Pétrée, dans le pays des Madianites, des Kuschéens, dans le désert de Pharan, sur les sommets du Séïr et du Sinaï, enfin dans les contrées de Théman ou du Midi, que le Seigneur avait surtout manifesté sa puissance. Selon la manière dont Bauer interprète le même passage, il conclut que Théman est la principale ville de l'Idumée. Dindorf, qui rapporte ces opinions diverses, dit ailleurs que Thémanite signifie habitant de l'Arabie Heureuse. La prudence de ce peuple était renommée, et l'un des amis de Job, Eliphas, était Thémanite. Les caravanes, celles de ces peuples surtout, sont de la plus haute antiquité ; elles faisaient le commerce de toute cette partie de l'Orient. Ces habitans du désert ne pouvaient être agricoles. Placés entre l'Arabie Heureuse et les frontières de l'Egypte, de la Palestine, de la Syrie, ils portaient dans ces dernières contrées les parfums, les fruits et les pierres précieuses de la première. Ils furent désignés d'abord sous le nom de Nabaioths, ensuite sous celui de Scénites, et, plus tard, sous le

nom de Saracéni. Sans résoudre la question qui vient d'être agitée, un verset du 21ᵉ chapitre d'Isaïe présente bien nos Thémanites comme habitans du désert. « O habitans de la terre de Théman! apportez de l'eau à la rencontre de ceux qui sont altérés : prenez du pain, et allez au-devant des voyageurs errans. »

Nous n'éprouverons pas, du moins, pour Schaba, le même genre d'incertitude. Nous ne savons pas où est situé ce pays; mais nous savons que c'est un pays. Le même prophète en parle deux fois; il dit à Cyrus : « Le labeur de Mesraïm, le commerce de Konsch, et ces hommes d'une haute stature, ces Sabéens, t'appartiendront. » (chap. 45.) Dans le chapitre 60, il dit à Sion : « Tous les habitans de Schaba viendront près de toi; ils apporteront l'or et l'encens; ils proclameront les louanges de Jéhovah. » Dindorf fait de Saba une ville du Hadramant, ou plutôt *Hatzarmaueth*, Arabie Heureuse. Cette ville, aujourd'hui Mariba, aurait été, selon le même auteur, la capitale de la reine Balkis, maîtresse, ou, si l'on veut, épouse de Salomon.

Cette ville de Mareb est appelée aussi Saba

ou Victorieuse, du nom de l'un de ses anciens rois, Abd-el-Schems, qui fut surnommé Saba, c'est-à-dire vainqueur, parce qu'il amena beaucoup de captifs enchaînés. (Telle est en hébreu la signification de Schaba.) Plusieurs écrivains parlent avec emphase des ouvrages qu'il fit exécuter par ces captifs, et citent surtout la digue du lac de Mareb, qui est tout bonnement la chaussée d'un étang. Les habitans d'une contrée de l'Iémen, ces Sabéens, ces Homérites, qu'il faut appeler Himiarites pour se donner l'air d'un arabisant, étaient le seul peuple d'Arabie qui eût des rois ou des reines; car Balkis était bien certainement une femme, et même une femme célèbre dans les romans des Orientaux, empruntés aux rabbins. Balkis était de la postérité d'Iârab, et fille d'Hadhad, vingtième roi de l'Iémen. Son voyage à Jérusalem, celui de Salomon à Saba, leurs amours, et l'oiseau mystérieux (2) qui en fut le messager; tout cela se trouve fort en détail dans les poètes arabes. Quelques écrivains qui ne sont pas

(1) Serviteur du Soleil.

(2) La huppe.

romanciers par état, disent que les Sabéens, après avoir traversé la mer Rouge, envoyaient des caravanes jusqu'à Tombouctou et Maroc.

Penseur non moins hardi, Bruce croit que la reine de Saba était Ethiopienne. Jésus-Christ l'appelle la reine du Midi, et dit qu'elle était venue des extrémités de la terre : ce qui ne convient pas à l'Arabie. Un passage de Claudien atteste que les Sabéens d'Afrique avaient des reines. Les Hémiarites, au contraire, avaient des rois qui ne paraissaient jamais en public. Les Abyssins nomment cette reine Magueda. On ne sait si elle était païenne ou juive. Bruce penche pour ce dernier avis, et se fonde sur les relations fréquentes des Juifs avec ces peuples. Les annales d'Abyssinie disent qu'elle se convertit à Jérusalem, et qu'elle eut du roi Salomon un fils nommé Menileck, premier roi des Ethiopiens. Les Abyssins juifs et chrétiens croient que le psaume 45 contient une prophétie sur le voyage de cette reine à Jérusalem. Menileck, élevé par Salomon, ramena en Ethiopie une colonie de Juifs, parmi lesquels était le fils du grand-prêtre Sadok, Azarias, qui apporta une copie de la loi. Les grands-prêtres s'appelaient

et s'appellent encore *hébrits*. Selon les Abyssins, tous les habitans de l'Arabie Heureuse, et principalement de la côte de Saba ou d'Azab, étaient réputés Éthiopiens et Juifs à la même époque.

Bruce croit que les Falas-Has descendent de ces Juifs, dont ils professent encore la religion. Leurs rois s'appellent Gédéon, leurs reines, Judith, et la seule version de la Bible qu'ils possèdent est en géez.

Les voyages de Salt, et quelques autres notions, ont réduit à leur juste valeur ces conjectures de Bruce : conjectures fausses, peut-être, mais point absurdes. Il n'en a pas moins raison de dire que le voyage de la reine n'eût pas fait tant de bruit si elle fût venue d'un pays aussi connu des Juifs, aussi rapproché d'eux que l'Arabie Heureuse. D'ailleurs l'empire de Salomon était infiniment plus grand que celui de ses successeurs, et ses relations plus étendues. Son port d'Esiongaber était en Arabie; et si Balkis était Arabe, elle était sa voisine.

PAGE 121.

.... *Le Seigneur habite les cieux, les princes leur palais, le pauvre sa cabane; mais le banni n'a que le cœur de ses frères.*

Kimchi distingue trois sortes de demeures, ou plutôt trois parties dans une maison : *oulam*, *hêkal* et *debir*; c'est probablement d'*oulam*, cour, vestibule, que l'on a fait *aula*, dont la signification est la même. Hêkal est un palais, une demeure royale, un temple, c'est le patau, ou patuau des Indiens. C'est peut-être aussi, selon le rabbin déjà cité, le corps même du bâtiment, dont *oulam* n'est que le portique; enfin, *debir* de *dâbar* (il a parlé) est, dans un temple, le sanctuaire, le lieu où se rendent les oracles, et dans une maison, le parloir, pièce qui existe chez les Anglais et dans les couvens, mais qui manque chez nous.

Nous voyons, par la première de ces dénominations, qu'il y avait au-devant et sur les côtés d'une maison des galeries, ou portiques, soit pour éloigner de l'intérieur les rayons du soleil, soit pour éloigner les courtisans que

l'on recevait dans ce lieu, dont nos aïeux, moins policés, ou moins polis, ont fait tout bonnement une cour découverte. Ces portiques avaient aussi l'avantage d'établir entre les divers appartemens une communication à l'abri du soleil et de la pluie. Nous retrouvons dans l'Orient, et particulièrement dans l'Inde, ce système de construction. Le palais de Salomon avait trois galeries semblables; rien n'est plus élégant, et en même temps rien n'est plus commode dans les pays chauds que cette forêt de colonnes. Une autre précaution fort bien imaginée, était celle des rafraîchissoirs, faits comme une cloche en dehors, et se rétrécissant en dedans. Les Persans pratiquent aussi dans l'épaisseur des murailles certains soupiraux qui percent les planchers, et portent la fraîcheur dans tous les appartemens. La courtisane des Proverbes se place, dit-on, dans un de ces rafraîchissoirs pour appeler un amant. Cela peut être, sans doute, mais elle eût été mieux à la fenêtre. Il y avait aussi de longs tuyaux qui s'élevaient du milieu des maisons, et répandaient un air frais. On se promenait, on mangeait, on couchait sur les toits toujours plats, pourvus de rebords à hauteur d'ap-

pui; les escaliers étaient dehors. Avec ce genre de couvertures, on n'était pas toujours à l'abri de la pluie, et il est dit, dans les Proverbes, que la femme acariâtre (la femme des débats) est désagréable comme une maison où il pleut; on dirait aussi chez nous, qu'elle est ennuyeuse *comme la pluie*. Quand il faisait froid, on brûlait des noyaux d'olives odoriférans dans des vases d'airain (nous épargnons au lecteur les citations qui viennent à l'appui.) Certaines fenêtres en manière de cheminée, offraient une issue à la fumée; les autres fenêtres étaient pourvues de jolis treillages, et s'appelaient, je crois, *ehalon* ou *hhalon*.

On trouvait aussi dans l'intérieur quelque luxe. Jérémie reproche à Joachim les vastes appartemens, les plafonds de cèdre, et les peintures en pourpre ou bien en vermillon.

Les femmes logeaient et mangeaient à part, du moins quand il y avait des étrangers; cela n'était ni bien ancien, ni bien général.

PAGE 122.

.. *Des fruits de palmier.*

On ne trouve en Syrie, non plus que dans le midi de l'Europe et l'Afrique boréale, d'autres palmiers que le dattier (en hébreu, *thamar*; en latin, phœnix), et le palmiste (chamærops humilis), le rotang, l'arec, le cocotier, le sagoutier, le latanier, et vingt autres palmiers moins connus, ne croissent qu'à des latitudes infiniment plus méridionales, ou dans le nouveau continent. Selon Venema et plusieurs autres, c'est au palmier que doit s'appliquer l'épithète de *sponte nata*, qui n'est point semé (*ezrahh*), car elle ne convient nullement au cèdre qui ne repousse point de ses racines, tandis qu'on ne multiplie le palmier que par drageons, attendu que les arbres venus de semence ne donneraient de fruits qu'après douze ou quinze ans. On trouve encore des palmiers en différentes parties de la Judée, mais les dattes ne mûrissent que dans la plaine de Jéricho, particulièrement dans les jardins d'Engaddi. Encore plusieurs auteurs soutiennent-ils que ces fruits

n'y peuvent mûrir, faute de chaleur; ils mûrissent pourtant dans la Sicile et dans quelques parties du midi de l'Espagne. Beaucoup de passages de la Bible témoignent que les dattes étaient un fruit assez commun dans la Terre-Sainte, ce qui n'eût pas été s'il eût fallu les apporter à travers les déserts qui séparent ce pays de tous ceux où il croît des dattiers. Les Orientaux connaissent différentes sortes de dattes que nos botanistes ne distinguent pas, entre autres, celles que les Persans appellent *tahouhid*, et qui sont exquises. En général, on conserve les meilleures en de grands vases, avec le jus des plus mûres, et comme elles sont naturellement très-sucrées, c'est une sorte de confiture. Nos dattes du commerce sont d'une qualité très-inférieure : elles sont assez fraîches cependant pour que les noyaux aient germé dans mes serres. Les Orientaux connaissent depuis un temps immémorial le sexe et le mode de fécondation des palmiers. Ils prétendent que cette fécondation s'opère à 50 milles. Quand ils craignent l'avortement, ils coupent les régimes des pieds mâles, un peu avant leur maturité, et les attachent sur les régimes des femelles. Un palmier mâle féconde

un nombre indéterminé d'arbres d'un sexe différent.

On tire des dattes et du dattier différentes liqueurs dont il sera parlé ci-dessous.

Page 122.

.... *De la boisson nouvelle.*

C'est infailliblement le suc du dattier. Il découle des incisions faites au-dessus des feuilles, une liqueur blanche, très-douce et très-agréable qu'on appelle lait de palme; elle ne se garde que vingt-quatre heures. De plus, en écrasant les dattes dans de l'eau on en fait du vin, et de ce vin une eau-de-vie très-forte. Le shekar était, sans doute, l'un ou l'autre. Je ne sais si Schultens ne parle pas d'une troisième boisson tirée du palmier.

Les Hébreux peuvent très-bien avoir connu celles qui furent défendues par Hakem: savoir, deux sortes de bière appelées *mazar* et *fokka*, et la fameuse liqueur nommée haschischi. Cette dernière, faite avec les feuilles du chanvre et quelques autres ingrédiens, ou bien avec la plante qui porte le même nom,

produit une ivresse qui ressemble à celle de l'opium. Selon plusieurs auteurs, elle a donné son nom aux sujets du Vieux de la montagne, à ces *Assassini* sous le poignard desquels Saladin faillit deux fois perdre la vie. Pendant l'expédition d'Egypte, les généraux français défendirent, comme Hakem, l'usage de cette boisson. Enfin l'on connaît une bière enivrante, faite avec l'hyoscyamus ou faba porcina. On l'appelle sikeran. Ce mot rappelle celui de sicera, nom d'une boisson très-usitée parmi les Grecs et les Romains.

Il résulte de ces notions que les Hébreux peuvent très-bien avoir connu la bière. Ont-ils connu le café ? C'est l'objet d'une savante dissertation latine. M. Galland, en traduisant Abdal-Kader, a entendu que les Ethiopiens prenaient du café depuis une époque très-reculée. Je ne sais si M. de Sacy n'infirme point en partie ce passage. Ce qui est sûr, c'est que les Arabes disent avoir tiré le cafier de l'Abyssinie. Fauste Nairon attribue l'introduction du café à deux moines chrétiens. Ce fut vers l'an 962 de l'hégire que l'on commença de prendre du café en Grèce, et surtout à Constantinople.

PAGE 123.

.... *Les serviteurs étonnés dressent une couche entre les portes.*

Les serviteurs étaient esclaves, mais les lois sur l'esclavage étaient fort douces, et les domestiques modernes ne sont pas mieux traités. Moïse (Deutér., 15. 12.) veut qu'au bout de six ans accomplis on renvoie l'esclave, mâle ou femelle, hors de la famille (dont il faisait partie). Mais son maître ne doit pas le renvoyer les mains vides : il doit lui faire un don des produits de son troupeau, de son aire, de son pressoir, de ces biens enfin que le Seigneur a bénis ; il se souviendra que lui-même fut esclave en Mesraïm. Le jour de sabbath avait pour but, non seulement d'honorer Dieu, mais aussi de laisser reposer le serviteur et la servante. Quelques esclaves cependant ne pouvaient plus espérer de liberté : dans ce cas on leur transperçait les oreilles comme il est dit au psaume 40. Les Hébreux appelaient leurs serviteurs enfans (naarim), et cet exemple a été suivi par les Latins, qui les nommaient

pueri. C'est une des nombreuses analogies qui se trouvent entre les deux langues, car c'est des mots *abad*, il a servi, *ebed*, esclave, qu'est tiré le latin *obedio*, j'obéis, *obedientia*, obéissance. D'après le passage suivant du Deutéronome (16-9.), c'était apparemment l'asile le plus modeste que l'on pût offrir à son hôte: « Tu te réjouiras à la face de Jéhovah, ton Dieu, toi, ton fils, ta fille et ton serviteur et ta servante, et le lévite qui est entre tes portes.... » Nous entendons par cette expression, *entre les portes*, le lieu qui se trouvait entre la porte de communication du vestibule avec le dehors, et la porte mitoyenne entre le vestibule et la partie la plus intérieure de la maison; c'était enfin, le portique, le vestibule même. Peut-être aussi, *entre tes portes*, signifie-t-il en dedans de tes portes, sous ton toit. Quoique personne ne l'ait entendu de même, cela ne me paraît pas sans vraisemblance. Il faut songer aussi que les Hébreux avaient fort peu d'adverbes, et que chacun tient la place de vingt ou trente adverbes français ou latins. La plupart se rendent par une seule lettre, et celui-ci peut également se traduire par *dans*. Il se pourrait donc que le lévite du Deutéro-

nome, et notre voyageur, fussent couchés sous les portiques. N'imaginons point que cette place ne fût pas digne d'un lévite : nous voyons dans l'Odyssée Nestor et Ménélas, qui sûrement traitaient le fils du divin d'Ulysse avec beaucoup d'égards, le faire coucher sous un portique, où ils placent un lit superbe. Il ne faut pas croire qu'en cette place on fût trop exposé à l'air, dans un pays où le maître de la maison lui-même couchait souvent sur la terrasse qui servait de toit. Le climat de la Palestine est à peu près celui de la Grèce, et dans ces temps reculés une foule d'usages étaient communs à différens peuples ; les notions qui nous restent le font ainsi présumer.

Le lévite et notre voyageur sont donc sous un portique, ou dans un vestibule.

Page 125.

.... *Saddaï se présenta devant son hôte.*

Tout le monde connaît l'hospitalite des Orientaux, et sait combien il est commode de voyager en des pays où il n'y a point d'auberges. Vous arrivez toujours dans un kar-

wan-seraï bâti par la munificence des souverains ou des grands. Ce n'est pas précisément un hôtel garni : ce sont des murailles couvertes d'un toit ; mais à cela près d'une petite rétribution au concierge, vous êtes logé pour rien. En Arabie, et dans une grande partie de l'Afrique boréale, c'est autre chose : si, par hasard, vous avez quelques hommes d'escorte munis de sauf-conduits, ou si, de toute autre manière, vous avez le bonheur de n'être pas détroussé dans la journée, vous êtes reçu, le soir, comme un ami, et de bonnes gens, qui n'ont rien, partagent tout avec vous. S'ils vous avaient rencontré la veille, vous étiez un homme perdu ; mais s'ils vous rencontrent le lendemain, vous êtes leur ami, et peu s'en faut, même, qu'ils ne prennent votre défense. Vous jouissez du tableau des mœurs patriarchales ; et, comme vous ne perdez pas votre temps à faire bonne chère ni à dormir, vous préparez de belles phrases sur les tableaux touchans que vous avez sous les yeux.

Mais si les Arabes ne peuvent partager avec vous des alimens qu'ils n'ont pas, on prétend que, dans une certaine tribu nommée *el Mercékedeh*, votre hôte vous offre la femme qu'il

a. Si cette dame est contente de vos procédés, vous êtes traité comme un frère; mais si vous avez été peu poli, on vous teint en rouge la barbe et les mains; puis on vous arrache votre turban. Un homme peu galant ne doit donc pas voyager sur les terres de cette tribu.

Les Hébreux n'avaient pas non plus d'hôtelleries. La fameuse Rahab, de Jéricho, tenait une auberge (1), et tenait même autre chose; mais elle était Chananéenne; et Samsom, qui loge à l'auberge de Gaza, se trouvait alors chez les Philistins. Les frères de Joseph trouvèrent aussi une auberge dans la capitale de Pharaon; et l'on voit en ces deux circonstances, comme dans une infinité d'autres, que les Arabes et les Hébreux sont les deux peuples dont les mœurs se ressemblent le plus. Chez ces derniers, quand il arrivait un étranger dans une ville ou dans un bourg, il se rendait sur la place avec son bagage, et tout aussitôt un habitant l'emmenait en sa maison, et le traitait de son mieux. Les deux

(1) L'opinion la plus accréditée veut qu'elle fût courtisane (*zonah*), bien que la grammaire permette de l'entendre différemment.

hôtes contractaient même en ce cas une sorte d'alliance. Moïse recommande en cent endroits l'hospitalité. « Le Seigneur aime l'hôte étranger, dit le législateur sacré ; il lui donne la nourriture et les vêtemens. Aimez donc aussi votre hôte, puisque vous fûtes étrangers dans la terre de Mesraïm.

PAGE 126.

.... *Dans le champ de la veuve....*

Les Hébreux étaient tellement partisans du mariage, que le même mot signifiait veuvage et désolation.

PAGE 127.

.... *L'espace qu'une paire de bœufs peut labourer dans un jour.*

La plupart des procédés de l'agriculture ressemblent assez à ceux de nos diverses provinces. On labourait aussi avec des ânes, mais Moïse défend de lier un bœuf avec un âne; on donnait aux uns et aux autres plus de grain que chez nous. « Les bœufs et les jeunes ânes labourant la terre se rassasieront d'un pâtu-

rage de grains mêlés (ou de grains purs) passés à la pelle et au van. » Isaïe (chap. 28.) entre dans quelques détails qui nous sembleraient assez curieux si nous les entendions bien. « Le laboureur doit-il donc tous les jours gouverner sa charrue pour ensemencer? doit-il sans cesse ouvrir des sillons, et briser la terre?

« *Ne le voit-on* pas en égaliser la surface, semer la nielle (1), et répandre le cumin, placer l'orge d'élite, et le froment roi des autres grains?

« C'est pour qu'il travaille avec discernement, que le Seigneur l'instruit et le dirige.

« Car la nielle ne se broye pas avec une herse aux dents de fer, et l'on ne conduit pas les roues d'un chariot sur le cumin; mais la nielle est battue par une baguette, et le cumin par une verge.

« Le grain nourricier sera broyé, mais il ne sera point écrasé sans relâche, et la roue murmurante du chariot, ni les conducteurs (ou les chevaux) ne réduiront pas le grain en poussière. »

(1) Ketsahh, nielle ou coriandre.

Nous avons rapporté ce passage en entier parce qu'on ne verra pas sans étonnement la nielle et le cumin, épices de ces temps-là, cultivés en grand comme des graines alimentaires. Ce n'est pas que dans nos climats nous n'ayons vu des provinces entières où le pain était épicé, disons plutôt empoisonné avec du cumin. La nielle des jardins, que nous appelons aussi les *quatre épices*, un peu moins forte que le poivre, le remplacerait pourtant comme il en était sûrement alors. Nous remarquerons ici que par une métaphore assez hardie, mais fort expressive, les poètes hébreux nomment la herse, *le roi, le seigneur des dents*, et ailleurs le maître des bouches (1). Quant à la culture, la Judée n'est sûrement pas ce qu'elle était autrefois comme l'abbé Guénée l'a prouvé dans son excellente dissertation, mais elle n'est pas non plus aussi inculte, aussi stérile qu'on s'est plu à le dire dans le siècle dernier. Tous les voyageurs ont admiré certains cantons de la Terre-Sainte,

(1) *Baal-phi-phiot.* Le mot bouche étant redoublé, on peut le traduire par bouches redoutables, bouches les mieux armées.

et les environs de Jérusalem, quoique poudreux, sont assez bien cultivés. Belon a remarqué sur différentes collines une quantité de petits murs en ruines, qui annoncent une ancienne culture, sans doute celle de la vigne.

Les Hébreux donnaient aux troupeaux de toute espèce un soin particulier, et la prévoyante sollicitude de Moïse s'est étendue jusque-là; comme on le voit dans le texte, il recommande de ne point lier la bouche du bœuf alors qu'il égraine le froment (1). Cet usage, comme tant d'autres, a subsisté dans la Palestine, et la chair des bœufs y est excellente, pendant la moisson, parce qu'alors ils sont infiniment plus gras. Cette manière de séparer la paille et le grain se retrouve en Arabie et dans le nord de l'Afrique, ainsi que la munificence envers le bétail. Dans nos provinces méridionales, on emploie les chevaux au même usage : l'extrême chaleur ne permettrait point aux cultivateurs un travail si pé-

(1) Michaelis, dans la *Législation de Moïse*, pense que cette loi avait plus d'extension que le texte ne semble l'annoncer, et qu'elle s'appliquait à tous les travailleurs employés aux moissons.

nible, et l'on dit que les chevaux mêmes sont inondés de sueur, et haletans après avoir rempli cette tâche. Je ne sais si les Romains avaient adopté cette coutume. Virgile parle d'aire, et point de fléaux : je ne sais si Columelle en dit davantage; le sage couronné semble partager les sentimens de Moïse, quand il dit dans les Proverbes, chap. 28 : « Connais avec exactitude, avec soin, la face de ton bétail, et que ton cœur s'adonne aux troupeaux.

« Car la puissance n'est point éternelle; et la couronne passe-t-elle de génération en génération?

« La verdure paraît, *tu* vois l'herbe s'élever, déjà les foins sont recueillis sur les monts.

« Les agneaux doivent te vêtir; les béliers sont le produit du pâturage (1).

« Et le lait des chèvres suffit à ta nourriture, à celle de la maison, et ce sera la subsistance (2) de tes filles. »

Mais la lyre de David est plus mélodieuse encore quand il dit (psaume 65), s'adressant au Seigneur :

(1) Let. Le prix du champ.

(2) Let. La vie.

« Tu visites la terre, et tu l'abreuves avec abondance; les rivages de Dieu (1) se trouvent sous les ondes. Tu disposes *le sol* à recevoir le froment....

» Tu abreuves le creux des sillons; tu abats leurs éminences; tu dissous la terre en un nombre infini *de parcelles*, et tu bénis ses germes.

« La couronne de l'année émane de ta bienfaisance; et les traces *de ton char* répandent la fertilité (2).

« Des bergeries épanchent dans le désert *des sucs nourrissans*, et l'allégresse ceint les collines.

« Les paturages se revêtent de troupeau, et les vallées sont couvertes de froment; toutes les créatures applaudissent : elles chantent des hymnes à la gloire du Très-Haut. »

(1) Rivages de Dieu signifie sans doute rivages très-fertiles, comme arbres de Dieu, arbres très-hauts; c'est un hébraïsme.

(2) L. La graisse.

PAGE 127.

.... *Monté sur un âne très-fort et très-beau.*

Cette monture était fort estimée chez les Juifs, et l'est encore dans l'orient et dans le Midi; il s'y trouve, il est vrai, des ânes d'un grand prix; ceux d'Espagne sont superbes. L'Arabie semble avoir été la patrie de cette espèce d'animaux; aujourd'hui les méridionaux préfèrent les mules, et l'âne n'est plus une monture aussi honorable. Dans plusieurs villes de l'Orient, particulièrement à Jérusalem, il n'était permis aux chrétiens ni aux juifs de monter sur des chevaux; je ne sais si ce règlement subsiste encore.

Le mot *hhamor* (âne) vient sans doute de *hhamar*, il a rougi, parce que dans l'orient ces animaux sont presque tous de couleur rouge; c'est ainsi que l'espagnol *burro* et *burrico* vient du grec *burros et burricos*. D'autres prétendent qu'il se nomme hhamor, à cause de sa paresse, parce que ce mot, chez les rabbins, signifie, *il a été pesant*. La tête d'âne est une mesure de quatre cabas, la quatrième par-

tie d'un cabas valait cinq sicles, et la tête d'âne en valait quatre-vingt.

Dans les premiers siècles de l'église, les gnostiques, chrétiens judaïsans, représentaient leur dieu Sabaoth sous la figure d'un âne. Appien a osé dire que les Juifs avaient dans leur sacré trésor une tête d'âne qui était d'or et d'un grand prix; Josephe et bien d'autres ont refuté cette calomnie. Pline explique cependant cette superstition, en disant qu'au moment où les Juifs, errant dans le désert, manquaient absolument d'eau, un troupeau d'ânes sauvages passa devant eux, et se retira sur un rocher entouré d'arbres, où Moïse trouva une fontaine. Tacite en raconte autant, mais il assure que les Juifs ne souffraient ni tableaux ni statues. Bochart, Etienne Morin, Lefèvre et Huet ont expliqué de diverses manières ce qui a pu donner lieu à l'erreur des Grecs, au sujet de la tête d'âne. D'ailleurs les rabbins disent que l'âne de Balaam est une des premières créatures que Dieu ait formées, qu'il existe encore en je ne sais quels espaces imaginaires, où il est nourri jusqu'au jour de l'avènement du Messie, qui doit le monter.

L'ânesse se nomme *athon*. Quoique chez les

Persans, et probablement chez bien d'autres peuples, la prononciation du *th* approche de notre *s*, nous ne chercherons point à faire dériver le mot *asinus* de l'hébreu *athon*. Mais comme ce qu'il y a de plus remarquable chez l'âne est l'excessive longueur de ses oreilles, nous ne doutons pas que le mot *asinus* ne vienne de l'hébreu *ozen*, oreille, et *izin*, il a prêté l'oreille.

PAGE 129.

.... *Un rayon de miel excellent.*

Aurivillius regarde le nom du miel (1) comme primitif, en hébreu; mais Dindorf pense qu'il vient de deux mots arabes exprimant que les abeilles emportent dans leurs cellules le miel qu'elles ont recueilli de différentes fleurs.

Il est probable que ce nom ne désignait pas seulement le miel des abeilles, mais un suc de plantes, d'arbres ou de fruits, servant à confire certains alimens, et à donner plus de saveur au pain. Cette substance pouvait être

(1) *Debach.*

tirée des figues, des cannes à sucre, des raisins, des dattes, du dattier même, ou de plusieurs autres arbres. Michaelis distingue chez les Hébreux trois sortes de miel.

1° Le miel aërien, appelé chez les Hébreux miel de la pierre, ou rocher de miel, parce que les abeilles le déposaient dans le creux des rochers. C'est celui-là qui, délayé dans l'eau, fournit une boisson agréable aux Arabes, aux Grecs, et à beaucoup d'autres peuples;

2° Le miel agreste, ou miel des bois, découlant, à certaines époques, de plusieurs sortes d'arbres, comme palmiers, figuiers, frênes à la manne. Michaelis pense que le mot *iaar, iaarah*, miel silvestre, découlant des arbres, désigne particulièrement la manne, et que ce miel avait aussi chez les Grecs un nom particulier; mais pourtant cet autre nom du miel peut dériver de l'arabe *iar*, il a fermenté. Michaelis se fonde principalement sur un passage de Samuel, où il est dit que les Israélites, poursuivant les Philistins à travers une forêt, tombent dans une fosse remplie de miel, qui, probablement, n'était pas celui des abeilles. A cet exemple, il ajoute celui de Jo-

nathas, qui trempe le bout de sa baguette dans le miel, et ne l'aurait pas fait impunément si c'eût été dans le miel des abeilles. Mais on ne trouve nulle part cette fosse remplie de miel, et la deuxième considération ne mérite pas d'être discutée. Les rabbins Nathan et Salomon Iarchi ont vu dans la forêt de miel une plantation de cannes à sucre, et leur avis a été défendu, depuis eux, par Cocceius, Gussetius et Hiller. Michaelis leur répond que, vers les lieux où se livra le combat des Philistins, on ne voit ni cannes à sucre, ni même de roseaux. Il dit aussi qu'un homme passant au travers des cannes à sucre, n'aurait pu y tremper une baguette et la porter à sa bouche pour en goûter le suc. Mais cette dernière objection, fort approuvée de Dindorf, ne me paraît pas d'un si grand poids. La baguette pourrait être la canne elle-même; et il n'est pas probable que, si près de l'ennemi, un guerrier tel que Jonathas se contentât d'avoir, au lieu de lance ou de javelot, *une baguette à la main*. Les Croisés trouvèrent en Syrie la canne à sucre, sous le nom de zuker ou zukra, et l'apportèrent en Sicile et en Calabre, où elle fut cultivée pendant

quelque temps, ainsi qu'en Espagne. C'est de ce royaume qu'elle fut ensuite portée aux Canaries, et de là en Amérique. Cette plante fut d'un grand secours aux Croisés (1);

3° Le miel des raisins, c'est-à-dire un sirop fait de raisins, appelé en arabe du même nom, et dont le seul territoire d'Hébron fournit à l'Egypte, chaque année, la charge de trois cents chameaux. On prépare avec ce miel un vin que beaucoup de gens préfèrent à celui d'Espagne, et qui est d'autant plus cher en Egypte que le vin y est rare et mauvais, à cause des inondations du Nil. C'est sûrement de cette sorte de miel dont il est question dans la Genèse (43, 11), bien que Brochart ait cru qu'il s'agissait de miel proprement dit, et Celse du suc des dattes; mais l'un et l'autre avis manquent de vraisemblance. Le miel des abeilles offert à Pharaon par un homme aussi riche que Jacob, était non-seulement un don vulgaire, mais encore très-inutile, puisque l'Egypte produit du miel excellent. On ne doit pas penser non plus au

(1) Extrait de l'excellente *Histoire des Croisades*, par M. Michaud.

suc des dattes, car les dattiers ne sont pas communs dans la Palestine, tandis qu'ils sont une des richesses de l'Egypte. Rosenmuller, citant Warnekros à l'appui dè cet avis, pense que ce sirop est celui-là même dont parlent Kœmpfer dans ses Aménités exotiques, et Olearius dans ses Voyages de Perse et de Moscovie.

PAGE 129.

.... *Elle est la couronne de Bésor* (Iapha).

Cette figure gracieuse est familière aux Hébreux. Job dit (chap. 11) : « Il m'a ravi ma gloire ; il a enlevé ma couronne de dessus mon chef. » Isaïe (chap. 62) : « Tu seras une couronne de gloire dans la main de Jéhovah, et la thiare des rois, dans la droite (1) de ton Dieu. » Le même dit aussi (chap. 28) : « Jéhovah des armées sera une couronne de gloire et une thiare de beauté pour le reste de son peuple. » Salomon emploie aussi cette expression dans les Proverbes (chap. 12) : « La femme forte est une couronne pour son seigneur. »

(1) L. La paume.

La tête était ceinte de différens ornemens appelés *athéreth*, *késher*, *tséphèth*, *tsaniph*, *mitsenephath*, etc. Mais quant à ce que les Hébreux nomment anneaux de la face (*nizmé-aph*), les avis sont très-partagés, et beaucoup d'auteurs, entre autres les rabbins, veulent que ce soit des anneaux de narines. Ils ont pour eux l'usage actuel de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Afrique, et surtout des Juifs de toutes ces contrées. Eliézer dit, dans la Genèse : « Je placerai un anneau sur (ou à) sa face (littéralement, à son nez). » Mais, par une figure qui fait prendre la partie pour le tout, *aph*, nez, est très-habituellement employé pour *face*, et même pour *colère*, parce que le nez ou la face rougit par l'effet de ce sentiment. D'ailleurs le mot anneau est ici au singulier, et cela nous décide en faveur de la *couronne*. Car Eliézer, qui faisait bien les choses, aurait mis un anneau à chaque narine, selon l'usage le plus habituel. Il aurait fallu aussi que Rébecca (*Ribqah*), qui n'attendait ni son arrivée, ni ses présens, eût cependant fait percer ses narines sans y mettre d'anneaux : ce qui est peu probable. Et pourtant Moïse, qui dit tout en cette histoire,

ne dit pas qu'Eliézer ait ôté d'anneaux. Quelques lignes plus bas, il est question de bracelets, et l'écrivain sacré n'a pas manqué d'en parler au pluriel.

Page 129.

.... *Il faudrait à celle que tu aimes le fils du roi, ou plutôt un de ces fils de Dieu....*

Les Hébreux n'avaient pourtant pas de roi; mais il y en avait beaucoup autour d'eux. Saddaï emploie cette locution pour montrer le prix infini qu'il attache à la main d'Iapha. Isaïe dit, dans un sens également vague (chap. 33): « Tes yeux verront le roi dans sa beauté, et regarderont de bien loin la terre. »

« Les chrétiens d'Orient pensent que les fils de Dieu dont il est parlé dans la Genèse, étaient des enfans de Seth qui s'étaient retirés sur le mont Hermon, où ils vivaient chastement et dans la crainte de Dieu. Ils donnèrent l'idée et le modèle de l'état monastique (idée que deux mille ans et le déluge ne purent effacer, apparemment). Mais enfin ces solitaires, perdant l'espérance de rentrer dans

le Paradis terrestre, vinrent trouver les Caïnites, leurs parens, et engendrèrent les Géans. » (*Bibliothèque Orientale.*) Ce n'est pas l'opinion de Philon : il pense, avec les Septante, que ces fils de Dieu sont les anges, et qu'ils furent tentés par la beauté des filles de l'homme. Il entend par-là l'union des âmes avec nos corps ; mais il suppose un certain attrait dont une substance matérielle est seule susceptible. Il prétend que les âmes, les anges et les démons sont de même nature, et que l'air, l'eau, le feu, les astres, sont animés (1). Tout en soutenant qu'ils sont spirituels, Philon ne laisse pas de les appeler des animaux. Selon lui, il est convenable que Dieu, après avoir peuplé de créatures la terre et les eaux, en ait aussi peuplé l'air. (S'il ne connaît pas bien la nature des anges, il connaît du moins les règles de l'analogie.) De ces esprits, les uns restent dans l'air, les autres descendent dans les corps humains par ce penchant dont nous venons de parler, et

(1) Le célèbre Maimonides veut que les sphères célestes soient des anges doués d'intelligence et de volonté.

qui leur en fait rechercher l'union ; mais bientôt, *heureusement* dégagés de ces corps par le trépas, ils s'en retournent avec rapidité au haut de l'air. Il compare ces génies attachés à notre substance, à des hommes qui seraient tombés dans le courant d'un fleuve rapide : ceux qui savent nager et ne manquent pas de vigueur, surmontent le danger, tandis que les autres sont submergés. Ainsi les bons anges sont unis à des hommes dont l'attention est toujours dirigée vers des objets supérieurs et divins. Les mauvais génies n'inspirent aux corps qu'ils habitent que des penchans terrestres et vicieux (1). Mais les autres Juifs croient, avec quelques anciens pères de l'Eglise, que chacun de nous a son bon et son mauvais ange. Les rabbins soutiennent même qu'il y a des anges préposés à chaque chose. Mais, tout en voulant établir leur spiritualité, Enée de Gaze dit que les élémens sont tellement remplis d'anges et

(1) Il ajoute que cette croyance des anges, des démons et des âmes, qui ne seraient qu'une même chose sous des noms différens, *nous décharge du fardeau insupportable des superstitions.*

de démons, qu'il n'y a aucun vide, pas même *pour y mettre le doigt*, etc.

Bouffis de l'orgueil de notre siècle, n'allons pas nous armer d'un superbe dédain à la vue de ces tentatives pour expliquer des choses inexplicables, et n'oublions pas que c'est, à Paris, une profession lucrative que de dire la bonne aventure. D'ailleurs, en ces temps que nous appelons barbares, plusieurs écrivains se faisaient une idée juste, ingénieuse et grande de la spiritualité. Saint Grégoire dit que Dieu parle aux anges en leur laissant voir ce qui est en lui, et que les esprits se parlent entre eux par leurs désirs. Il ne se peut, après cela, que des créatures à demi-matérielles, comme nous, n'empruntent à la nature physique une foule d'expressions pour peindre la nature morale.

Nous pensons que la volonté des bons anges est toujours conforme à la volonté de Dieu : leur puissance ne doit donc s'exercer qu'en concourant à l'exécution de cette volonté. Saint Augustin dit que « le pouvoir des mauvais anges se termine à punir les méchans par la permission de Dieu, ou bien à éprouver les bons. » Voyez Job.

Les anges sont créés. Contemporains du Tout-Puissant, ils seraient trop rapprochés de sa nature. Il faut laisser les rabbins et les Orientaux nous dire à quelle *date* les anges ont été créés (1) : il suffit de rechercher l'ancienneté de ces notions. Elles nous sont communes avec tous les peuples de l'Orient (2);

(1) C'est le second jour de la création, et selon d'autres le cinquième. D'autres veulent que Dieu les crée tous les jours, et qu'ils sortent d'un fleuve appelé Dinor. Enfin, nous dit D. Calmet, quelques-uns poussent l'impertinence jusqu'à vouloir que les anges, pourvus de sexes différens, se procréent l'un l'autre, et que Gabriel, par exemple, soit le fils de Michel. Saint Grégoire de Nysse croit qu'ils se multiplient sans le commerce des sexes, et que l'homme aurait le même avantage s'il ne fût tombé dans le péché. Job paraît croire que les anges existaient avant le monde, lorsqu'il place ces mots dans la bouche du Seigneur, parlant aux trois interlocuteurs hargneux que l'on appelle si mal à propos des amis : « Où étais-tu, quand j'ai fondé la terre ?... Qui a posé ses limites ?... Quel est celui qui a baissé la règle sur elle... qui a lancé la pierre angulaire ?.... Lorsque les étoiles du matin chantaient leurs hymnes, et que les fils de Dieu faisaient retentir les cieux.

(2) Les sept yeux ou les sept anges de Zacharie rap-

et, sans établir d'antériorité pour ces derniers, puisque Moïse parle des anges, sans en nommer aucun, il est du moins certain qu'après la captivité de Babylone, les écrivains sacrés en parlent plus souvent, et les nomment. Les Esséniens faisaient promettre aux prosélytes de leur secte de conserver soigneusement le nom des anges : ce qui laisse présumer qu'ils en connaissaient beaucoup, et les avaient en grande vénération. Daniel en compte dix mille millions devant Dieu, et mille milliers pour le servir. Le livre apocryphe d'Enoch est rempli des noms des anges et de leur histoire. « Cependant, ajoute D. Calmet, les Juifs les plus sensés pensent, comme nous, que les anges sont des êtres purement spirituels, et que les attributs qui leur sont donnés par l'Ecriture, comme les ailes, la figure de l'aigle et du lion, ne sont que les symboles de la rapidité, de la pénétration, du courage, etc. »

Mais il faut écouter les prophètes eux-mê-

pellent en effet les sept grands officiers des rois d'Assyrie, de Chaldée et de Perse. Ces officiers portaient ce même nom.

mes. Au chap. 6, Isaïe voit « le roi Jéhovah sur son trône : des séraphins étaient placés au-dessus; l'un avait six ailes; six ailes ornaient aussi l'autre : avec deux, il couvrait sa face ; avec deux, il cachait ses pieds (1); avec deux, il volait.... L'un des séraphins vola vers moi : *il tenait* dans sa main un charbon ardent qu'il avait retiré de dessus l'autel avec des pinces. — Il l'appliqua sur ma bouche.... J'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je? Lequel entre nous marchera? » Ce pluriel, très-honorable pour les anges, fait voir que les Juifs les regardaient comme étant d'une nature presque divine. Les missions importantes que Dieu leur confie, dans la Genèse, confirment cette opinion, et ne permettent pas de leur supposer une existence purement allégorique. Lorsque le Psalmiste (ps. 77) prononce ces paroles : « Quel dieu est aussi grand que *notre* Dieu? » Je ne sais si, au lieu de parler des faux dieux, qui

(1) La Synopse observe que les pieds signifient quelquefois, et ici surtout, ce qu'il faut cacher. D. Calmet a tort de conclure de cette conjecture que les deux Séraphins sont mâle et femelle.

ne peuvent être considérés que comme des démons, ou plutôt comme de vaines idoles, il ne désigne pas plutôt les anges ministres du vrai Dieu. Le Psalmiste dit ailleurs (ps. 104), parlant au Seigneur : « Tu as des anges semblables aux vents, et tes ministres sont une flamme éclatante. » Quelques versets du premier chapitre de Job achèveront de nous faire connaître l'opinion des anciens sur cette matière. « En ce même jour, les fils de Dieu vinrent à siéger devant Jéhovah, et Satan vint aussi (1) parmi eux. — Jéhovah dit à Satan : D'où viens-tu? Satan répondit : De m'élancer sur la terre et de la parcourir. — Ce dialogue familier recommence au second chapitre, où Satan vient rendre compte des épreuves qu'il a fait subir à Job, en vertu du pouvoir qu'il avait reçu.

Les anges siégent devant Dieu; un ange rebelle semble *siéger* aussi parmi eux; il a le droit de discourir, ou plutôt de disputer avec le Seigneur. On en pourrait induire de deux choses l'une, ou que les Hébreux avaient une plus haute idée de la puissance des anges

(1) L. Au milieu.

que nous ne l'avons, ou que Job avait une croyance un peu différente du culte institué par Moïse : ce qui ne diminuerait point son autorité, comme livre canonique, puisque ses prophéties n'en seraient ni moins importantes, ni moins authentiques. Fût-il Arabe ou Ethiopien, son témoignage ne devrait sembler que plus impartial et plus irrécusable.

Je ne sais pas si les théologiens regardent comme des anges et des démons l'esprit de foi, de grâce, d'impureté, d'erreur, et beaucoup d'autres dont il est parlé dans l'Evangile. Quelques pères (1), entre autres saint Grégoire de Nazianze, ont bien hasardé de dire que Dieu seul était immatériel ; mais ce père lui-même professe ailleurs la spiritualité des anges. Dans un livre orthodoxe, attribué à saint Denis l'Aréopagite et à saint Grégoire le Grand, les anges sont partagés en neuf chœurs : division reconnue depuis dans les écoles de théologie. (*Voyez* les Catéchismes.)

Quant aux mauvais anges, on pourrait ré-

(1) Jean de Thessalonique, s'appuyant du témoignage de saint Athanase, de saint Basile et de saint Méthode.

duire à peu de chose ce qui est vraiment orthodoxe. On a rangé parmi les princes de ces esprits les dieux de la Cananée, comme Moloch, Bel-Phégor, Beel-Zébub (le dieu Mouche), Astaroth ou Astarté. D. Calmet, de qui nous empruntons une grande partie de ces notions, dit que « le nom de Lucifer ou d'étoile du matin, a été donné au diable à cause de la ressemblance qu'on remarque entre la chute de ce prince des démons révoltés, et ce que dit Isaïe de la chute et de l'orgueil du roi de Babylone. » Comme nous venons de voir que les noms des divinités voisines ont été donnés aux démons, et que l'étoile du matin était particulièrement adorée chez les Arabes, puisqu'ils étaient Sabéens, il nous semble plus naturel de penser que les Juifs auront appliqué au prince des démons le nom de l'une des principales idoles des Arabes.

Ce que l'on peut regarder comme les annales des diables, c'est le livre d'Enoch. Quoique saint Jude ait eu tort de le citer comme canonique, il est du moins classique sur cette matière. Ce livre n'était connu que par les courtes citations de quelques pères, lorsque le chevalier Bruce, à qui le monde savant de-

vrait un peu plus de reconnaissance, en apporta un exemplaire au roi de France. Je crois qu'il en existe en Angleterre une traduction manuscrite; et M. de Sacy a bien voulu traduire en latin quelques fragmens de cet ouvrage bizarre, qui n'existe qu'en éthiopien. Cette littérature est peu cultivée, et l'on n'a cité comme très-versé dans les langues d'Abyssinie que le comte de Ludolph (car je crois qu'il portait ce titre). Il eut le tort de nier l'existence du livre d'Enoch; mais on lui doit un Lexique, une Histoire d'Ethiopie, peut-être une grammaire, et quelques autres ouvrages relatifs au même objet. On a montré peu d'émulation à cet égard, parce que les seuls livres des Ethiopiens sont leurs Annales, une partie de la Bible, et le livre d'Enoch, très-canonique en cette Eglise à peu près chrétienne. Jusqu'à présent on se figure que le livre d'Enoch roule uniquement sur les amours des anges avec les filles de l'homme, et sur leur punition. Nous allons extraire ce que nous avons traduit de M. de Sacy.

Enoch semble adresser son discours à ceux qui se trouveront justes au jour de la réprobation des impies. Il raconte une vision dans

laquelle il voit le déluge et le jugement de toutes les créatures ; mais les justes seront des dieux....

Les hommes procréent des filles qui sont belles; les anges du ciel les voient, les désirent, et se disent : « Choisissons des épouses parmi les filles des hommes, et engendrons des fils. » Alors Samiasâ dit : — Je crains que vous n'accomplissiez point votre projet, et que je me trouve seul chargé de ce crime. Jurons tous, en nous liant par un mutuel anathème, que nous accomplirons cette résolution. — Ils jurent, et descendent sur le mont Hermon : car ils lui donnèrent ce nom à cause de l'anathème auquel ils venaient de se dévouer (de *hharam*, il a dévoué à l'anathème). Suivent les noms des chefs des anges, qui étaient au nombre de deux cents.

Ils s'unissent aux filles des hommes ; ils leur enseignent la magie et plusieurs autres choses. Ces filles donnent le jour à des géans de trois cents coudées, qui dévorent le fruit du travail des hommes : en sorte que ceux-ci ne trouvent plus de nourriture. Alors les géans se jettent sur les oiseaux, les bêtes sauvages, les poissons ; puis ils se tournent

contre les hommes, et finissent par se dévorer entre eux, et boire leur sang. La terre porte plainte contre ces monstres.

Cependant Azaziel, un des chefs des anges, apprend aux hommes à forger des glaives, des poignards, des boucliers et des cuirasses (1). Il leur enseigne le moyen de voir ce qui était derrière eux. (Il leur montre l'art de fabriquer des miroirs.) *Avec son aide, ils fabriquent* des bracelets, des parures, du fard pour le visage et les sourcils; il leur apprend la teinture, la taille des pierres précieuses. Alors la fornication et l'impiété s'accrurent, et les hommes corrompirent toutes leurs voies......

Cinq anges implorent la vengeance du Seigneur, en lui disant que lui, qui sait toutes choses avant qu'elles ne soient arrivées, n'ignore sûrement pas celles-ci. Alors le Très-Haut envoie Arsayalalyor au fils de Lamech. — Dis-lui, en mon nom: couvre ta tête; annonce-lui la fin du monde.... Annonce-lui à quelle condition il pourra se sauver, et sa postérité s'établir sur toute la terre. — Il dit

(1) Immédiatement après les avoir mangés!

encore à Raphaël de lancer Azaziel dans les ténèbres, et de l'ensevelir sous des cailloux aigus et difformes, de peur qu'il ne voie la lumière : au jugement dernier, il comparaîtra pour être envoyé dans le feu. Il ajoute : — Purge la terre, que ces esprits ont corrompue ; annonce-lui la vie ; dis-lui que tous les hommes ne périront pas en punition du mystère de toutes choses, publiquement dévoilé par les *anges* gardiens qui ont instruit leurs fils.... — Il dit à Gabriel : — Va trouver ces fils du péché ; qu'ils marchent les uns contre les autres ; qu'ils tombent massacrés : l'éternité des jours ne luira point pour eux.... — Il dit encore à Michel : — Va trouver Samiasâ et ses compagnons, qui se sont unis avec des femmes pour se plonger avec elles dans toutes les impuretés : lorsqu'ils auront vu leurs fils égorgés, et ceux qu'ils aiment, dévoués à la perdition, attache-les, pour soixante-dix générations, sous les collines, jusques au jour du jugement et de leur perte..... — La suite du discours renferme le détail de la punition et la promesse d'un nouvel âge d'or pour la terre. « Tout arbre de délices sera planté dans son sein, et la vigne donnera du fruit à sa-

tiété; toute semence confiée à la terre donnera mille mesures pour une, et une mesure d'olives rapportera dix mesures d'huile. »

Cet ordre est répété au scribe Enoch; et, lorsqu'il s'apprête à l'exécuter, les anges le chargent de présenter au Seigneur leur plainte suppliante, parce que, dans la confusion de leur crime, ils n'osaient plus élever la voix, ni même les yeux vers le ciel....

Leur demande ne sera point exaucée; Enoch est ravi dans les cieux. — « Les nuées me tenaient embrassé, dit-il; un nuage plus léger m'emportait: la course des étoiles et la foudre me glaçaient de frayeur, et le souffle des vents me roulait çà et là. Il m'emporta de nouveau dans le ciel, jusqu'au pied d'un mur bâti des pierres de la *grêle*, et entouré de langues de *feu*. Mes craintes redoublaient: cependant je traverse les flammes (1), et m'approche de la maison. Je l'ai dit: les lambris et le sol

(1) Il ne court pas grand risque, puisqu'elles ne peuvent faire fondre la grêle. Je ne sais si cela se voit en Ethiopie: je ne serais même pas bien sûr que cela se vît dans l'Ethiopien, sans le nom de M. de Sacy. Bruce a raison de dire que ce livre ressemble à l'Apocalypse.

étaient des pierres de glace. Le toit était formé d'étoiles errantes, et de foudres entre lesquels on voyait des chérubins enflammés.... J'entre dans cette demeure, brûlante comme le feu, froide comme la glace. On n'y pouvait goûter aucune des douceurs de la vie. (Let. Aucune douceur, aucune vie; hébraïsme.) La crainte m'investit; tremblant, je tombe sur ma face. Je vois comme en songe un palais beaucoup plus vaste.... Là brillent une grandeur, une gloire, une magnificence que je ne saurais décrire.... J'aperçus un trône élevé, semblable aux charbons ardens, et plus éclatant que le soleil : on entendait les voix des chérubins; et des fleuves de flamme s'échappaient de ce trône où les regards ne pouvaient s'arrêter. Là le Dieu grand siégeait dans sa gloire : son manteau brillait plus que le soleil, et semblait plus blanc que la neige : des myriades de myriades (d'anges sans doute) étaient devant lui. Les saints qui l'entouraient ne s'éloignaient ni le jour ni la nuit (1)... etc. » Le Tout-Puissant confirme son arrêt. Comme Enoch se retirait, une âme vient à se plaindre; le patriarche de-

(1) La nuit ! en ce lieu !

mande à Raphaël quelle est cette âme, et celui-ci répond que c'est l'âme d'Abel, qui doit pleurer jusqu'au jour où l'âme de Caïn sera abolie de la face de la terre. Chemin faisant, il regarde par dessus les hauteurs du globe, et il voit trois monts couverts de nard, d'arbres odoriférans, de cinnamome et de papyrus (qui ne croît que dans les rivières). C'est le paradis terrestre, et Raphaël lui montre l'arbre de science.... etc. etc. De traduction en traduction l'original doit être énervé, défiguré; il est probable qu'il ne manque pas d'une certaine élévation, mais il faut être au moins Ethiopien pour en faire un livre canonique.

Contre l'avis de plusieurs écrivains, nous avons fait voir, à l'aide de quelques exemples, que la captivité n'avait produit d'autre modification sur l'opinion des Juifs concernant les anges, que de les faire nommer. Cette assertion nous oblige pourtant à examiner si les anges étaient connus du peuple qui avait emmené les Juifs et les Israélites. Oromaze et Ahreman, ces deux intelligences supérieures qui gouvernaient le monde sous l'autorité d'un dieu suprême, peuvent être considérés comme

des anges, ainsi que les *amschaspands* et les *izeds* du culte zoroastrien. Ces figures ailées que l'on remarque sur les anciens monumens de la Perse, offrent quelque analogie avec nos anges. Ce sont probablement les *tacouin* (mot qui signifie *faire être* et *faire arriver*) : elles sont d'une beauté parfaite; elles sont ailées, et secourent les hommes contre les démons. Telle est en effet la destination des anges, qui leur ressemblent parfaitement, à cela près du sexe; mais il faut aux Orientaux des femmes partout, même dans le ciel : les mahométans se sont accommodés de cette croyance. Les mêmes figures se retrouvent avec profusion sur les vases étrusques, et nous remarquerons à ce sujet que les Etrusques étaient adorateurs du feu comme les Parsis, ou anciens Perses. Cette croyance du pays s'est glissée dans le mahométisme, et l'a égayé par une mythologie brillante, que les Arabes ont transmise en grande partie à nos romanciers; car il ne faut pas croire que les religions locales perdent entièrement leur influence. Sans parler des erreurs passagères mais nombreuses des Juifs, nous avons vu leurs femmes rendre un culte constant à la reine du ciel, et nous-mêmes,

dans nos hymnes, nous conservons à la Sainté Vierge cette épithète qu'une théologie sévère et vraiment chrétienne désavouerait sans doute. Les peuples *de toute l'Europe* mêlent à leur croyance une foule de superstitions anciennes qui, remplissant les esprits, étouffent le christianisme.

Le *dios* des Grecs et le *divus* des Latins, tirent leur origine des divs ou dives des Orientaux; ce sont des génies. Ceux que les Persans appellent *ner* ou *neré*, c'est-à-dire mâles, sont les plus terribles de tous. Les peri, qui ne sont pas si méchans, passent pour les femelles, bien qu'elles fassent une espèce à part, et soient engendrées par d'autres peri. — Un des anciens monarques de l'Orient, Tahmuras, fut surnommé Div-Bend, pour les avoir vaincus et confinés dans les grottes de montagnes affreuses, où il les faisait garder. Selon quelques auteurs, Dieu, créateur de ces divs, leur avait donné le monde à gouverner pendant sept mille ans : après eux les peri gouvernèrent pendant deux mille ans, sous l'empire de leur unique souverain, Gian-ben-Gian. Le bon d'Herbelot dit que les peri sont *des fées de la belle espèce*. Ces deux sortes de créatures

étant tombées dans la désobéissance, Eblis, qui était de la nature des anges, défit le monarque Gian, et devint seigneur de tout ce bas monde; mais il s'oublia au point de dire : — Qui est semblable à moi? Je monte au ciel quand il me plaît; et si je demeure sur la terre, je la vois soumise à mes volontés. — Pour le punir, Dieu crée Adam, et veut obliger Eblis à l'adorer. Celui-ci le refuse, et encourt la malédiction de Dieu. C'est ce qui lui fit donner le nom d'Eblis, qui signifie désespéré, et de Scheïtan ou Satan, le calomniateur (1). Son premier nom était Hareth, gouverneur et gardien. Nous copions ici d'Herbelot; mais il dit ailleurs que le nom d'Eblis est corrompu du grec *diabolos:* ce qui est plus vraisemblable.

Selon l'Alcoran, il y avait avant Adam, qui fut formé de la terre, des génies créés avec le feu le plus pur. Les Mahométans admettent sans doute des différences dans la beauté des anges, car les Persans appellent Gabriel (Gebrail) le paon du ciel.

(1) Les hébraïsans font dériver ce mot de *shatan*, il a haï, il a agi hostilement. Cet avis est préféré, et il me semble que c'est avec raison.

PAGE 129.

.... *Purs comme les rayons de l'aurore.*

Elle est appelée en hébreu la Noire ; et quelques lexiques en donnent une assez mauvaise explication, lorsqu'ils la disent appelée ainsi parce qu'elle accompagne les ténèbres. Les Chaldéens parlaient mieux en l'appelant la Belle, et en redoublant ce mot, comme pour dire extrêmement belle. Il me semble que les Latins ont tiré son nom du mot hébreu *aur* ou *or*, qui signifie lumière, et qu'ils auront redoublé, peut-être, en employant un hébraïsme. D'ailleurs Ovide l'appelle Aure, dans l'histoire de Céphale et Procris. M. Langlès, dont je respecte et cite souvent les opinions, dit quelque part qu'il ne voit pas par quelle filière un mot latin a pu passer, pour devenir hébreu. Un grand nombre de mots a pu passer des Phéniciens aux Grecs, et ces mots ont passé par la filière du grec pour devenir latins. Il en est beaucoup aussi que les Latins ont pu tenir directement des Phéniciens, qui entretenaient des relations habi-

tuelles avec la grande Grèce. Nous croyons, avec Court de Gébelin (qui n'est pas toujours une autorité infaillible), que Rome même, que la ville des sept collines doit son nom au radical *ram*, *rom*, *ramah*, haut, lieu haut. On sait apprécier la manie des peuples anciens, qui attribuaient toujours la fondation d'une ville dont l'origine était inconnue, à un héros du même nom. C'est ainsi que les Arabes, ignorant l'irruption des Vandales, qui ont donné leur nom à l'Andalousie, disent que l'Espagne a été peuplée par Andalus, fils de Japhet. Quelle histoire ressemble à un conte autant que celle du fondateur de Rome? Je crois à Romulus allaité par la louve, comme aux premières pages de notre histoire.

PAGE 131.

....*S'il ne veut pas me prendre pour épouse*...

Les rapides progrès d'une passion, ni ses emportemens, ne doivent pas surprendre en Orient. On y voit des princes désirer ardemment la possession d'une personne souvent très-éloignée, dont ils n'ont vu que le portrait,

ou de laquelle ils ont entendu dire qu'elle était parfaitement belle. Cela se conçoit très-bien dans un pays où les femmes sont cachées si constamment, que tout reste à faire pour l'imagination. Ici, l'amour est la suite d'une foule de convenances et de rapports qui se découvrent avec le temps. En Orient, c'est l'effet d'un mot, d'une pensée; c'est un éclair; c'est le feu du ciel.

PAGE 131.

.... *La vierge de Bésor semblait une jeune branche d'olivier qui jaillit d'une souche décrépite.*

Quand l'olivier est vieux, il se renouvelle par ses rejetons, ainsi que le palmier. Ce moyen de reproduction, infiniment plus prompt, est généralement employé. Le bon Pluche dit que l'olivier faisait la richesse de Saïs; et il en conclut l'identité de l'hébreu et de l'égyptien. Comme, selon Plutarque, les Egyptiens appellent Isis du nom de Minerve, qui signifie, je suis venue de moi-même, et qu'Isis était adorée par toute l'Egypte, quel-

ques-uns ont cru pouvoir conclure que la ville de Saïs, portant le nom de l'olivier, et se trouvant au milieu d'un territoire où cet arbre abondait, avait été, pour cette raison, consacrée à Minerve. Jablouski, que Pluche avait consulté, faisait venir en effet le nom hébreu de l'olivier (*zeith*), de l'égyptien ou copte *schait*. Mais cette conjecture ne semble pas heureuse à Michaelis, parce que l'olivier, qui est une des principales richesses de la Palestine, a précisément été refusé au sol de l'Egypte : c'est donc plutôt le mot copte qui est tiré de l'hébreu. Dindorf, que nous traduisons si souvent, renvoie le lecteur au *Lexique Ægyptiaque*, de La Croze, p. 170.

L'expression jaillir, trop hardie pour notre langue, est tout-à-fait hébraïque : c'est *iatsa*, qui signifie aussi poindre, et qui est employé pour les eaux que Moïse fait sortir du rocher. Il est employé ailleurs pour la plante altérée à qui la fraîcheur rend sa verdure. Schultens, qui sent bien l'expression poétique, qui l'exagère même, fait connaître, dans ses notes, toute la valeur de ce mot, qui convient parfaitement à la végétation si féconde et si rapide des régions méridionales.

PAGE 132.

.... *Une outre de vin de Saharon*....

(Et plus loin il est parlé des vins d'Engaddi, de Chelbon, de Sorec, etc.) Les Orientaux se servent d'outres (*hhemath*), pour transporter leurs boissons et même leurs alimens, que, par ce moyen, ils préservent de la corruption, de la poussière, des fourmis et des autres insectes. On fait fait venir ce nom de l'arabe *hhemath*, il a infusé ; c'est donc du mot outre qu'il faut se servir dans le chap. de la Genèse, où l'on raconte la fuite d'Hagar, que les peintres et quelques écrivains (1) représentent toujours avec une cruche.

Quand ces outres sont destinées à mettre du vin, on laisse le poil des peaux de chèvre en dedans, et lorsqu'elles doivent contenir de l'eau, le poil est en dehors. Les Arabes d'Afrique se servent aussi d'outres dont le poil

(1) J'allais dire : quelques écrivains ignorans; mais, hélas ! j'ai fait *un Ismaël*, et, comme les autres, je fais voyager Hagar avec une cruche, bien que cela soit peu commode pour traverser le désert.

est en dedans, pour faire du beurre; car il ne faut pour cela que les remplir de lait, les pendre à l'arçon de la selle du chameau, et marcher. On voit dans l'Odyssée d'Homère et dans les odes d'Horace, que d'autres peuples anciens se servaient aussi de ces outres. Pour les préparer, on coupe la tête et les pieds de l'animal; mais on ne lui fend point le ventre.

Le vase dont il est parlé le plus souvent dans la Bible, est le *kad*, dont les Latins ont tiré bien visiblement le mot *cadus*. Quelques étymologies aussi incontestables pour les noms des choses usuelles, nous porteraient à croire; 1° qu'il y avait presque identité entre la langue des Hébreux et celle des Phéniciens, 2° que le Latium tenait de ces derniers sa civilisation. On dit que le kad contenait trois boisseaux et trois quarts. S'il en est ainsi, Ribqah (Rebecca) qui portait ce vase sur son épaule, (Genèse 24, 15.) était forte comme un Turc. D'autres disent que dans le passage cité, kad est un seau et non pas une cruche. On se servait aussi fort souvent pour transporter les liquides, d'une sorte de vase appelé *hin*.

Iaïn, le nom du vin, est un mot primitif qui, selon Simonis, signifie fermentation, et selon d'autres, quelque chose de doux et de poli, parce qu'il descend doucement dans la gorge. C'est bien dit, dans le pays des vins sucrés. C'était chez les Juifs et les Arabes, un objet de comparaison aussi noble qu'agréable, sur-tout dans le style érotique, c'est pourquoi nous allons emprunter le latin de Dindorf: *Frequens imprimis in Oriente est comparatio quâ amicarum suarum salivam cum vino comparant; idque inter osculandum se gustare fingunt.* Montannabbi, *est-ne saliva tua an vero aqua nubium an vero vinum, quod in ore meo frigidum est, in corde vero pruna ignis? Quod non incognita fuerit auctori hujus cantici hæc osculi cum vino comparatio. Osculetur me osculis oris sui; nam amores tui meliores vino.*

Le vin avait plusieurs dénominations dont quelques-unes signifient probablement l'alcool, et dont l'une (*thirosch*), vin nouveau, vient à ce que l'on prétend, *d'iarasch*, (il a possédé) parce que le vin s'empare de l'esprit de ceux qui en boivent. Un passage de Zacharie (9. 17) annoncerait que les jeunes filles

en buvaient volontiers : « Le froment fait chanter les jeunes hommes, et le vin nouveau, les vierges. » L'autre nom (*acis*) désigne une chose qui a été foulée aux pieds. Le vin vieux a aussi un nom particulier.

Les cantons les plus célèbres sont nommés souvent dans la Bible, particulièrement celui d'Engaddi. Simonis entend par ce nom, *la fontaine de la coupe de la palme*, et Bochart, la fontaine du village de la chèvre, comme si ce bourg n'eût été abordable que pour cet animal. L'étymologie de Bochart est parfaitement exacte, quant à l'ortographe.

La vallée de Saharon offrait des vignobles cités parmi les meilleurs de la Judée. On mêlait à cet excellent vin deux parties d'eau. (*Schabbath* fol. 77. *Nidda* fol. 19.)

La ville de Chelbon (Hhélbôn) était connue des Grecs sous le nom de Chalybon, et la contrée adjacente sous celui de Chalybonitis. Les rois de Perse faisaient venir du vin de Chelbon, comme ils se faisaient apporter du froment de l'Œolide. Chelbon est l'ancien Alep, et la Beroë des Macédoniens est Alep d'aujourd'hui. Le Chaldéen et Raschi prétendent que Chelbon est du vin cuit. Les Hé-

breux en faisaient aussi comme nous avec du raisin sec. Quelques écrivains prétendent qu'ils connaissaient l'usage de l'eau-de-vie. On sait que nous tenons des Arabes l'art de fabriquer cette liqueur et l'esprit de vin. Aussi les termes d'alambic, d'alcool, dont on devrait bien supprimer l'article *al*, nous viennent-ils de ce peuple.

Isaïe nous apprend que les Ephraïmites étaient d'insignes ivrognes. Il commence ainsi le chapitre 28 : « Malheur à la couronne d'orgueil, aux fils d'Ephraïm toujours enivrés ! à la fleur pâlissante qui fait la gloire de leur parure.

Malheur à ceux qui sont abattus par le vin, et sur la tête de qui ruissèle un fleuve de parfums (1). Elle sera foulée aux pieds, cette couronne.... Le prêtre et le prophète ont couru çà et là : ils se sont égarés dans leurs visions, (c'est le nom que les Juifs donnaient aux prophéties.) et les *juges* ont chancelé, *à l'instant même où ils prononçaient leur* sentence. Ils ont couvert toutes les tables du

(1) Ou, sur la hauteur de la vallée fertile.

rebut immonde de leur ivresse, (1) sans respect pour aucun lieu.

PAGE 132.

.... *Est fille de soixante années.*

C'est un hébraïsme que nous avons cru devoir conserver. Il nous était également facile de dire, en français tout plat, qu'elle avait soixante ans, ou de dire avec un lieu commun poétique, que soixante hivers s'étaient accumulés sur sa tête; mais nous n'avons prêté serment devant aucun tribunal classique, de dire toujours ce que l'on avait déjà dit, et de le dire de la même manière. Je me tiens pour battu par les classiques français; je me réfugie devant les classiques hébreux, et je leur crie, au premier verset du dix-septième chapitre de la Genèse: « Abraham était fils de quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsque le Seigneur le regarda. » Au

(1) Let. De matière vomie et d'ordure. Diogène vertueux et dévot, voilà quel est Isaïe : il dit tout.



4e chap. de Samuel, Elie était fils de quatre-vingt-dix-huit ans, ses yeux étaient obscurcis et ne pouvaient plus voir. » Les gens que je cite ne' sont pas, comme on voit, des enfans, et l'on pourrait présenter beaucoup d'exemples de cette locution, tout aussi juste que bien d'autres expressions poétiques. S'il fallait en rendre raison, je dirais que les Hébreux regardaient apparemment toutes ces années comme autant d'aïeules. Voilà un moyen peu dispendieux de se faire un arbre généalogique.

PAGE 135.

.... Que le premier né de la mort vienne dévorer les leviers de leur chair.

Cette métaphore étant empruntée de Job, nous l'avons traduite comme Schulteus, à tout hasard, rien n'étant plus obscur et plus incertain, quant à la seconde figure ; car il y a peu de divergence entre les interprètes, pour la première.

On demande quel est ce premier né de la mort : les uns disent que c'est la plus redoutable des maladies, d'autres, la mort la plus

cruelle, etc., etc. Hé messieurs! laissez à cette belle image sa belle obscurité, qui la rend plus forte et plus frappante, comme ces mobiles fantômes auxquels une clarté douteuse prête de nouvelles terreurs. Il est, selon nous, de rares occasions où la poésie peut se passer d'une clarté complète.

La Vulgate dit : La mort la première née, comme si elles étaient plusieurs sœurs, et cette version qui a aussi sa beauté, présente à l'imagination cette effrayante famille. Le français de Sacy, dit : La mort la plus terrible dévorera l'éclat de son teint, et elle consumera toute la force de ses bras. Cette traduction ne manque pas d'élégance; mais elle est infidèle à force de timidité. Selon Dindorf, le premier né de la mort signifie une maladie cruelle : c'est briser la lyre du poëte inspiré.

Quant à la seconde figure, *bad* signifie levier, barre, grille et rameau. Peut-être les grilles font-elles allusion aux côtés dont il est question dans le verset précédent. Cela serait assez conforme au génie de la poésie hébraïque, les leviers seraient ici les bras: il est malheureux d'être obligé de le dire, et

de mettre le mot au bas de l'énigme. Dans notre traduction de Job, nous avions mis : « Les rameaux vêtus de sa chair. » Passe encore pour le premier né de la mort ; mais tout le reste est bizarre et forcé.

PAGE 136.

.... *Trois vieux figuiers qui couvraient de leur ombrage une fontaine....*

Le figuier présente l'image de la fertilité et du bonheur. De là cette expression, coucher sous le figuier, pour vivre agréablement. (*Mich.* 44). Le figuier est en effet un des arbres de la Palestine qui donnent le plus d'ombrage, après le sycomore, qui couvre un espace circulaire de quarante pas de diamètre. Le figuier fournit en grande partie la nourriture des habitans de certaines contrées du Levant. Au moyen de la caprification, un de ces arbres donne jusqu'à 300 livres de fruit dans une année, tandis qu'en Provence on en obtient à peine 20 livres. Il est vrai qu'elles sont beaucoup meilleures. Cette opération singulière, qui exige tant de patience, était connue des anciens. Elle se

fait au moyen des fruits du figuier sauvage, qui en produit de trois sortes. Ces fruits sont piqués par un insecte appelé, je crois, cynips, qui tout aussitôt y dépose ses œufs. Les paysans, qui connaissent le moment où ces œufs vont éclore, portent les fruits sur les figuiers cultivés. Les moucherons sortent, et c'est en déposant leurs œufs dans l'œil des figues, qu'ils en accélèrent la maturité. La plupart du temps, elle n'aurait même pas lieu sans cela. Ces procédés, dont nous avons mutilé l'exposition, se trouvent avec le plus grand détail dans Tournefort. Mais ce que les anciens ni Tournefort n'avaient point soupçonné, ce que les modernes eux-mêmes n'affirment pas encore, c'est que le cynips au lieu de faire mûrir la figue par irritation, comme une pomme piquée, accélère la maturité en portant la poussière mâle sur les pistils cachés dans l'intérieur de la figue femelle.

PAGE 137.

.... *Comme les yeux de deux colombes* ....

Colombe, (jonah) se dit à peu près de

même en syriaque et en samaritain. La plupart conjecturent que ce mot vient de Javan, nom que les Hébreux donnaient à l'Ionie. De tout temps, en effet, les pigeons furent au nombre des oiseaux domestiques chez les Grecs. Bochart soutient cette étymologie avec deux argumens principaux. Il cite la colombe de Dodone, qui, du haut d'un hêtre, faisait entendre avec une voix humaine les oracles de Jupiter; il cite aussi celle de Deucalion, qui lui annonçait le calme et la tempête, à peu près comme celle de Noé; la colombe, qui dans la Crète, nourrissait Jupiter avec de l'ambroisie. La Mythologie a bien d'autres colombes, et Bochart n'en oublie pas une. Mais si Sémiramis au berceau, exposée sur des rochers aux environs d'Ascalon, y fut nourrie par des colombes qui avaient fait leur nid en ce lieu, les colombes sont aussi anciennes en Syrie qu'en Grèce, et les faits cités par Bochart lui-même, en sont une preuve suffisante. Le nom de Sémiramis vient de *zemir*, qui signifie le chant des oiseaux, et particulièrement des tourterelles. On trouve dans le Cantique des Cantiques : « Voici la saison du chant (*zemir*)

qui s'approche, et la voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre. » Sémiramis et même tous les rois d'Assyrie, avaient pour étendard la figure d'une colombe. Dans plusieurs passages de la Bible, le glaive de la colombe, la colère de la colombe, désignent le glaive et la colère des rois d'Assyrie. Bien que Michaelis ajoute son autorité à celle de Bochart, il paraît que les pigeons étaient de toute ancienneté des oiseaux domestiques en Asie, et qu'ils étaient tellement connus des Hébreux, qu'il en est question dans le Lévitique, au sujet des sacrifices. Mais après le retour de la captivité, les Hébreux en manquèrent jusqu'au règne d'Hérode, qui, de nouveau, en fit apporter en Palestine, s'il faut ajouter foi au récit des rabbins. De là vient que ces pigeons domestiques furent appelés hérodiens, nom commun à une secte, et qui a jeté Drusius dans une plaisante méprise. Il a dit que les Hérodiens pouvaient être de ces Grecs qu'Hérode trouva dans le désert, et qu'il amena à Jérusalem où ils s'étaient fort multipliés. Il a été trompé par le mot hébreu *jonim*, qui signifie des Grecs, et signifie aussi les pigeons qu'Hérode apporta

du désert dans Jérusalem, où ils formèrent, non pas une secte, mais une espèce particulière. Le rapport des rabbins est d'autant plus croyable, qu'Hérode était infiniment curieux de toutes sortes d'oiseaux rares, et qu'il en avait réuni un grand nombre dans les magnifiques jardins de son palais.

Michaelis n'est pourtant pas bien ferme dans son opinion, puisqu'il cherche au nom des pigeons une étymologie arabe qui se rapporte à leur douceur; mais il rejette l'étymologie hébraïque qui fait venir leur nom du verbe *ianah*, il a opprimé, verbe qui serait pris ici au passif. Nous ne rapporterons point plusieurs autres conjectures sur l'origine de ce mot. En syriaque, une colombe s'appelle *charmion* ou *charmiona*, et ce mot composé pourrait bien être le nom d'Hermione. C'était aussi celui d'une suivante de Cléopâtre. Enfin, il est souvent parlé de colombes dans la Bible. Celle de Noé ne veut point s'arrêter sur la terre humide et fangeuse: ce qui est très-conforme au naturel de ces oiseaux; et Salomon compare les yeux de son épouse à des yeux de colombe.

Il est impossible de parler des pigeons de

ce pays sans dire un mot des pigeons courriers. On sait que les négocians d'Alep et de Smyrne se servaient de ces oiseaux pour correspondre. Il faut que le pigeon (mâle sans doute) soit emporté quand sa femelle a des œufs ou des petits. On le lâche ensuite quand on veut, avec un petit ruban sur lequel les nouvelles sont écrites, et il retourne à son colombier, d'un seul vol. Nous avons vu dans les gazettes, qu'à la suite d'une gageure, un pigeon n'avait mis qu'une heure pour se rendre de Paris à Cologne. Mais ma mémoire ou la gazette peuvent me tromper. Je crois cependant que les oiseaux font cent lieues par heure. Sans cette rapidité prodigieuse, comment les petits oiseaux, qui ne peuvent rester long-temps sans manger, traverseraient-ils la Méditerranée ? Tout le monde sait l'histoire de la bécasse et du faucon qui, dans une chasse de François Ier, furent s'abattre à Malte, en si peu de temps. On dit que l'usage des pigeons courriers s'est tout-à-fait perdu dans le Levant.

PAGE 139.

... Ma flèche s'égarait loin des chevreuils.

Esaü était grand chasseur, et son père Isaac aimait le gibier. Indépendamment des liévres qui abondent dans le désert, on trouve une sorte de gros rat dont la chair est meilleure, et que les Arabes nomment *dcher-buœ*. C'est le dipus jaculus de Linné. Tout le gibier des Arabes pourrait n'être pas de notre goût. Ils mangent les furets, dont l'odeur nous serait fort désagréable. Ils mangent aussi les sauterelles, les porcs-épics, et une sorte de lézard qui est de la grosseur d'un chat, et qu'ils appellent *dobb*. Il y a des bouquetins dans les rochers, à l'est de la grande plaine traversée par le Jourdain. S'il en faut croire quelques auteurs, les Arabes employent à la chasse de la gazelle un animal du genre des chats, mais beaucoup plus gros. Ils l'appellent *el phoehed* : c'est probablement le felis uncia de Linné. Mais je ne crois pas que l'once se trouve en Arabie, et si cette coutume sub-

siste encore, c'est chez les Arabes d'Afrique: elle était inconnue à nos Hébreux, et l'on sait même le peu de cas qu'ils faisaient des chiens. Les mahométans ont hérité de ce mépris. Les flèches des Hébreux étaient sûrement faites avec des cannes comme celles des Arabes (sehem). Celles de Perse sont d'un bois dur (neschab). L'arc est chez les Mogols le symbole d'un roi, et la flèche est l'emblême d'un ambassadeur ou d'un vice-roi. Dans la Bible, il est parlé cent fois de l'arc du Seigneur. Celui qu'il découvre aux yeux d'Abraham en signe d'alliance, est, comme on sait, l'arc-en-ciel; mais il est souvent question de ses flèches, de son carquois retentissant. Ces images lui sont appliquées parce que les Orientaux n'en connaissent pas de plus nobles.

Page 139.

..... *Nos âmes étaient étroitement liées....*

On a beaucoup disserté sur l'opinion que les Hébreux se formaient de notre âme et de sa destinée. Il est difficile d'atteindre une solution satisfaisante. Si la postérité veut savoir ce que

nous pensons à ce sujet, et qu'elle consulte les milliers de volumes que nous lui transmettons avec un soin si peu modeste, elle sera certainement fort embarrassée. Elle y verra les opinions les plus diamétralement opposées, et entre ces opinions des nuances sans nombre; et comme rien ne peut fixer la mobilité de la pensée, ni fortifier complétement sa fragilité, peut-être même que ceux qui furent chargés de transmettre et d'interpréter les révélations divines, ont pu, selon le siècle dans lequel ils vivaient, varier à cet égard sans tomber dans l'hérésie. Cette mobilité est telle que si l'homme le plus orthodoxe écrit un peu longuement sur la religion, dans le but de la défendre, il la modifie à son insu, comme celui qui, traversant une vaste plaine, veut marcher en ligne droite vers son but, et toutefois décrit infailliblement une courbe. Les gouvernemens sages et paternels doivent être fort embarrassés : la fixité des idées en matière de religion est d'abord un devoir divin, et de plus elle est un avantage politique; cependant on ne peut l'obtenir sans l'inquisition, et cette institution ne me paraît pas inhérente aux gouvernemens sages et paternels.

Peut-être, comme nous, les Hébreux ont-ils eu des opinions diverses, selon les temps divers où ils écrivaient. Si, dans le même ouvrage, certaines expressions proclament tantôt l'immortalité de notre âme, et tantôt notre entière destruction, c'est que pour définir en toute occasion la spiritualité, il faut posséder comme les vieux peuples tout l'arsenal de la métaphysique. Les Grecs, éternels argumentateurs, nous ont transmis leurs subtilités, et les jeux de leur esprit semblèrent à nos bons aïeux autant d'articles de foi.

Les Hébreux, au contraire, qui raisonnaient peu, qui sentaient vivement, n'avaient que des expressions retentissantes ou pittoresques, et parlaient surtout aux sens. Selon la manière dont ils étaient affectés, leur imagination franchissait les bornes de la vie, pour habiter un lieu de délices rempli de la présence de l'Eternel, ou bien elle voyait l'homme enseveli tout entier dans le tombeau. Nous voyons dans leurs liturgies un culte décrit avec détail, mais nous ne trouvons de dogmes que dans le fatras des rabbins : si pourtant l'on peut se livrer à quelques conjectures sur l'objet qui nous occupe, il semble que considérer la

mort comme la fin de toutes choses soit une figure très-familière aux peuples qui ont professé le plus constamment l'immortalité de l'âme.

La défense la plus expresse que Moïse ait faite aux Juifs, et la plus religieusement observée même aujourd'hui, la défense de manger du sang, a pour unique motif cette persuasion que l'âme était dans le sang. Or, si l'on n'avait pas cru que cette âme survécût au corps qu'elle habitait, cette exception eût été sans motif. Nous conviendrons qu'une âme si intimement unie au sang n'est pas une idée conforme à celle que nous nous faisons de la spiritualité, si toutefois nous en avons une idée bien précise, car nous ne la définissons que d'une manière négative. On objectera sans doute aussi qu'un tel rite ne prouve rien, puisqu'il n'est applicable qu'au sang des animaux, et que nous leur refusons une âme, mais quelques auteurs pensent que les Juifs croyaient à la métempsycose. En effet, lorsqu'on vint parler de Jésus-Christ à Hérode, il répondit que c'était Jean-Baptiste, et comme il lui avait fait couper la tête, il ne pouvait croire que ce fût le corps de cet apôtre qui parcourût les

campagnes de la Judée. Les apôtres disent à Jésus-Christ : « Les uns croient que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Elie, Jérémie, ou quelque autre prophète. » Philon borne la punition des méchans au passage de leur âme dans un autre corps où elle souffre des maux infinis, mais Philon n'est presque plus un Juif. S'il faut en croire dom Calmet, Maimonides et Kimchi, qui, comme les Saducéens, nient l'immortalité de l'âme, sont regardés par ceux de leur nation comme des hérétiques. Les Esséniens croient que les âmes viennent de l'air, et qu'elles y retournent : ils supposent un certain attrait qui détermine ces âmes à descendre dans nos corps.

Ensuite les Hébreux parlent de l'âme à tout instant, et je ne vois pas pourquoi ce mot existerait chez un peuple qui n'y attacherait pas à peu près la même idée que nous, celle d'un être durable habitant un corps périssable. Cette expression d'*âme qui vive* est employée très-souvent au commencement de la Genèse, et c'est de là sans doute qu'elle est passée dans notre langue. D'ailleurs, les différentes acceptions dans lesquelles on la voit employée conviennent parfaitement à une faculté purement

morale. Esaü dit au vieil Isaac : « Que mon père se lève, et qu'il mange de la chasse de son fils, afin que son âme me bénisse ! » David dit au Seigneur : « Tu n'abandonneras point mon âme à la tombe, et tu ne permettras pas *que l'objet* de ta miséricorde voie jamais la corruption. Tu me feras connaître les chemins de la vie : tu me rassasieras éternellement des joies de ta présence, et des délices que l'on goûte à ta droite. » Rien n'est plus formel, et le psalmiste, en ce passage, croit bien certainement que son âme peut survivre à son corps ; mais comme ce n'était point un dogme (1), et qu'on pouvait sans impiété dire des choses en apparence fort différentes, le saint roi Ezéchias, demandant à Dieu d'épargner sa vie, lui représente que « ce n'est point l'enfer qui le célébrera, ni la mort qui chantera ses louanges. » Mais ce passage, cité tant de fois par ceux qui refusent aux Juifs la notion de notre immortalité, que prouve-t-il ? Que les morts ne chan-

(1) Les Saducéens, qui n'y croyaient pas, demeuraient en effet dans la communion juive, et plusieurs souverains pontifes ont été de leur secte.

tent pas; et nous sommes tous très-convaincus qu'il en est ainsi, tout au moins jusqu'au jour de la résurrection, qui du temps de David pouvait sembler encore très-éloigné.

Voici quelques autres passages qui pourraient sembler favorables à la même opinion. Job, chap. 3 : « .... Maintenant je serais couché, je serais tranquille, je dormirais, et le feu qui me dévore serait assoupi. — *Je dormirais* avec les rois et les conseillers de la terre, et ceux qui se construisent des demeures solitaires. — Avec les princes possesseurs de l'or, qui remplissent leurs maisons d'argent. — Que ne suis-je comme l'avorton caché, comme les enfans qui ne verront jamais la lumière ! — Là, les inquiets cessent d'être agités, et là se reposent ceux dont les forces sont épuisées. — Là, les captifs gisent ensemble, et n'entendent point la voix de leur oppresseur. — Là, les petits et les grands seront égaux, et l'esclave libre du joug de son maître. » Ps. 49 : « Son âme a été bénie tant qu'il a vécu, car on te loue tant que l'on peut retirer de toi quelque bien. — Il viendra se réunir à la génération de ses pères, et jusqu'à l'éternité il ne verra point la lumière. » Ps. 146 : « Ne placez point

votre confiance dans les princes, ni dans aucun fils de l'homme : point de secours en lui. — Son esprit s'échappera pour retourner à la terre, et dans ce jour même sa pensée périra. » — Ps. 49 : « Ils seront (les insensés) placés dans la fosse comme de vils troupeaux ; la mort les dévorera : le niveau (1) descendra sur eux au matin, et la tombe les consumera

(1) Trouvant peu de connexion et de sens dans les versions reçues, j'ai tenté une voie nouvelle ; j'ai rendu *iescharim* (littéralement, les droits) par le niveau. Peut-être faudrait-il les niveleurs. Je suppose que les insensés dont il s'agit ont été jetés dans la fosse, et que des hommes viennent répandre également la terre sur leur dépouille. La Vulgate traduit *iaredou* (ils ont descendu), par ces mots : *les justes auront l'empire sur eux, au matin.* Elle dit d'abord : Ils ont été placés dans l'*enfer* comme *des brebis*. Des brebis ! dans l'enfer ! pauvres bêtes ! Il est bien évident que *scheôl* signifie fosse, dans ce passage et dans beaucoup d'autres. Je crois que la Vulgate se trompe, dans l'un des versets précédens, lorsqu'elle dit : « Et l'homme, tandis qu'il était élevé en honneur, ne l'a point compris, etc. » Nous suivons une route bien différente, et nous rendons ainsi ce verset : « L'homme n'a pas *même* passé la nuit sous le toit de la prospérité ; il a été semblable aux troupeaux qu'il immole chaque jour. »

loin de leur demeure. » Ps. 78 : « *Dieu* se souvint que ce peuple n'était qu'une chair *fragile*, qu'un souffle qui passe et qui ne revient plus. » Un verset d'Isaïe (chap. 26) semblerait aussi très-formel, du moins en ses premiers mots : « Les morts ne reviennent point à la vie ; les raphaïtes (les mânes) ne se lèvent point de leur tombe : c'est pour cela *que voulant nous délivrer à jamais,* tu les as visités et tu les as détruits. » Nous croyons avec Schultens que les raphaïtes sont les mânes, mais cela n'est point reçu d'un consentement universel ; la plupart croient que ce sont les géans, et la Vulgate entend ce verset un peu obscur tout autrement que nous : elle dit que les morts ne reviennent point à la vie ; que les géans ne se lèvent pas de leur tombe, etc. D'ailleurs nous traduisons ainsi un verset du même chapitre, et qui suit de près celui-ci : « Tes morts vivront, et mon cadavre se lèvera : les habitans de la poussière s'éveilleront et feront entendre des chants d'allégresse, parce que ta rosée est une rosée de lumière, et que tu précipiteras la terre des raphaïtes. » Un verset du 7e chap. de Job semblerait annoncer l'entière destruction de

l'homme : « La nuée se consume et s'en va ; de même celui qui descend au tombeau ne remontera plus. » Mais le verset suivant prouve bien qu'il s'agit seulement de ne pas revenir occuper sa place dans ce monde : « Il n'habitera plus sa maison, et son bien ne le connaîtra point désormais. » Nous allons rapporter quelques autres passages favorables à l'immortalité de l'âme. Prov. chap. 22 : « ..... Que tes jours entiers se passent dans la crainte de Jéhovah ; car *ce qu'il y a de* solide est certainement à la fin, et ton espérance ne sera point trompée. » Job, chap. 7 : « N'est-ce pas une milice que la condition de l'homme sur la terre, et ses jours ne sont-ils pas comme les jours du mercenaire ? » Samuel, chap. 2 : « Jéhovah donne la mort et la vie : il fait descendre *l'homme* dans la tombe, et il le fait remonter. » Ps. 36 : « Que ta miséricorde est précieuse, ô mon Dieu ! Les fils de l'homme se réfugient à l'ombre de tes ailes. — Ils se rassasient des mets exquis de ta demeure, et le fleuve de tes délices les désaltère. — Car c'est auprès de toi qu'est le lieu de la vie, et c'est dans ta clarté que se voit la lumière. » Job, chap. 24 : « La sécheresse et la chaleur

enlèvent les eaux de la neige, et l'enfer (ou le tombeau) ceux qui ont prévariqué. » Exode, chap. 33, vers. 20 : « L'homme ne me verra point tant qu'il vivra. » Nous pourrions multiplier beaucoup les citations pour et contre; on y verrait, comme dans celles-ci, que la mort de l'âme, la mort complète, la mort éternelle est destinée seulement aux impies.

Il nous reste à examiner, avec la même concision, ce que les modernes ont pensé de la croyance des Juifs à cet égard. On accuse Moïse de matérialisme, pour avoir mis ces mots dans la bouche du créateur parlant à l'homme : « Parce que tu n'est que poussière, tu retourneras à la poussière. » M. Fabre d'Olivet justifie Moïse par une nouvelle interprétation du mot *ainpar* (poussière) qu'il écrit *haphar* comme la plupart des Hébreux, et qu'il croit signifier *esprit elémentaire*. Lorsque Schultens, le plus téméraire des traducteurs, hasarde une nouvelle interprétation de quelque mot dans un passage, il a soin de faire cadrer cette même acception avec toutes les phrases de la Bible où le mot se trouve, et il ne faut pas aller bien loin.

Dieu dit au serpent : « Tu mangeras la poussière. » A la bonne heure ; mais Dieu ne l'aurait sûrement pas condamné à se nourrir d'esprit élémentaire : c'est une nourriture trop creuse. C'est ce que M. Fabre ne tente point et n'aurait pu tenter ici.

Nous ne pensons pas qu'il soit besoin de pareils moyens pour disculper Moïse du reproche de matérialisme. Les mots qu'il place dans la bouche du Seigneur, apprennent bien éloquemment au premier homme qu'il est, dès ce moment, sujet à la mort. Il emploie ici une figure bien usitée, une figure par laquelle le tout est désigné par l'une de ses parties. Il ne serait alors aucun juge au monde qui n'eût encouru le blâme dont il s'agit ; car en est-il un seul, qui, en prescrivant par sa sentence la peine du corps, ait songé au sort de l'âme, ait ajouté qu'elle vivrait pour les supplices éternels, ou qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait ? Ce discours, même en son sens le plus littéral, est parfaitement d'accord avec les dogmes qui succédèrent à la religion des Juifs, en la développant. Quel est le sens le plus simple de cette histoire ? C'est qu'Adam, vaincu par sa propre fragilité, n'a pu résister

à l'attrait du fruit défendu : sa chair, inconstante et faible comme la poussière, va subir le sort de la poussière. Mais dans ce monde, soumis à d'éternelles métamorphoses, la poussière elle-même n'attend-elle pas d'autres destinées, et ne redeviendra-t-elle point la chair d'Adam ? Il ne faut pas oublier que ce récit divin emprunte partout les formes humaines, et même les plus simples en leur sublimité. Moïse n'a pas plus décomposé la nature de l'homme qu'il n'a décomposé le corps humain, et ne se montre pas plus métaphysicien qu'il ne se montre anatomiste. Son silence à l'égard de l'âme, en certaines occasions, ne prescrit point contre l'existence de l'âme proclamée en cent autres occasions. Quelques lignes plus haut, ne voit-on pas l'homme fait à la ressemblance de Dieu, et cet être infirme et débile, lui peut-il ressembler autrement que par son âme ? Cette forme usitée des patriarches, *réunis à leurs pères*, alors qu'ils sortent de la vie, que signifierait-elle, lorsque les os de leurs pères sont ensevelis à des distances infinies, lorsque leur poudre ne saurait se mêler ? Ce langage signifie que l'âme d'Abraham s'envole

au séjour habité par les âmes des patriarches de Chaldée, dont Abraham reçut la vie.

Selon les Juifs modernes, qui se prétendent héritiers des doctrines de leurs pères, la résurrection doit offrir une image de la création; mais une image très-perfectionnée: le soleil répandra quarante-neuf fois plus de clarté. Quelle précision! tous les animaux détruits à la fin du monde, seront appelés à un état plus parfait. Le corps d'Adam était transparent; il le sera davantage encore. ... Onvoit que l'imagination humaine ne peut s'arrêter. Elle déclare en cela même sa nature divine. Il faut excuser l'erreur; mais il lui faut imposer des bornes; sans quoi sa religion serait bientôt surchargée d'ornemens mythologiques, qui prétendant l'embellir, l'étoufferaient peut-être. Nous sommes déjà fort avancés dans cette voie.

Page 139.

.... *Nous tranchâmes ensemble l'alliance.*

C'est une élision que l'on emploie, au lieu de dire la victime de l'alliance que l'on dési-

sera, il ne nous envahira point. » Nous ne citerons pas d'autres exemples, la Bible en est remplie surtout au commencement; car les cérémonies sanglantes disparaissent à mesure que la civilisation fait quelques progrès. L'essentiel était le repas, cérémonie de tous les temps. Ce qui est de tous les temps aussi, c'est de cimenter une alliance avec le sang du faible, et de s'unir pour dévorer ses lambeaux. Chez les anciens Islandais on partageait un brin d'herbe, et l'on contractait l'alliance en se plaçant entre les deux fragmens. L'intention était la même, et l'on croyait par là s'identifier l'un à l'autre, comme si les rapports entre de si fragiles créatures, pouvaient durer plus long-temps que l'identité de leurs intérêts.

PAGE 139.

.... *La trompette de la guerre donna sa voix.*

C'est d'abord un hébraïsme. Nous rapporterons le nom hébreu de la trompette, *hatzatzerah,* parce qu'il forme une onomatopée.

Josephe dit que les trompettes, longues de près d'une coudée, avaient une embouchure un peu plus grosse qu'une flûte et terminée en entonnoir, pour recevoir le souffle. Les prêtres s'en servaient pour indiquer les jeûnes, convoquer les assemblées, et pour avertir les citoyens de l'arrivée de l'ennemi. L'autre trompette (*schophar*) était, selon St. Jérôme, la trompe des bergers. Elle était faite d'une corne recourbée, et c'était sûrement ce que les pâtres appellent cornet-à-bouquin. Une troisième trompette est appelée iobel ou jobel, d'un mot qui signifie bélier, ou, selon d'autres, son prolongé. C'est de là que vient le jubilé, l'année du jubilé, où la délivrance des esclaves était annoncée avec une corne de bélier. Plusieurs interprètes font venir ce nom de Jubal, inventeur des instrumens de musique. Nous supprimons plusieurs autres étymologies.

PAGE 139.

.... *De Thamar à Jerimoth.*

Ierimouth est une ville de la tribu de Juda, et l'une des plus anciennes villes royales des

Chananéens. Il y en avait une autre dans la tribu d'Issachar.

PAGE 142.

.... *Nuit fatale, sois effacée du livre des temps ! sois stérile et désolée....*

Nous rapporterons en entier cette imprécation, comme un échantillon curieux de la poésie hébraïque. Ce n'est pas que nous l'admirions aveuglément : c'est la poésie de Lucain, de Claudien, de Stace, avec leur enflure et leurs redondances; mais enfin c'est de la plus haute poésie.

... « Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance (1).

« Périsse le jour qui m'a enfanté. et la nuit qui a dit (2): Un homme a été conçu !

« Que ce jour soit un jour de ténèbres; que

(1) Let. Son jour: car c'est ainsi que les Hébreux appelaient leur jour de naissance.

(2) Il personnifie la nuit. Belle figure, très-familière aux Orientaux. Ils disent le jour insidieux, le jour sanguinaire, etc.

Dieu ne l'appelle pas, et que la lumière (1) n'éclate point sur lui !

« Que les brumes épaisses et l'ombre de la mort le réclament ; que la troupe des nuées tende ses pavillons sur lui et l'épouvante, comme le plus exécrable des jours ! (2)

« Et cette nuit ! que la destruction s'en empare ! qu'elle soit *à jamais* abolie !

« Qu'elle ne se réjouisse point (3) parmi les jours de l'année ! qu'elle n'entre point dans le nombre des mois !

« La voilà cette nuit ! qu'elle soit stérile comme un caillou ; qu'elle n'entende point de voix retentissantes.

« Qu'ils la maudissent, ceux qui font des imprécations contre le jour ! qu'ils se hâtent de maudire celle qui a suscité Léviathan !

« Que les étoiles de son crépuscule se voi-

(1) *Naharah*, mot chaldéen qui ne se trouve que dans Job. Selon Schultens, il vient de l'hébreu *nahar*, qui signifie fleuve, et désigne par conséquent une lumière limpide ou qui se répand à grands flots.

(2) Beaucoup de variantes.

(3) Michaelis aime mieux dire : « Qu'elle ne tienne point aux jours, ne les suive pas. » Il prend *hharah* dans le sens d'adhérer et non pas de se réjouir.

lent de ténèbres ! qu'elle attende la lumière, et point de lumière ; et qu'elle ne voie point les paupières de l'aurore.

« Parce qu'elle n'a point fermé les portes du sein de ma mère, et qu'elle a caché l'infortune à mes yeux. »

Voilà bien toutes les injures que l'on peut dire à une nuit, et jamais il n'y en eut de plus maltraitée ; mais on ne peut être gracieux quand on est sur un fumier ; quand on est couvert d'ulcères, et qu'on a les amis les plus durs que l'Orient ait jamais produits.

PAGE 142.

.... *L'idole endormie sous les traits de qui Moab adore la beauté.*

On prétend que le sculpteur grec à qui nous devons la fameuse statue connue sous le nom d'Hercule Farnèse, a montré un rare génie en représentant la force dans le repos. On pourrait aussi très-bien se servir du pardon pour caractériser la puissance. La beauté dans le sommeil et n'ayant même pas besoin de veiller pour plaire, est une idée bien déli-

cate pour un sculpteur moabite, et même pour un poète hébreu. Quelle est d'abord cette déesse, dont l'écriture ne dit pas un mot ? Il se peut, à toute force, que l'une des divinités de la Syrie fût adorée dans Moab, bien que tous ces petits peuples eussent chacun leur dieu. Vénus n'est pas un nom grec, ce nous semble. Selon Pluche, les prêtresses syriennes de cette déesse célébraient sous des cabanes de feuillage ou bien sous des tentes que l'on appelait *sucoth benoth*, les pavillons des filles. Les Européens prononçaient sans doute le *b* comme un *v*, et le *th* des Syriens comme un s. Ils dirent Vénos et ensuite Vénus ; et le nom de la fête devint celui de la déesse. D'ailleurs une médaille de Julia Augusta, porte *Vénos genitrix*. Une ville des Carthaginois qu'ils nommaient Succotha Vénos, est appelée par les Latins Sicca Veneris. Nous voyons que les Juifs donnent au Seigneur le nom d'Elohim qui signifie les dieux, et qu'en général les Orientaux employaient le pluriel pour attribuer à une seule personne les qualités ou les dignités de plusieurs : il n'est donc pas sans vraisemblance que les Syriens aient donné à la déesse

de la beauté un nom qui désignait toutes les belles. N'avait-on pas emprunté à chacune ce qu'elle avait de mieux, pour composer l'image de cette déesse ?

Le dieu suprême de Moab était Chamos. Nous ne pourrions dire au lecteur avec certitude quel était ce dieu : nous lui demanderons au contraire, si ce n'était pas le Camesès des Africains.

PAGE 143.

. . . . *Accordez-nous de pleurer pendant sept jours notre virginité*. . . .

Les Hébreux, comme tous les anciens peuples, prenaient leurs captives pour maîtresses quand elles leur convenaient : c'était le droit des gens, de ce temps-là. Mais elles demandent un délai comme si c'était la coutume ; et nous en doutons. Les Hébreux n'étaient pas si patiens. L'Ecriture fournit un seul exemple de ce genre. La fille de Jephté, soit qu'elle dût perdre la vie, ce qui est fort contesté, soit qu'elle dût se consacrer au Seigneur, ce que plusieurs exemples permettent de croire, la

fille de Jephté va pleurer sa virginité dans les montagnes, pendant sept semaines. Mais si elle se consacre au Seigneur, c'est-à-dire si elle renonce au mariage, pourquoi pleurer sa virginité, qu'elle va conserver? D'un autre côté, le Pentateuque existait, et les sacrifices humains y sont regardés comme l'abomination de Jéhovah. On s'étaie pourtant de la Genèse, et l'on dit que si le Seigneur paraît exiger d'Abraham le sang de son cher Isaac, et si le patriarche se soumet sans étonnement, c'est sans doute parce que de tels sacrifices étaient pour lors en usage, et que Dieu lui-même, compatissant à la faiblesse humaine, avait bien voulu se conformer, en apparence, à cette coutume barbare.

Cette demande, qui n'est qu'une épreuve, et une épreuve très-bien choisie, comme la plus forte à laquelle pût être exposée la soumission du patriarche, ne prouve point, à notre avis, que la race d'Abraham, si distincte des autres tribus par sa persévérance dans la religion primitive, fût entachée pourtant du crime le plus odieux des idolâtres. Tout cela est discuté dans vingt ouvrages, et même expliqué, tant bien que mal.

PAGE 143.

.... *Dont l'âme s'est échappée par la bouche du glaive.*

Hébraïsme très-fréquent, mais un peu singulier dans la langue française, qui le rend ordinairement par cette expression : passer au fil de l'épée. Nous dirons d'abord que celle-ci n'est pas moins bizarre, et puis qu'elle est ignoble, en ce qu'elle présente à l'imagination des hommes embrochés comme des alouettes. Mais que faut-il entendre par la bouche du glaive ? Chez les Hébreux, qui personnifient tout, comme les Grecs, les Latins, et tous les peuples doués du génie poétique, le glaive était-il aussi personnifié, et disait-on la bouche du glaive comme on dirait que le glaive dévore les combattans ? L'image serait et plus forte et plus vraie, si l'on entendait par la bouche du glaive la blessure qui, en effet, ressemble parfaitement à une bouche, et par laquelle l'âme est censée s'échapper.

Les Hébreux avaient plusieurs sortes d'épées. Celle que nous nommons glaive, s'ap-

pelait en hébreu *hhéreb*, et ce nom signifie aussi, dans Ezéchiel, les globes de feu que lançaient les balistes.

Page 144.

.... *Est-ce à nous de jeter le sort?*

Goral signifie également sort et caillou, parce qu'on se servait de petites pierres pour tirer au sort. Dans les Proverbes, Schultens se sert de l'arabe pour donner à ce mot une signification forcée, comme il lui arrive si souvent. Les Juifs, ainsi que les autres peuples anciens, se servaient aussi, dans cette occasion, de flèches sans plumes; il en est question deux fois; 1° dans Ezéchiel, lorsque le roi de Babylone veut tirer les flèches du sort à l'entrée de deux chemins, pour savoir s'il assiégera d'abord Jérusalem ou Rabba; 2° dans Osée (4, 12), le Seigneur dit: « Mon peuple consulte un morceau de bois, et c'est une baguette qui lui prescrit ce qu'il doit faire. » Mahomet en parle aussi dans le Koran, et Pokoke rapporte avec détail ce que les écrivains arabes disent de cette coutume. On voit

dans les Commentaires de saint Jérôme sur Ezéchiel, la méthode usitée dans la divination des flèches. On écrivait sur ces armes les noms des villes que l'on voulait assiéger ; on les plaçait confusément dans un carquois, et puis on les tirait au hasard. La ville dont le nom sortait le premier était la première attaquée. C'est ainsi que Nabuchodonosor résolut d'envahir la Judée. On jetait aussi dans une urne des billets chargés de mots pris à l'aventure, ou de vers quelconques. Le tout étant bien remué, le premier billet sortant dictait à la personne consultante quelle conduite elle devait tenir.

Page 146.

.... *Et nous jurâmes avec eux sur les paroles de la paix.*

Jurer sur une parole, au lieu de promettre la chose énoncée dans le discours, est une locution habituelle. Il suffit d'ouvrir la Genèse pour s'en convaincre.

PAGE 146.

.... Sables du désert, c'est à vos brûlantes solitudes que j'allais demander le repos.

Aujourd'hui, indépendamment des terres incultes qui se trouvent dans la Palestine, elle est séparée, par des déserts, de l'Egypte, de l'Arabie et de la Babylonie. Nous avons déjà dit que, du temps de Salomon, ces déserts n'existaient peut-être pas. Telle est du moins la thèse soutenue par d'estimables écrivains français et allemands. Le désert de Pharan, que les Hébreux parcoururent pendant quarante ans, ne fut probablement pas défriché entre cette époque et celle de Salomon. Il faut cependant convenir que le commerce très-actif que les Hébreux et les Tyriens faisaient à Esion-Gaber, avait dû vivifier et les environs de ce port, et l'intervalle qui le séparait de la Palestine. On dit de plus que sur les côtes depuis Gaza jusqu'à Damiette, il y avait autrefois les villes de Raphia, de Rhinocorure, de Béthaphu, d'Ostracine; et plusieurs voyageurs ont remarqué sur cette route

des débris de colonnes et de monumens. C'est également entre la mer Morte et l'Egypte que plusieurs écrivains placent la terre de Gessen, donnée aux Israélites par Pharaon ; et c'est dans le désert de Sur qu'ils cherchaient les villes de Gérare, de Bersabée, d'Arad, de Luza, d'Horma, d'Asemona, de Siceleg, de Geth, de Maon, etc. Sous les kalifes Fatemi, il y avait de Fostat, capitale de l'Egypte, à Damas, une route qui ne passait point par Gaza : on y trouvait des postes et des hôtelleries ; une femme aurait pu faire le chemin à pied, sans porter d'eau ; mais, après l'invasion de Tamerlan, cette route se perdit absolument. Il faut convenir que la Palestine, placée entre l'Asie et l'Egypte, était dans une situation bien malheureuse, et que, depuis les rois de Babylone, une série continuelle de dévastations a dû changer la face même de son territoire. Tout pays qui est affligé de quelque désavantage physique ne peut résister à de semblables secousses, et ce qui est un affreux désert aujourd'hui, était au moins un pays très-aride, au temps de Salomon. Les ennemis des Juifs et des Chrétiens ne sont donc pas très-fondés en raison, lorsqu'ils pro-

testent, au nom de la statistique actuelle de la Judée, contre les onze cent mille combattans du royaume de Juda. Qu'en France, où l'on aime les expériences hasardeuses, on ait une succession de républiques conquérantes et de croisades européennes, on verra ce que peut devenir un pays réputé fertile aujourd'hui. Abandonnez la Hollande aux flots de la mer, qui battent sans cesse les digues élevées et entretenues par une inconcevable industrie, et les vaisseaux navigueront bientôt à la place même où s'élèvent aujourd'hui des cités populeuses. Abandonnez à l'ardeur du soleil, aux invasions des sables ou des Barbares, à l'haleine brûlante des vents, à l'imprévoyance d'un gouvernement précaire, certaines contrées de l'Afrique et de l'Asie, vous n'y trouverez bientôt plus que le désert de Sur et de Pharan. Les irrigations portent au loin une fertilité qui serait restreinte aux rivages des fleuves. Ailleurs, une terre sablonneuse et maigre emprunte quelques sucs des engrais qu'on lui prodigue : des plantations la fixent, l'abritent du hâle, arrêtent, condensent les vapeurs, qui descendent en rosée sur un sol altéré. Dans les pays de ce genre, qui nour-

rissent une population permanente, l'entretien des bestiaux est l'ouvrage de la plus pénible industrie. Dans le Fezzan, dépourvu de pâturages, les brebis sont nourries avec du grain et même des dattes (1). Dans une invasion, les arbres sont coupés, les bestiaux égorgés, les habitans emmenés en captivité, et le voyageur lettré cherche en vain quelque peuple d'Hérodote ou de Strabon sur des plages sablonneuses, dont trois ou quatre couples d'autruches composent toute la population.

Quand la terre se refuse même à payer le faible salaire de ces travaux, l'homme se nourrit de la chair et surtout du lait de ses troupeaux; mais les troupeaux ont bientôt épuisé les produits d'une végétation languissante; il faut ployer les pavillons et changer de désert. C'est à de si dures conditions que subsistent l'Arabe d'Afrique et le Bédouin, que les bons habitans de nos villes supposent doué de l'instinct voyageur. De la sorte, une

(1) Aussi la viande coûte-t-elle quinze sous la livre: ce qui est exorbitant pour l'Afrique, où les vivres sont à vil prix.

peuplade possède ou plutôt parcourt une vaste contrée. La détresse de ces hommes est telle, que souvent ils sont obligés de mêler à quelque peu de lait l'urine des chameaux, et de boire ou plutôt d'avaler cette liqueur impure. Tout désert, et particulièrement celui que les Hébreux parcoururent après le passage de la mer Rouge, reçoit des Arabes le nom de Tiah : c'est la Cassiotide des anciens, apparemment du mont Casius. Les plantes de ces déserts sont décrites dans quelques voyages, surtout dans Hasselquist et dans Aly-Bey : les pèlerins moins savans ont surtout remarqué la pomme empoisonnée d'un solanum épineux, très-commun aux environs de la mer Morte. Il semble que la Providence ait hérissé d'épines la plupart de ces plantes pour les réserver au chameau, qui seul peut s'en nourrir, et qui seul offre à l'homme un moyen de traverser ces plages (1) désolées. Nous avons déjà remarqué qu'en hébreu aride et désolé sont synonymes, comme en nos humides con-

(1) Un de ces déserts, placé, je crois, au sud-ouest de l'Egypte, s'appelle en effet *Bhhar-belâ-mâ*, rivière sans eau.

trées nous disons trivialement qu'un homme est *noyé*, pour faire entendre qu'il est perdu sans ressource. Sans le vouloir, les écrivains sacrés ont peint la Judée mieux que nos plus doctes voyageurs ; la crainte de la sécheresse et des invasions domine dans leurs ouvrages. Dans le même chapitre d'Isaïe (33) on trouve : « Celui-là, *dis-je*, (le juste) habitera les hautes régions : les plus durs rochers formeront le rempart de sa forteresse ; une abondante nourriture lui sera dispensée, et ses eaux seront fidèles (1) (c'est-à-dire ne tariront point). » Un peu plus loin le prophète dit : « Car Jéhovah s'y montre magnifique envers nous, comme un lieu arrosé de fleuves et de larges canaux. » Enfin on voit partout que le bonheur suprême est de ne pas manquer d'eau. Il n'y a plus qu'un plaisir, qu'une idée, là où le besoin existe ; c'est de le satisfaire.

(1) Comme le mot hébreu signifie aussi *pures*, il serait possible qu'Isaïe eût employé une expression plus simple et plus claire que celle de notre traduction.

PAGE 147.

.... *Si la loi de Moïse permet d'épouser une captive moabite....*

Deutér., chap. 21 : « Si tu vois parmi tes captives une femme belle en ses formes et sa figure, si tu la désires et que tu veuilles la prendre pour épouse, tu la feras entrer au milieu de la maison; elle se rasera la tête, et tu lui feras les ongles: ensuite elle dépouillera ses habits de captive, elle demeurera dans la maison, et pleurera son père et sa mère pendant une lune de jours; et après cela tu entreras auprès d'elle, tu l'épouseras et elle sera à toi comme ta femme. S'il arrive que tu ne te plaises point avec elle, tu la renverras au gré de son âme : tu te garderas de la vendre pour de l'argent, et de l'employer à des travaux serviles, car tu l'as avilie. » Voilà les droits de la guerre tempérés par beaucoup de douceur, et par un retour d'équité dont aucune nation idolâtre ne pourrait nous offrir d'exemples. On coupe les cheveux de la belle, parce que les épouses ne devaient pas les lais-

ser voir, on lui coupe les ongles de peur qu'elle n'égratigne ; la prévoyance du législateur n'a rien oublié. Mais pour parler plus sérieusement, il veut qu'on ôte à cette femme impure ce qu'elle a de plus impur ; il revient trois fois à la circonstance du mariage, de peur que le maître ne méconnaisse la plénitude de ses droits, car il a fort à cœur la population.

Il y avait dans le pays de Chanaan sept nations avec lesquelles il n'était pas permis de s'allier. La seconde prohibition regardait les Moabites et les Ammonites, mais non pas les femmes, parce qu'il y a dans le texte un Moabite, un Ammonite, au masculin. C'est principalement en faveur de Ruth que l'on a songé à cette exception ; quoique Moabite, elle eut deux maris israélites, et David est issu de son dernier mariage. La troisième défense regardait les Edomites et les Egyptiens.

PAGE 147.

.... *L'étrangère est une plante qui nous éblouit de ses fleurs éclatantes, et ne porte que des fruits empoisonnés.*

La Bible est remplie de passages qui mon-

trent combien les étrangères avaient d'attraits aux yeux de la jeunesse, et combien les sages improuvaient de semblables liaisons. Nous ne citerons que les Proverbes, chap. 6 : « Car les lèvres de l'étrangère distillent le miel, et sa bouche *caressante* est plus douce que l'huile.

« Mais ce qui suit *cette femme impure* est amer comme l'absinthe, et poignant comme les bouches du glaive. Ses pieds se plongent dans la mort, et ses pas se mettent en possession de l'enfer.... Que vos voies s'écartent de l'étrangère ! N'approchez point les portes de sa maison ; de peur de livrer aux étrangers votre gloire, et à l'inhumain vos années ; de peur que les ennemis ne se rassasient de votre force, etc. »

Page 151.

.... *Elle conduisait des danses de volupté*....

Il est parlé souvent de danses sacrées, mais il ne paraît pas qu'elles fussent graves. Animé d'un saint transport, le poète-roi sautait *de toute sa force* (Mi-kol ainz), et la fière Mi-

chol, trouvant ces démonstrations indignes d'un roi, les lui reprochait avec amertume. David, cependant, regardait cet exercice comme faisant partie du culte divin : il dit, Ps. 5 : « Que ceux qui aiment ton nom sautent pour toi. » Mais comme cette image est presque ignoble dans nos mœurs, nous disons : « Que ceux qui aiment ton nom conduisent, pour t'honorer, des danses sacrées! » Ps. 2, « O Jéhovah! le roi se réjouit dans ta force : lequel, si ce n'est lui, conduira des danses en mémoire de ton divin secours (1)? » Dans l'Exode (chap. 32, 6), nous voyons les Israélites danser devant le veau d'or. La fille de Jephté va au-devant de son père en dansant au son des tambours, et les anciens du peuple engagent les Benjamites à enlever les filles de Silo, quand elles danseront à la fête du Seigneur. Nous avons peu de détails sur le genre de ces danses, mais d'après une grande analogie de mœurs, nous les croyons à peu près semblables à celles que nous voyons figurées dans les bas-reliefs antiques. Lowth, et son commentateur Michaelis, pensent que la mu-

(1) Let. Qui sautera beaucoup, dans ton secours?

sique et la danse étaient inséparables chez les Hébreux; mais la plupart des écrivains ecclésiastiques qui ont traité des mœurs du peuple juif ont dû négliger la danse, que l'Eglise improuve aujourd'hui. Nous disons aujourd'hui, car l'historien du concile de Trente rapporte, qu'à l'ouverture de cette grave assemblée, il y eut un bal où les pères du concile *dansèrent avec autant de grâce que de dignité* : ce fait, qui n'est pas bien éloigné de notre temps, l'est infiniment de nos mœurs. Le siècle n'est pas beaucoup moins dépravé que les autres, mais il est un peu pédant : c'est un des traits de sa physionomie.

PAGE 153.

.... *Que l'heureuse épouse, enivrée du miel de tes lèvres....*

Expressions familières aux Orientaux. Nous voyons dans M. de Sacy : « Permets que je boive sur ta bouche ce vin dont la douceur égale celle des eaux célestes du Selsal.... Tendre faon, dont la taille légère imite dans sa marche les balancemens d'une lance agitée,

dont l'haleine a plus de douceur que le vin le plus délicieux.... Celui-là jouit en effet de toutes les délices du jardin d'Eden, qui peut cueillir sur tes joues fleuries ces fruits dont l'odeur suave égale celle des dons les plus délicieux de l'automne (Tantarini). » Un autre poète arabe dit : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de satisfaire sur tes lèvres la soif qui me dévore, tandis que mon cœur est déchiré par ton amour ! » C'est toujours la traduction de M. de Sacy.

Page 153.

.... *Leurs racines languissent desséchées....*

Job, chap. 5 : « Moi-même j'ai vu l'insensé pousser des racines, et j'ai maudit sa demeure aussitôt. » *Idem*, chap. 18 : « en bas, ses racines sécheront ; en haut, ses rameaux seront retranchés. » Cette métaphore hardie et d'un sens profond, qui assimile l'homme puissant à un arbre saisissant la terre avec ses racines et remplissant l'air de ses branches, cette figure, disons-nous, est aussi familière aux Arabes qu'aux Hébreux.

PAGE 154.

.... *Vois-tu la lampe de leur vie s'obscurcir?....*

Ps. 20 : « Tu feras briller ma lampe : ô Jéhovah mon Dieu! tu répandras la lumière sur mes ténèbres. » Ps. 118 : « Ta parole est comme une lampe qui éclaire mes pieds : elle est la lumière qui *me dirige* dans mes sentiers. » Job, chap. 18 : « La lumière se couvrira de ténèbres dans sa tente, et sa lampe s'éteindra au-dessus de lui. » Prov., chap. 24 : « On verra la lampe des impies noircir et s'éteindre. » Les Arabes, qui sont très-hospitaliers, allument des feux pendant la nuit, et ils éclairent leurs maisons avec une torche; de là vient que les lumières éteintes sont regardées comme le signe de la plus extrême détresse. Singulière hospitalité, que d'éclairer et de recevoir pendant la nuit les voyageurs que l'on va détrousser pendant le jour! Schultens (1), qui a fort *illustré* ce passage, cite à

(1) Albert Schultens, de Leyde, mort depuis longtemps.

cette occasion plusieurs traits empruntés des poètes arabes : aussi profond littérateur que profond orientaliste, ses commentaires offrent souvent le plus grand intérêt.

PAGE 154.

.... *Que la rosée ni la pluie féconde ne descendent plus sur vous !....*

Abimaël s'adresse à la montagne de Séor, abreuvée du sang de son ami. C'est une ancienne opinion des Orientaux, de croire que la terre arrosée de sang ne reçoit point de rosée jusqu'à l'instant où ce sang est vengé. (Michaelis, *Chrestomathie arabe*, pag. 71 et 78.) En général, les orientalistes allemands établissent que toutes les analogies qui existent entre les Hébreux et les Arabes sont antérieures chez ceux-ci. Cependant toute la littérature des Arabes est très-moderne, puisqu'elle est postérieure à Mahomet; et celui-ci même ayant imité beaucoup de passages de la Bible, il est bien permis de croire que les autres écrivains et les poètes en auront fait autant. On prétend, il est vrai, que les sept

poëmes suspendus aux murs de l'ancienne Kaaba existent encore; William Jones les a traduits, et les savans les regardent comme des chefs-d'œuvre d'éloquence arabe; mais d'Herbelot affirme que ces poëmes sont perdus, et son assertion me ferait douter que les poëmes de William Jones fussent bien authentiques. D'Herbelot, écrivain sans goût et sans critique, est pourtant estimable par sa prodigieuse érudition, et peu d'hommes ont aussi bien connu les choses de l'Orient. Revenons à la pluie. Job en parle avec quelque détail. Accoutumés à la lecture de nos poëmes descriptifs et didactiques, où la prose de nos physiciens est traduite en vers avec beaucoup d'exactitude, nous avons cherché dans Job le système météorique des anciens Orientaux. Je ne sais si nous sommes bien raisonnables en cherchant un système, une série de principes dans les stances d'un poète qui demande gravement au lecteur s'il s'est approché des trésors de la neige, et s'il a vu les trésors de la grêle; est-on digne de lire cette haute et sublime poésie, quand on la rappetisse au point d'en conclure que Dieu conserve toutes ces choses en son magasin, comme un décorateur

de l'Opéra ? C'est pourtant à peu près ce qu'a fait un écrivain très-estimable, D. Calmet. Il a voulu nous donner une idée de la physique des Hébreux ; il l'a présentée sous le jour le plus absurde, et n'a pas aperçu le but du poète, qui est de faire sentir à son interlocuteur qu'avec toute sa science et tout sou orgueil, il n'a pas le pouvoir de faire tomber seulement une goutte de pluie. C'est comme si l'on concluait de cette superbe interrogation : « Les torrens du ciel te servent-ils de vêtement ? » que les torrens du ciel sont une des pièces de la garde-robe du Seigneur.

On trouve toujours la même richesse dans la langue des Hébreux, quant aux objets physiques. *Ioreh* signifie pluie d'automne ; elle commence à la fin d'octobre et se prolonge jusqu'en novembre et décembre, mais il n'en tombe pas une goutte pendant l'été. Elle est appelée première parce qu'elle tombait en octobre, et que l'année des Hébreux commençait en ce mois, qui n'est pour nous que le quatrième : comme elle venait après les semences, elle façonnait la terre. Je ne sais si cette pluie est la même que celle appelée *oreh*. *Zérem* est une pluie froide et inféconde. Mi-

chaelis avait d'abord rendu ce mot par *grêle ;* Moser entend par là inondation, cataracte. Les grandes pluies, comme le dit Michaelis, sont plus malfaisantes en Judée que dans nos contrées, où les pentes sont douces et les montagnes arrondies. Celles de la Palestine étant escarpées, une pluie violente entraîne toute la terre, et laisse les rochers nus et stériles. *Guéschem* est aussi une pluie d'inondation. *Hammoulâh* est un nom de la pluie, ou le bruit de la pluie qui tombe. Je crois que *matar* est une pluie bénigne ; mais la meilleure est celle appelée *malgosch*, de *lagasch*, il a recueilli. C'est une pluie tardive, qui tombe au mois de mai, peu avant la moisson : c'est elle qui remplit les épis, et fait éclore le grain là où il n'existait que la balle et le chaume. *Saguerir* est une pluie violente, de *sagar*, il a renfermé, parce qu'elle retient les hommes à la maison. Enfin *maboul*, qui signifie déluge, est comme ce mot employé dans une seule occasion. *Tal* est la rosée du matin et du soir, qui, dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, tient lieu de la pluie, qui ne tombe que deux fois par an, lorsqu'on sème et lorsque les fruits mûrissent, ou qui ne tombe pas

du tout, comme en Egypte. On sait combien il est dangereux de voyager en Afrique ou en Amérique, pendant la saison des pluies. A la place de tant de noms, nous n'en avons qu'un seul, très-insuffisant assurément, et qui, pour cette raison, ne marche guère sans épithète. Quand nos connaissances physiques seront plus parfaites, on sera bien obligé de donner différens noms à différentes sortes de pluies. Il en faudrait un d'abord à la pluie la plus ordinaire, lorsqu'après une température élevée qui retenait l'eau sous la forme gazeuse, un vent frais ou une diminution de pression la force à se réduire en gouttes que leur poids entraîne tout à coup vers la terre. Il en faudrait un autre à la pluie d'orage, attribuée à la réunion subite de l'oxigène et de l'hydrogène enflammé par l'étincelle électrique, réunion qui doit produire et produit en effet des gouttes plus volumineuses et plus chaudes (1)

(1) Sans nous inscrire en faux contre une explication très-probable et généralement adoptée, nous pourrions demander comment il se fait que l'hydrogène, infiniment plus léger que l'oxigène, s'arrête cependant à la même hauteur dans l'atmosphère, pour y composer la pluie d'orage, ou si l'on veut qu'il puisse s'arrê-

La neige qui se fond en traversant une couche d'air plus chaude que celle où elle a été formée est une pluie particulière, et mérite également un nom. Enfin l'eau qui tombe souvent par un temps chaud, et sans aucune variation dans la température, est due probablement à quelque cause inconnue, et constitue une pluie particulière (1). Mais à force

ter dans une région si peu élevée, nous demanderons alors comment l'oxigène peut s'y soutenir, et pourquoi il ne descend pas? On nous répondra peut-être que, dans l'état de crise où est la nature par un temps d'orage, il se dégage beaucoup d'oxigène, et que c'est au momentde sa rencontre avec l'hydrogène que l'étincelle électrique les enflamme et opère leur combinaison. Mais une certaine proportion est strictement nécessaire à cette combinaison; il faudrait supposer, qu'à chaque coup de tonnerre, il s'élève précisément quinze parties d'hydrogène partout où elles doivent rencontrer quatre-vingt-cinq parties d'oxigène. Et cependant nos chimistes ont tant de peine à produire quelques gouttes d'eau, que leur expérience est aujourd'hui contestée. Personne ne dira que l'hydrogène ascendant est arrêté par les nuages entassés: comme ils ne sont pas un milieu plus résistant que l'eau, l'hydrogène les traverserait de même.

(1) On doit peut-être l'attribuer à l'électricité, ou

de parler de la pluie nous devenons ennuyeux comme elle ; il faut donc passer ou plutôt sauter à autre chose, car les notes n'admettent pas de transitions.

PAGE 157.

.... *Monterons-nous contre les fils de Moab?* ....

Le pays des Moabites était sans doute montueux, mais d'ailleurs on disait *monter*, lorsqu'on attaquait une ville, parce que les villes étaient bâties sur des montagnes. *Descendre*, se dit de celui qui va en Egypte, qui marche du nord au midi, qui sort d'une ville, qui s'avance vers une fontaine, vers un fleuve ou vers la mer, qui prend part à une bataille, parce que les batailles se livrent ordinairement dans les plaines.

bien au relâchement de l'air, ou plutôt à l'affinite reconnue des particules d'eau gazéifiée. Mais comment cela s'opère-t-il?

PAGE 159.

.... *Quel homme a épousé une fille d'Israël, et ne l'a point conduite encore au lit nuptial?....*

Avant d'entrer dans ses quartiers d'hiver, Alexandre permit à tous ceux de son armée, qui s'étaient mariés en cette même année, de retourner en Macédoine, pour y passer l'hiver avec leurs femmes. Il leur donna trois chefs pour les conduire et les ramener. Comme on ne trouve cette loi que chez les Juifs seuls, il est probable que cette pratique avait été conseillée au roi de Macédoine par Aristote, qui la tenait d'un Juif. En effet, pendant que ce philosophe était auprès d'Hermias, roi d'Atarnes, en Mysie, il fit connaissance avec ce Juif, dont il apprit bien des choses. C'est Josephe qui rapporte cette particularité, mais il l'avait tirée d'un livre de Cléarque, élève d'Aristote. Aussi Aristobule, et après lui Clément d'Alexandrie, ont-ils remarqué dans sa philosophie des opinions qui s'accordent avec les écrits de Moïse et des prophètes.

PAGE 161.

.... *La grande voie....*

Schultens remarque en plus d'un lieu que *derek* est une voie élevée, une chaussée, un chemin royal (via munita, aggerata, etc.). Ce mot est souvent employé par les Hébreux pour désigner les actions, les traces, la vie même.

PAGE 161.

.... *Tantôt elles croyaient entendre un chant triomphal....*

Schultens regarde l'higgaion comme un poëme triomphal. Michaelis ne le contredit pas précisément, mais il croit que, dans le psaume 92, ce mot désigne plutôt un instrument de musique, ou un mode musical, qu'un poëme. D'autres pensent qu'il indique plutôt la réunion de plusieurs instrumens, comme le *tutti* des Italiens. Il serait trop long de rapporter toutes les opinions émises sur ce sujet, épuisé depuis long-temps.

PAGE 166.

.... As-tu été produit avant les montagnes?

Cette opinion de l'ancienneté des montagnes se retrouve chez plus d'un peuple, et semblerait favoriser le système qui fait sortir du Caucase le genre humain, ou tout au moins notre race, que l'on appelle caucasienne, pour la distinguer de la race tartare ou altaïque, venue des monts Altaï. Cette idée si répandue s'accorde bien avec celle de la terre couverte par les eaux. De plus, certaines montagnes ont été sacrées chez presque tous les peuples, à commencer par le mont Mérou, qui est l'Olympe indien, et que l'on prend assez gratuitement pour le mont Nyssa, où Bacchus fut élevé par les nymphes. Les anciens Indiens avaient encore une autre montagne sacrée; c'est celle de Someirah, qu'ils imaginaient s'élever au milieu de la terre, et qui peut-être est la même que le mont Mérou. Jupiter fut élevé sur le mont Ida, et le palais de la reine, que je suppose être la reine du ciel,

ou la grande déesse de Syrie et de Palestine, était placé sur la plus haute montagne de Cythère, où l'on en reconnaît encore quelques vestiges. Sans parler des montagnes révérées par les Grecs, de ce Parnasse et de cet Olympe si fameux dans les colléges, abordons la montagne de Caf, non moins classique chez les Arabes. Ebn Alhouardi croit que la pierre qui lui sert de fondement, est aussi le soutien et le pivot de la terre. Ce rocher est formé d'une seule émeraude, et c'est de son reflet que le ciel emprunte sa couleur azurée. Lorsque Dieu veut exciter quelque part un tremblement de terre, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelqu'une de ses racines, qui lui tiennent lieu de nerfs : cette racine, une fois ébranlée, secoue et même quelquefois entr'ouvre le lieu qui lui correspond.

Mahomet, parlant de la terre, dit : « Les montagnes sont ses pieux ou ses pivots. » Elle se trouve au milieu de cette montagne de Caf comme le doigt au milieu de l'anneau ; sans cet appui elle serait dans un perpétuel tremblement, et ne pourrait servir de demeure aux hommes. Toutes les autres montagnes ne sont que des branches de celles-ci. Pour y arriver,

il faut traverser des régions ténébreuses, qui ne furent jamais visitées par les rayons du soleil : c'est là que demeurent les dives ou géans, les péris ou fées. Quelques cartes des anciens ne ressemblent pas mal à ce tableau de la terre.

Le mont Sinaï, que les Arabes appellent Thor, mot qui signifie montagne, mais qui n'est appliqué qu'à quelques-unes (1), le mont Sinaï est également révéré des Arabes, des Chrétiens et des Juifs, mais le mont Mokattam, près du Caire, est la montagne sacrée des Musulmans d'Egypte. Les Hébreux, entrant dans la Terre-Sainte, passèrent entre le mont Hébal et le mont Garisim ; leur chef plaça, comme on sait, la malédiction sur l'un et la bénédiction sur l'autre. Le mont Garisim est la montagne sacrée des Samaritains, comme le mont Moria (2) celle des Juifs anciens et modernes. Les monts sur le sommet desquels les Parsis ou Guèbres avaient établi des atesh-gah ou pyrées, peuvent encore

(1) Au mont Olivet, par exemple. Les Musulmans le nomment *Djebel-Tor*.

(2) Sur lequel est bâti le temple de Jérusalem.

passer pour des montagnes sacrées, et sans nous écarter beaucoup, nous pouvons citer comme telle l'Elbourz, ainsi que son nom l'indique. Cette grosse montagne ronde, située à huit lieues de Badis, et qui se découvre du golfe Persique, est le *Strongylus mons, vel Semiramidis*, de Ptolémée.

PAGE 166.

.... *La foi de deux témoins, demandée par la loi de Moïse....*

Dans l'une des lois applicables au fait raconté dans le texte, il est dit que le refuge est pour le meurtrier involontaire qui, allant abattre du bois, laisse échapper sa hache, et tue ainsi son ami. On y rappelle aussi qu'un témoin ne suffit pas, et l'on développe cette loi ainsi que la précédente. Le faux témoin est condamné à la peine qu'il invoquait pour son prochain; âme pour âme, œil pour œil, etc.

La vie de Moïse a été écrite par M. Gaulmin. On ne s'attendrait à trouver dans une vie de Moïse qu'un résumé des faits qu'il rapporte lui-même dans le Pentateuque, mais la curiosité

se trouve bien autrement satisfaite : on en pourra juger par le récit de la mort du législateur sacré. Samaël, prince des démons, attendait l'instant marqué pour la mort de Moïse, afin de le tuer et de s'emparer de son âme ; mais Dieu ordonne à l'ange Gabriel d'aller lui rendre *cet office*. Gabriel s'en excuse, en disant qu'il n'oserait. Michel s'excuse de même, aussi bien que Zingbiel. Le Tout-Puissant, maître assez mal servi, est donc obligé de s'adresser au diable, et il envoie le mauvais ange Samaël ; mais Moïse le chasse jusqu'à deux fois, et l'aveugle enfin de l'éclat de sa gloire. Alors, le chef des Hébreux prie le Seigneur de ne le point livrer à l'ange de la mort. Dieu l'exauce, et, pour en finir, vient lui-même accompagné de Gabriel, de Michel et de Zingbiel, pour appeler son âme à lui. Il la retire en effet par son baiser, suivant cette parole : « Moïse, serviteur de Dieu, mourut sur la bouche du Seigneur. » Mais c'est un hébraïsme semblable à cent autres dont nous avons parlé, et qui signifie seulement que Moïse mourut par l'ordre du Seigneur.

Assurément, le ministre de la police ne sait pas mieux ce qui se passe dans un hôtel du

faubourg Saint-Germain, que ces auteurs ne savent ce qui se fait dans le ciel, et voilà ce qui me paraît admirable en de tels écrits, publiés cependant sous l'influence de la Sorbonne.

On est assez embarrassé pour savoir de quels caractères Moïse se servit pour écrire le Sepher. Scaliger, Bochart et Vossius, pensent que c'étaient les caractères phéniciens, et nous connaissons ces caractères, sans être bien sûrs de les entendre. On demande ensuite si les Phéniciens tenaient ces caractères des Assyriens, ou bien si c'est le contraire, et d'encore en encore la discussion devient interminable. A cette époque, ils pouvaient différer beaucoup moins qu'aujourd'hui, et ressembler même aux caractères égyptiens. Plutarque rapporte qu'Agésilas ayant trouvé dans le tombeau d'Alcmène une plaque de cuivre chargée de caractères inconnus, la fit passer à un célèbre antiquaire égyptien. Celui-ci répondit que c'étaient les caractères égyptiens du temps du roi Protée. Selon Vossius, l'Egyptien Cécrops avait instruit les Grecs dans l'art de tracer des caractères, avant l'arrivée de Cadmus; et, d'un autre côté,

plusieurs anciens, entr'autres Apollodore, prétendent que Cadmus venait de Thèbes (1) en Egypte, lorsqu'il bâtît Thèbes en Béotie. Ce que l'on peut dire, c'est que *thébah*, mot hébreu et probablement phénicien, signifie coffre, arche, et particulièrement l'arche de Noé.

Les anciens caractères grecs pourraient donc bien avoir été semblables aux caractères égyptiens de ce temps-là, sans avoir égard aux caractères coptiques, qui viennent assez évidemment des caractères grecs modernes.

On trouve aussi plus d'un motif de penser que ces anciens caractères grecs ressemblaient aux caractères des Phéniciens. Ceux-ci écrivaient, il est vrai, de droite à gauche, et les Grecs du siècle de Périclès en sens contraire; mais cette objection tombe d'elle-même

(1) Selon quelques auteurs, Thèbes, consacrée par Sésostris à la mémoire de son père, est la ville que l'Ecriture appelle Ammon-No : ce qui, selon Bruce, et non pas selon nous, signifierait ville de mon père. Telle est pourtant la signification de son nom actuel, *Médinet-Tabu*. Ammon est sûrement le nom de Cham, dépouillé de son aspiration rude.

quand on se rappelle que les inscriptions placées sous la statue d'Agamemnon étaient de droite à gauche, et qu'ensuite les Grecs écrivirent comme on fait les sillons, de droite à gauche et de gauche à droite, alternativement : c'est ce qu'on appelle *boustrophedon*. Les lois de Solon sont écrites de cette manière sur les axones et sur les cyrbes, et l'on pourrait citer plusieurs autres exemples. D'ailleurs, comme le démontre Scaliger, le vieil alphabet ionien fait assez voir l'identité des anciens caractères grecs et de ceux des Phéniciens.

Or, s'il est certain que ces anciennes lettres grecques ressemblent à la fois aux égyptiennes et aux phéniciennes, ces deux dernières sortes de lettres n'ont pu manquer de se ressembler entre elles.

On allègue encore qu'il n'y a pas d'inscriptions égyptiennes où il ne se retrouve des mots hébreux, entre autres le nom d'*iao*, si fameux dans tous les talismans, et qui est une modification du nom ineffable.

Mais, dira-t-on, les caractères que l'on retrouve sur les bandelettes des momies, ressemblent-ils aux caractères phéniciens, hé-

braïques ou samaritains? L'abbé Barthélemy le soutient, et dit aussi qu'il y a des caractères phéniciens sur la statue de Memnon; mais les momies que nous avons exhumées peuvent n'être pas aussi anciennes que le roi Protée; les Egyptiens peuvent avoir été plus constans dans l'usage d'embaumer que dans la forme de leurs lettres, et nous parlons seulement des anciennes lettres grecques, phéniciennes, égyptiennes, hébraïques : nous savons très-bien qu'au siècle d'Alexandre elles différaient beaucoup.

Ceux qui veulent que le Pentateuque ait été écrit en caractères égyptiens, et non pas en lettres hébraïques ou phéniciennes, argumentent de la sorte : si les Hébreux, déjà formés en corps de nation, et beaucoup mieux traités par les rois assyriens et perses, qu'ils ne l'étaient en Egypte, n'ont cependant pu conserver à Babylone leurs lettres pendant soixante-et-douze ans, comment les auraient-ils conservées en Egypte pendant quatre siècles?

La question sera résolue si, comme nous venons de l'insinuer, les caractères égyptiens, phéniciens, samaritains, hébraïques, étaient

les mêmes au temps de Moïse. On ne demanderait plus s'il a dû employer les caractères apportés d'Assyrie par Abraham (en supposant qu'il en ait apporté), ou ceux du pays habité par ses descendans, ou ceux enfin du peuple chez lequel Moïse et les siens avaient été élevés.

Dans les rapports nombreux qui existèrent entre Abraham, sa race, et les rois d'Egypte ou de Chananée, il ne paraît pas qu'il y ait eu ni interprètes, ni difficulté de s'entendre.

Mais, entre ces caractères chaldéens, samaritains et phéniciens, quels étaient ceux des Hébreux, avant la captivité. Les anciens sicles juifs que l'on déterre tous les jours, et qui portent en caractères samaritains : *Jerusalem kaddoschah*, Jérusalem sainte, ne laissent aucun doute à cet égard. Les Samaritains, qui avaient leur temple particulier à Samarie ou sur le mont Garisim, les Samaritains rivaux, ennemis des habitans de Jérusalem, n'auraient sûrement pas donné à cette ville l'épithète de sainte.

L'antipathie de ces deux nations entra sans doute pour beaucoup dans l'adoption des ca-

ractères chaldaïques, par les Juifs, après la captivité.

Jusque-là, et depuis Moïse inclusivement, leurs lettres et les lettres samaritaines étaient identiques, ou à peu près.

Le livre de la loi fut d'abord écrit, à ce que l'on présume, sur des planchettes ou ais (*axones*) en bois de *sedrah*, et Moïse, en même temps, laissa aux anciens une loi orale, non moins considérable que la loi écrite. Il ne paraît pas que, dans les premiers siècles, l'écriture fût très en usage, au moins après Salomon, puisque, sous Josias, on ne trouva plus qu'un exemplaire de la loi, comme oublié dans le temple. On sait qu'Esdras fit une nouvelle copie des saintes écritures; mais il n'est pas probable qu'il l'ait faite de mémoire, comme quelques personnes le prétendent, et encore moins qu'il se soit permis d'extraire et de rien changer. D'abord il n'y aurait pas mis les répétitions qui s'y trouvent; et puis les Juifs, assez répandus pour lors en diverses contrées, et possédant certainement des copies de la loi, auraient jeté les hauts cris si Esdras eût osé y faire des changemens. Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien,

saint Basile et plusieurs autres, prétendent qu'Esdras rétablit les saintes écritures par inspiration; mais cette opinion, qui n'a d'autre fondement qu'un livre très-apocryphe, portant le nom d'Esdras, n'est point accréditée. Nous n'oserions décider si ce fut à cette époque de la première émigration des Juifs, que leurs rapports avec les Indiens, firent naître les ressemblances remarquées entre les anciens livres des deux peuples. Nous avons déjà parlé de celles qui existent entre les liturgies. Ce sont des traits épars, et les similitudes sont aux différences comme un est à mille. Nous ne nierons pas que le code des Gentoux ne rappelle souvent les lois de Moïse. Les pratiques de dévotion recommandées dans le *Dherma Shastra* (science de la vertu), diffèrent peu de celles que prescrivent l'Exode et le Lévitique. Le P. Paulin, qui a remarqué cette analogie, pense qu'à des époques très-reculées, les Indiens ont emprunté des patriarches ces coutumes religieuses et quelques dogmes. Si nous étions forcés d'émettre une opinion sur des faits trop mal connus encore, nous dirions que les livres des Indiens ne remontent pas au delà du temps de la captivité;

que, parmi les Israélites voyageurs, il peut s'être trouvé des hommes doués du même génie que les prophètes leurs contemporains, et qu'ils peuvent avoir inculqué aux Indiens une partie seulement des vérités qu'ils proclamaient. Ils avaient pour eux l'ascendant de la vérité, leur origine étrangère, et, disons-le sans détour, la supériorité de leur nation. La vénération qu'Abraham, Isaac et Jacob inspirèrent aux monarques voisins, l'ascendant de Joseph, de Moïse, de Daniel, de Néhémie, de Mardochée et de beaucoup d'autres, sur des peuples infiniment plus lettrés que les Hébreux, prouve la force de leur esprit.

Cependant plusieurs savans très-recommandables, entre autres M. Langlès, établissent 1° qu'il a existé d'anciens rapports entre les Indiens et les Egyptiens; 2° que Moïse, *versé dans la science* de ces derniers, selon l'expression de saint Etienne, n'a pu manquer de leur emprunter une foule de traits de son Pentateuque.

Nous possédons maintenant sur ces deux peuples antiques un si grand nombre de notions, qu'il a dû s'en trouver de communes à tous deux. Ces rapports sont en bien petit

nombre, et, s'il existe quelque ressemblance générale, elle s'efface à l'examen de chaque trait particulier.

Quant aux emprunts de Moïse, nous ne sommes pas de ceux qui croient toujours la religion attaquée; et Dieu, comme nous l'avons remarqué dans l'Introduction, tout en inspirant le fondateur de son culte, a bien pu pardonne qu'il s'instruisît chez un peuple qui retenait les Hébreux en esclavage. Qu'on nous permette de le répéter : toutes les idolâtries ne sont que des oblitérations de la loi naturelle ou religion primitive. Il peut, il doit s'y retrouver quelques traits divins communs à la vraie religion et aux autres. S'il se présente quelques-uns de ces traits dans la loi de Moïse, ils peuvent être le résultat de son éducation comme de son inspiration. Les vérités qui surnagent au milieu d'une foule d'erreurs, n'en sont pas moins sacrées, comme leur source divine; elles sont respectables comme la vertu, comme la piété d'un païen, lorsque parmi les superstitions barbares de son pays, il s'élève au culte d'un Dieu suprême.

En un mot, Dieu, qui se sert si souvent de moyens humains, simples et naturels, peut

très-bien avoir pris celui-ci pour préparer son prophète à la haute mission qu'il devait remplir. Il ne faut pas se représenter la divinité comme agissant toujours par des coups de tonnerre ; il ne faut pas prodiguer les miracles, et faire de Jéhovah, Jupiter foudroyant.

Après cela, la religion des Hébreux monothéistes ne ressemble guère à cet amas de fables monstrueuses qui compose la religion connue des Egyptiens. On suppose, avec raison, que ces fables étaient des allégories prises à la lettre par le peuple, et que les prêtres ainsi que les initiés professaient un culte épuré, une philosophie religieuse. Nous avons cité une définition de la divinité qui ressemble aux interprétations du nom de Jéhovah : tout le reste est conjectural, et ne nous sera dévoilé qu'à l'époque où les hiéroglyphes et les autres caractères égyptiaques ne seront plus pour nous un livre fermé. Il n'en faut pas désespérer. Comme les Grecs ont dominé l'Egypte dans un temps où l'ancienne religion et l'ancienne langue subsistaient encore, on pourra très-bien trouver quelque inscription avec l'explication grecque en regard ; et beau-

coup d'autres chances peuvent donner la clef des caractères, dans un pays où il existe tant d'écritures sur les bandelettes et les murailles.

En résumé, c'est une très-faible analogie entre les Egyptiens et les Indiens que la ressemblance du code des Gentoux et du Dherma Shastra avec le Pentateuque, que l'on supposerait emprunté aux prêtres de Memphis.

Les livres de Moïse, qui nous sont transmis par plus d'une voie, mais sans différences qui puissent influer sur le dogme, composent tout le canon des Samaritains, tandis qu'avec ces livres nous en admettons dix-sept autres, dont trois ou quatre sont traduits sur le grec, l'original étant perdu. L'Eglise réformée en rejette plusieurs, entre autres celui d'Esther (1). Le canon des Juifs, même en l'Ancien Testament, n'est pas non plus semblable

(1) Grotius, dont l'hypothèse est plus ingénieuse que probable, regarde le livre de Judith comme une allégorie. Selon lui, Judith est la Judée personnifiée. L'original est perdu, comme celui de Tobie, et la version hébraïque que nous possédons est faite sur le grec.

au nôtre : ils admettent vingt-quatre livres. Les Ethiopiens possèdent de plus le livre d'Enoch, qu'ils regardent comme très-canonique, bien que, pour nous, il n'en soit pas de plus apocryphe et de plus bizarre. Quelques anciens pères l'avaient pourtant vu du même œil que les Ethiopiens, mauvais connaisseurs, je pense, en ces affaires délicates.

Le Pentateuque liturgique des Samaritains est en langue hébraïque, et en caractères samaritains; mais ils possèdent une version des cinq livres en langue samaritaine. Leur texte diffère de celui des Hébreux et du nôtre par une quantité notable d'additions, d'omissions, de variantes. On sait que les Samaritains n'admettent pas de points-voyelles.

Un gros volume ne suffirait pas pour rapporter l'histoire de la traduction des Septante, et donner un extrait des discussions dont elle a été l'objet. S'il en fallait croire un livre qui porte le nom d'Aristée, Ptolémée Philadelphe aurait envoyé au grand-prêtre de Jérusalem, pour obtenir les livres sacrés, une somme équivalente à deux millions sterling, destinée à racheter un grand nombre de

Juifs, à raison de vingt drachmes par tête. C'était dix fois au moins la valeur de toute la bibliothèque. On envoya au roi les livres, avec cinq personnes de chaque tribu pour les traduire. Ptolémée fit construire dans l'île de Pharos soixante-douze cellules où l'on renferma les soixante-douze interprètes, qui ne communiquèrent plus jusqu'à la fin de leur travail. Comme Aristée les dit inspirés par l'Esprit-Saint, toutes les versions furent pareilles : ce qui serait un miracle, et nous est en effet donné comme tel.

Tout ce récit a l'air d'un conte : après la dispersion des Juifs on aurait eu de la peine à trouver dans Jérusalem cinq personnes de chaque tribu ; et, lorsqu'un siècle ne s'était pas écoulé depuis l'invasion des Grecs en Judée, il aurait été plus difficile encore de réunir soixante-douze interprètes possédant également le grec et l'hebreu.

Aussi Joseph Ben-Gorion dit-il que cinq volumes manquant à la bibliothèque pour achever le nombre de mille, le roi d'Egypte fit traduire le Pentateuque. Le nombre des volumes n'est pas plus certain que le reste, car Aulugelle le porte à sept cent mille, et d'autres

seulement à sept cents. L'exemplaire original des Septante dut être brûlé sous Jules-César, avec le reste de la bibliothèque ; mais il y en avait sûrement des copies dans Alexandrie, et les livres de Moïse figurèrent dans cette précieuse collection quand elle fut renouvelée. Assez long-temps après, le Juif Aquila, Symmaque et Théodotion donnèrent chacun une version grecque, qu'Origène mit en regard, avec le texte hébreu, la traduction des Septante, et trois autres traductions. La version des Septante différant beaucoup de l'hébreu, quelques savans ont pensé qu'elle avait été faite sur la version samaritaine, ou celle-ci sur la version des Septante. D'autres disent qu'elle est faite sur le chaldéen ou le syriaque ; car les gens aiment mieux écrire des fatras, que d'apprendre une langue et de rien vérifier par eux-mêmes. M. Holmes a dû donner une édition soignée du texte des Septante, comme Kennicot en a donné une de l'hébreu. Sans parler de plusieurs manuscrits célèbres, le plus ancien et le plus estimé est l'alexandrin, qui est dans la bibliothèque du roi à Saint-James : il a été écrit en lettres capitales par une savante dame égyptienne, ap-

pelée Thécla. Kyrillos Lucar, patriarche de Constantinople, le donna à Charles Ier (1).

La vulgate ancienne, ou italique, est une traduction latine dont une grande partie a été retouchée ou même refaite par saint Jérôme, auteur de la nouvelle. Du temps de ce père, l'hébreu était déjà une langue morte, et, selon quelques-uns, n'avait pas encore le secours si nécessaire des points voyelles. Aussi l'Eglise ne regarde-t-elle saint Jérôme ni comme inspiré ni comme infaillible, et le cardinal Bellarmin dit-il que le concile de Trente n'a pas confronté cette traduction avec l'hébreu, et n'en a pas corrigé toutes les fautes, « parce que la prudence ne permettait pas que l'on choquât les peuples accoutumés dès long-temps à cette manière de lire. » D'ailleurs ces erreurs sont purement littéraires, et n'intéressent point le dogme. On admire également la sagacité du traducteur, et sa bonne foi si constante.

Les rabbins, cependant, ne demeuraient pas dans l'inaction. R. Judah réunit en soixante-trois traités toutes les traditions qui composaient la Misna : nous en avons déjà parlé.

(1) M. de Volney.

Ce livre, qu'ils appellent loi orale, se trouve souvent en opposition avec la loi écrite, mais c'est toujours la Misna qui prévaut. On voit, dans cet ouvrage et dans ses volumineux commentaires, un grand nombre de faits qui ne sont point rapportés dans nos livres saints, et qui probablement ne sont pas tous controuvés. Dans nos histoires faites après coup, des auteurs, inspirés par le fanatisme philosophique, ont remis en question ce que les siècles semblaient avoir consacré. Au contraire, les Juifs, possédant, comme tous les Orientaux, plus d'imaginatiou que de critique, ont ajouté une foule de choses à leur histoire, toute sacrée qu'elle était. Les uns et les autres semblent avoir également conspiré à la ruine de leurs monumens historiques; nos sages en sapant les fondemens de l'édifice, et les sages israélites en le surchargeant de constructions nouvelles.

L'origine de la Misna, ou plutôt Mischna, est rapportée diversement, et d'autres disent qu'elle fut composée sous le règne de Vespasien ou de Titus, par Schammaï et Hillel. Cent cinquante ans après, elle fut remise en ordre par Annosi. Le sanhédrin ne commença d'exister qu'au siècle suivant; mais les synagogues

remontent au retour de la captivité de Babylone. A l'établissement du mahométisme, les Juifs qui florissaient encore dans l'Orient se réfugièrent en Europe, et de tous les titres pompeux dont se paraient leurs chefs, ne conservèrent que celui de rabbins.

Tandis que nous sommes en train de nous égarer, le dédale des livres de nos Juifs nous conduit naturellement au dédale de leurs sectes. Celles des Samaritains et des Réchabites sont les plus anciennes. Les premiers sont en même temps considérés comme une nation; mais ils se regardent comme les Hébreux par excellence, ayant seuls conservé la loi de Moïse dans sa pureté, sans y rien ajouter. En effet, comme leur ville s'appelait Schomeron, ils auraient dû être appelés Schomeronim, s'ils avaient tiré leur nom de cette ville; au lieu qu'ils se nomment eux-mêmes, et sont nommés par les autres Schamarim, de *schamar* (il a conservé), comme étant les plus fidèles au culte institué par Moïse. Le nom de Schomeronim leur est cependant donné en deux occasions. On regard e aussi comme Samaritains d'autres sectaires très-rapprochés d'eux, que l'on appelle Dosi-

théens (*Dostan*) (1). Les uns et les autres sont accusés d'idolâtrie, pour avoir, à ce qu'on prétend, substitué dans leurs prières le nom d'un bouc au nom ineffable, et pour avoir placé la figure d'une tourterelle sur le pupitre qui porte leur livre de prières. Leur montagne sacrée, leur *sekinah* (2) est, non pas le mont Moriah, comme pour tous les autres Juifs, mais le mont Garisim, et l'on ne peut nier qu'un ou deux passages du Pentateuque ne soient favorables à cette opinion. Au reste, cette montagne et le mont Hébal ne sont pas auprès de Sichem, comme le veulent les Sa-

(1) Selon Makrisi, les Samaritains seraient partagés en deux sectes qu'ils nomment Couschan et Rouschan.

(2) Rigoureusement parlant, le sekinah est la présence divine se manifestant dans une nuée visible qui reposait sur le propitiatoire. Elle ne reparut pas dans le second temple. Ce que l'on appelle aujourd'hui le sekinah est le point de l'horizon vers lequel on doit se tourner en faisant sa prière. Ainsi, le sekinah des Juifs est le temple de Jérusalem, et celui des Mahométans est le tombeau de leur prophète. Les Orientaux sont très-rigides observateurs de ce rite, sur lequel on trouvera bien d'autres détails dans Prideaux, Hyde, Silvestre de Sacy, etc.

maritains : ce sont deux collines très-rapprochées, dans les environs de Jéricho. Leur langue est dépourvue de points voyelles. Les Juifs, qui les ont en grande aversion, ne les appellent jamais autrement que Conthim, du nom de ce peuple que les Perses envoyèrent à Samarie pendant la captivité. Ils ont une sorte de grand-prêtre qu'ils appellent khacan; et ce pontificat n'est pas bien important, car à Sichem (aujourd'hui Naplous) et à Jaffa il ne reste de ce peuple, si c'en est un, que trente familles. Depuis cent ans il n'y en a plus en Egypte. Ils sont fort ignorans, ce qui jamais n'empêcha de prospérer; mais ils sont pauvres, et s'éteindront sûrement bientôt, si on ne leur continue les secours qu'ils ont reçus d'Europe. Pour tirer d'eux quelques lumières, des hébraïsans irlandais ou anglais ont feint d'être Samaritains comme eux, et ont entretenu des correspondances assez suivies avec ces pauvres gens, qui, recevant de tels bienfaits, voudraient qu'on les attrapât toujours de même. Selon M. de Sacy, leur secte a beaucoup de rapport avec les Karaïtes de Pologne et de Moscovie.

Les Samaritains ont deux chroniques très-

apocryphes et très-décriées. L'une est en caractères samaritains et en langue arabe; l'autre en caractères et en langue arabes. Cette dernière raconte une entrevue d'Alexandre le Grand et de Sanaballat (ce qui peut bien passer pour un anachronisme, car Sanaballat devait être mort). Alexandre, entre autres choses, ordonne aux Samaritains de lui ériger des statues dans tous les lieux qu'ils habitaient. On sait que rien n'est plus contraire à la loi de Moïse; mais Dieu leur inspira la pensée de donner le nom d'Alexandre à tous les enfans de l'un et l'autre sexe qui naîtraient parmi eux.

Alexandre, revenant d'Egypte, ne voyant rien de ce qu'il avait ordonné, s'irrite et va punir. — Arrêtez, lui dit le grand-prêtre, nous vous avons élevé des statues raisonnables et douées de la parole. — Le conquérant ayant voulu les voir, on amena les enfans qui avaient reçu son nom, et le grand-prêtre appelant Alexandre, ils répondirent tous à la fois : me voici ! Le roi fut très-satisfait, et adora Dieu sur la montagne de Garisim, à ce que prétend la chronique. On se récrie beaucoup contre la puérilité de cette histoire,

mais nous trouvons le tour assez bien inventé (1).

Nous ne dirons rien des Réchabites, dont il est parlé très-longuement dans le texte des *Noces funèbres*.

On accuse les Kabbalistes de donner à l'Ecriture Sainte une interprétation tout allégorique, et d'avoir pour principe fondamental que la création proprement dite est impossible : on leur fait dire à ce sujet beaucoup de choses très-ressemblantes à la philosophie moderne, qui les leur prête probablement. M. Fabre d'Olivet définit ainsi la kabbale : « La loi orale, que les Juifs se flattent encore de posséder, se nommait kabbale, d'un mot hébreu qui signifie ce qui est reçu, ce qui vient d'ailleurs, ce qui passe de main en main, etc. » Peu d'auteurs l'entendent ainsi. Il ajoute que les livres les plus fameux chez les Juifs, « tels que ceux du Zohar, le Bahir, les Medrashim et les deux Gémares, sont entièrement kabbalistiques. »

Les Rabbanites sont des Talmudistes exclusifs : ils comptent pour rien ce que les livres

(1) Une partie de ces détails est extraite de M. de Sacy.

de Moïse leur enseignent, si cela n'est consigné dans la Misna ou les deux Gémares.

Les Ananis tirent leur nom d'Anan, qui était chef de la captivité. Un de leurs dogmes particuliers est de croire à la vérité des exhortations et des instructions du Messie, qui selon eux n'a contredit en rien la loi de Moïse; mais ils ne reconnaissent pas en lui le don de prophétie, et quelques-uns soutiennent même qu'il n'a jamais prétendu être envoyé de Dieu comme prophète. Ils trouvent enfin les Juifs doublement coupables, et de l'avoir traité comme un imposteur et de l'avoir fait mourir. Ils ne mangent què des oiseaux, des biches et du poisson.

Nulle secte n'est plus fameuse que celle des Pharisiens (*Pherouschim*, séparés). Ils suivent les préceptes de la loi, mais selon l'interprétation de leurs docteurs. Ils reconnaissent Hillel comme leur chef, ou du moins comme le plus illustre de leur secte. Ils ne parurent qu'après la captivité, et le Talmud en fait connaître sept ordres. L'Evangile dévoile parfaitement leur orgueil et leur hypocrisie. Qui ne se représente leur maintien grave et composé, leur teint pâle et leur voix

éteinte, dont ils s'excusaient sur la rigidité de leurs jeûnes! C'était une mauvaise copie des stoïciens. Ils croyaient pourtant à l'immortalité de l'âme, aux anges, à la métempsychose. Les mauvaises gens se hérissent de bons principes, et même de principes rigoureux; leur morale est une robe tout épineuse en dehors, toute moelleuse envers leur propre chair. Ils attachaient cependant des épines aux franges de leurs manteaux, pour les faire souvenir de prier Dieu. Leurs phylactères, couverts de sentences imposantes, étaient beaucoup plus grands que les autres. C'étaient, nous l'avons dit, des bandes de parchemin qui entouraient le front et les poignets.

Prideaux croit que les Saducéens tirent leur nom du mot *tsadiq*, juste. On l'attribue plus généralement à Sadok, dont le maître, Antigone de Socho, grand-prêtre des Juifs, enseignait qu'il fallait rendre au Seigneur un culte pur et désintéressé. Ils n'admettaient ni les prophéties, ni les récompenses ou les peines d'une autre vie : aussi faisaient-ils observer les lois avec une exactitude inflexible, et punissaient-ils très-rigoureusement les coupables. Ils considéraient les anges comme des

qualités de Dieu. Selon Josephe, « ils niaient la Providence, et Dieu leur semblait hors de portée de faire ou de connaître le mal. » Aussi D. Calmet ne voit-il pas ce qu'un Saducéen peut demander à Dieu, ni en quoi consiste sa religion et son culte. Cependant ils adoraient Dieu dans son temple, et ils attendaient le Messie comme les autres Juifs.

La secte des Esséniens est plus singulière encore. Le 4ᵉ livre des Machabées les appelle Hasdanim, et dit qu'ils subsistaient déjà du temps d'Hyrcan Machabée, en l'an 38[illegible]4. Ils reconnaissent Dieu pour le souverain régulateur de toutes choses, et rendent aux anges un culte particulier. On dit que leur institution ressemble à celle des Pythagoriciens, et des Plistes parmi les Daces. Ces Plistes pourraient bien être les Etistes, prêtres célibataires des Thraces.

Ils n'immolaient point d'animaux, et se contentaient d'offrir leur âme à Dieu. Je leur sais bon gré d'avoir senti dès lors que le temple de l'Eternel ne devait être ni une boucherie, ni une cuisine. On dit que les sacrifices des anciens étaient poétiques. Non pas, messieurs : c'étaient les anciens qui étaient poè-

tes. D'après Philon, les Esséniens étaient à peu près quatre mille; ils préféraient la campagne à la ville, et Pline semble fixer leur demeure au-dessus d'Engaddi. A propos de ce passage de Pline, sa crédulité paraît un peu forte quand il s'étonne de les voir se perpétuer, pendant *des milliers de siècles*, sans le secours très-vulgaire du mariage. Qu'on lise avec attention le passage original, et l'on ne croira pas que Pline ait admis et répété sérieusement cette absurdité. Trop grand seigneur pour s'être instruit lui-même, il n'avait, il est vrai, que des connaissances d'emprunt, en fait d'histoire naturelle, et manquait de critique, comme presque tous les anciens, mais non pas à ce point. Il avait commandé en Germanie, et son ouvrage sur ce pays, qu'il avait très-bien observé, se trouve malheureusement perdu. Général d'armée, ensuite amiral, il était pourtant bel esprit de son métier; il cherchait à brillanter son style, à quelque prix que ce fût, et même au prix du goût et de la vérité; il aspirait, comme nous le disons platement, à faire la phrase, et ce qu'il dit en cette occasion peut passer pour une figure. Il a pu prodiguer un

peu les formules d'étonnement. On ne voyait point alors, comme on l'a vu depuis, des corporations de célibataires se perpétuer avec le même esprit, les mêmes occupations, et tout enfin, hors l'individualité. Selon Josephe, il y en avait une compagnie qui, suivant d'ailleurs la même règle, se permettait le mariage. Les femmes vivaient comme leurs maris. Parmi les Thérapeutes, des femmes âgées ou des vierges assistaient au sabbat et aux instructions, mais elles étaient séparées des hommes par un mur de quelques coudées de haut. Tout le monde sait que dans la Syrie il y a encore plusieurs couvens de moines adossés à des couvens de femmes d'un ordre inférieur, et qui les servent. Nous ajouterons même que les voyageurs les plus mal disposés à l'égard des ministres de la religion chrétienne, n'ont jamais remarqué que ce rapprochement devînt la source d'aucun abus. M. Fabre d'Olivet croit que le sens caché des livres de Moïse, que la véritable loi orale, enfin, s'est conservée parmi les Esséniens; car toutes ces sectes subsistent encore, et la plupart des Juifs actuels sont Pharisiens.

Les Karaïtes, moins anciens, sont peut-être

désignés, dans le Nouveau-Testament, sous le nom de Scribes, comme l'a conjecturé Triglandius, cité par M. de Sacy. Ils faisaient partie des Saducéens, et s'en seront séparés, probablement, lorsque les erreurs introduites parmi ceux-ci auront décrié leur secte. On les appelle aussi Scriptuaires. Ils n'avaient aucune vénération pour le nouveau temple. Je crois qu'ils s'en tiennent au texte de l'Ecriture et rejettent toute l'œuvre rabbinique.

Les Hérodiens, disciples de Judas le Gaulonite, n'étaient partisans d'aucun des trois Hérode. Josephe ne les appelle que Zélateurs. Ils allumèrent le feu de la sédition, et causèrent la ruine de leur pays.

Les Isawis sont les disciples d'Abon-Isa. Il leur défendit de se nourrir de la chair d'aucun animal, interdit les sacrifices, et prescrivit dix prières par jour. Il se disait prophète, et périt, avec ses sectateurs, en faisant la guerre au fameux Mansour (Almansor).

Les Gnostiques sont des Chrétiens judaïsans des premiers siècles de l'Eglise. On prétend qu'ils représentaient leur Dieu Sabaoth sous la figure d'un âne. C'est sûrement une

calomnie, fondée sur la méprise de quelque ignorant.

PAGE 167.

.... *Pourquoi nous sommes-nous aimés sous l'astre du malheur!*

Nous tenons l'astrologie des Arabes et des Hébreux, qui la tenaient eux-mêmes des Chaldéens. (1) « Il était important de savoir sous quel signe chacun avait reçu la naissance. Le bélier avait une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvait inspirer que des inclinations conformes à la justice. Le scorpion inspirait des dispositions malfaisantes. On choisissait tel mois, tel jour, telle heure, pour commencer un voyage, un labour, une pièce d'étoffe. Le point ascendant d'une étoile (arrivant sur l'horizon) produisait ceci; le point culminant de la même étoile ou d'une autre (arrivant au zénith) corrigeait cela. La plupart des peuples anciens ont prêté à la planète que les Grecs appelaient Saturne des influences

(1) Pluche, *Histoire du Ciel.*

funestes, parce qu'on y logeait ce dieu en cheveux blancs, qui n'était pas fort tendre, et que l'on désignait par une faux propre à tout détruire. » (Nous verrons ailleurs si ce dieu n'était pas connu des Chananéens sous le nom de Kionn.) Peut-être aussi les planètes de Saturne et de Mars sont-elles regardées comme infortunées par les astrologues, uniquement parce qu'elles sont opposées à celles de Jupiter et de Vénus.

On a trouvé absurde que les Arabes, fondateurs de la chimie, eussent établi quelque analogie entre les métaux et les astres. Cependant plusieurs savans, piqués sans doute de ne pouvoir expliquer d'une manière tant soit peu satisfaisante la formation des métaux, admettent un fluide métallifère ou métalloïde, émané du soleil.

Page 172.

.... *Hébron*....

Moïse dit, au commencement du 23e chap. de la Genèse, que Sarah « mourut à Qiriath-Arba (ville d'Arba), la même qu'Hébron. »

Cette remarque est sûrement du copiste, et le nom d'Hébron n'était pas connu du temps de Moïse. Cette ville s'appelle aujourd'hui Khalil, parce qu'Abraham, surnommé Al-Khalil, c'est-à-dire ami de Dieu, y est enterré. Le même tombeau, construit en pierres très-belles, renferme aussi, dit-on, les cendres d'Isaac, de Jacob, de Sarah, de Rébecca et de Lia. C'est une des quatre villes où l'on fait des pèlerinages : les trois autres sont la Mecque, Médine et Jérusalem ; mais celui de la Mecque est seul d'obligation, et les trois autres viennent ensuite (1).

PAGE 172.

.... *Le lis de son innocence est terni par un souffle impur.*

(2) « *Susun*, qui signifie le lis et le nombre six, parce que le lis a six pétales, a fait le nom

(1) M. Dindorf dit que l'ancienne Hébron, fondée sept années avant Zoan, ville d'Egypte, n'est pas El-Khalil d'aujourd'hui.

(2) M. de La Prise.

grec *souson*, de cette fleur. » Les Persans l'appellent, je crois, *chouchan*, et c'est de là que vient le nom de la ville de Suze, dont les environs produisent beaucoup de lis. Selon Celsius, bien des gens donnent le nom de lis au narcisse, que les Orientaux estiment beaucoup. Quant au lis saronitique, c'est probablement la tulipe, attendu que cette fleur croît naturellement dans la vallée de Sharon, selon Shaw et Busching. Ikenius, cependant, tient pour le lis, et Paulus pour la rose. Une des fleurs les plus communes et les plus agréables de la Palestine, est celle que nous appelions *gants de Notre-Dame*, sans doute parce qu'elle a cinq pétales blancs, qui ressemblent à cinq doigts, si on le veut absolument. Les Persans l'appellent le *parfum de Marie* ou la *main de Marie*, parce que la Vierge ayant mis la main sur cette fleur, elle prit la forme de ses doigts. C'est notre cyclamen d'Alep, ou cyclamen odoriférant. Les renoncules de Gaza sont les plus belles du monde, et l'on en fait passer des *griffes* jusqu'à Constantinople,

PAGE 173.

.... *L'artificieuse Salomith a pris Saddaï dans ses paupières.*

Nous savions que l'on en faisait bien des choses, mais nous ne savions pas qu'on en fît des filets. Cependant un poète arabe dit : « Un péril inévitable menaçait tes jours ; on eût dit que la mort te serrait déjà sous les cils de ses yeux fermés par le sommeil. (1) » Si cette autorité ne suffit pas pour faire passer une figure bizarre, consultons Salomon (Proverbes, chap. 6). « Pour te garder de la femme du mal et de la douceur voluptueuse de la langue de l'étrangère, ne brûle point pour sa beauté dans le fond de ton cœur, et qu'elle ne te prenne pas dans ses paupières ; car, pour la femme prostituée, c'est assez d'un morceau de pain (2) ; au lieu que l'é-

(1) *Chresth.* de M. de Sacy.

(2) Le pain était bien cher, ou l'amour était à bien bon marché. Il faut voir, dans le chap. 7, tout ce que l'on avait pour ce morceau de pain. Rien n'est plus délicat et plus recherché. Dans la Genèse (chap. 38),

pouse d'un homme saisit une âme d'un grand prix. »

PAGE 173.

.... *Comme si elle eût été sa seconde épouse.*

Le Deutéronome autorise la polygamie (chap. 22). « Quand un homme aura deux femmes, une haïe et une aimée; et que l'aimée et la haïe lui enfanteront des fils, et que le fils aîné sera celui de la haïe;

« Et que l'on sera au jour de partager entre ses fils ce qui lui appartenait; il ne pourra point traiter en aîné le fils de l'aimée, au préjudice du fils de la haïe, qui est le premier né, etc. » On voit dans Samuel tout ce détail du ménage d'Elqanah, qui a deux femmes. Elles s'aimaient rarement.

PAGE 174.

.... *Et la faisant descendre dans une vallée âpre.*

La génisse expiatoire devait être immolée

Juda promet à Thamar un chevreau; mais Juda est un homme riche et puissant, et pareille chose coûte toujours fort cher aux grands.

au bord d'un fleuve ou d'un ruisseau qui coulât toute l'année, et non pas seulement dans l'hiver. Cela n'était pas facile à trouver en Judée. Chez les Arabes, la loi n'admet pas de témoins en cas d'assassinat. L'accusé est obligé de lécher des deux côtés une grande cuiller de fer rougi. Il est probable que le cadi peut donner un secret pour subir impunément cette épreuve. Un voyageur a vu des derviches lécher du fer rouge impunément. Chez les Nègres, dès qu'un homme est accusé, il offre de boire l'eau rouge, breuvage délétère composé avec des racines et des écorces vénéneuses. Ces jugemens par l'eau rouge ressemblent assez à ceux par l'eau amère chez les Juifs. Consultez la *Législation des Hébreux*, par Michaelis.

PAGE 174.

.... *Les prêtres s'approchent.*

Il ne faut pas s'étonner de les voir employés en beaucoup d'affaires civiles. Le mot *cohen*, que l'on traduit toujours par celui de prêtre, désigne aussi un ministre employé

aux affaires publiques, un homme constitué en dignité, un satrape. Dans Samuel (8, 18), les fils de David sont appelés de ce nom, et certes ils n'étaient pas prêtres, mais conseillers du roi, et les premiers après lui. Il en est de même dans Job (12, 19) et dans plusieurs autres passages. Dindorf croit aussi que Putiphar était gouverneur et non pas prêtre d'On ou Héliopolis. (Genèse, 41, 46.)

PAGE 175.

.... *A Ramoth, près de la forêt d'Ephraïm.*

Michaelis distingue quatre sortes de territoires chez les Hébreux : la forêt, ou halliers épais (*iar*) ; le champ, où l'on sème du froment (*shadeh*) ; le pâturage (*midbar*) ; et enfin la terre noble, c'est-à-dire cultivée comme un jardin (*kerem*). Ce dernier nom, appliqué plus particulièrement aux vignobles, s'emploie cependant lorsqu'on parle d'un lieu planté de palmiers, d'oliviers, de bananiers ; enfin, d'un verger. Beaucoup d'autres auteurs ont dit que, dans la Bible, il ne fallait entendre par le mot de forêt que des terrains

vagues, parsemés d'arbrisseaux. Plusieurs exemples feraient croire que, du temps des auteurs sacrés, il y avait en Judée de véritables forêts. Celle d'Ephraïm avait certainement de grands arbres, puisqu'Absalon s'y pendit par accident, après le combat qui eut lieu entre ses troupes et celles de son père.

PAGE 178.

.... *A la droite des juges.*

La droite étant regardée comme la place d'honneur, chez les Juifs et les autres Orientaux, l'accusateur était à la droite du coupable, dans les tribunaux.

PAGE 180.

.... *Puis ôtant aussi son baudrier....*

Nous ne nous souvenons pas de ce baudrier-là. *Abnet* est un baudrier, une écharpe, une ceinture dont les bouts pendent jusqu'aux talons. Le tissu, large de quatre doigts, représentait des fleurs nuancées de byssus et d'hyacinthe. Cette écharpe faisait partie du

costume des prêtres. Il y avait sûrement un baudrier plus militaire, une ceinture destinée à porter le glaive.

PAGE 183.

.... *Le nom de l'arbre sous lequel il s'était arrêté....*

Nous n'avons pas besoin de dire que ces témoins pouvaient nommer chacun un arbre différent.

Quand on vous raconte une action, vous aimez à vous représenter le pays, le site où elle se passe; et pour cela il faut en connaître les productions. D'abord on trouve sur le Liban, selon la hauteur à laquelle on s'élève, tous les arbres de nos forêts, et de plus les fameux cèdres. Il en reste peu de très-beaux, mais la tradition du pays veut qu'ils soient contemporains de Salomon; ce qui est d'autant moins vraisemblable que cet arbre s'élève fort promptement. Celsius prétend que *arez* est un pin : il est d'autant moins fondé, que les habitans du Liban appellent encore le cèdre *ars*. Voyez l'*Histoire des Cèdres du Liban*, par *Jac. trav.*,

avec un supplément (*contrà Cels. et Œdmann*). Celsius, donnant le nom d'*arz* au pin, veut que *bérosch* (sapin) soit le cèdre, qu'il regarde comme le sapin du Liban. Biel et Faber (*in Archælog.*) le soutiennent dans cet avis. D'autres veulent enfin que *bérosch* soit le cyprès thyoïde, ou la sabine, et semblent abjurer par là tout respect humain ; car la sabine est un arbrisseau très-bas, et le cyprès thyoïde ne croît qu'en Amérique septentrionale : il y couvrait même le sol où s'élève aujourd'hui Philadelphie. Buxtorf, Bochart, Heeser et Kromayer ne doutent pas que *bérosch* ne soit un sapin. Schrœder, dans son *Traité de l'Habillement des Femmes hébreuses*, croit que c'est un frêne. En attendant que ces savans soient d'accord, le monde reste partagé. Quoi qu'il en soit, le cèdre est regardé comme le plus beau des arbres du Liban. Le roi d'Assyrie, dans sa colère, menace de les couper, et Dieu, dans un mouvement de munificence, promet que ces arbres si utiles à l'homme croîtront même dans le désert. La superbe Tyr, qui se glorifiait de l'éclat de sa marine, faisait construire avec ce bois précieux les ponts de ses vaisseaux. On

dit que cet arbre étend ses branches autant qu'il élève sa tige. Il n'est guère de province en France où il ne s'en trouve d'assez beaux : les administrations forestières auraient pu en faire semer dans les clairières des forêts, ainsi que des mélèzes, et autres arbres propres aux mâtures. Le pin de ces contrées leur est particulier : il est connu de nous sous le nom de pin d'Alep, et supporte bien nos hivers. Il est parlé souvent de chênes, mais on imagine bien que ce sont des chênes verts, et probablement il y en a plusieurs espèces, comme en Espagne. Le platane, le châtaignier, l'orme, le frêne (1), ont aussi des noms en hébreu. Le sycomore (2), l'olivier, le figuier, le citronnier, le mûrier, le grenadier, l'amandier, le prunier, y sont surtout très-communs : on y trouve aussi

(1) Le latin *ornus* vient probablement de l'hébreu *oren*, sorte de frêne.

(2) Le sycomore n'est pas très-élevé, mais ses branches s'étendent fort loin, et son épais feuillage donne une ombre si fraîche, qu'il se forme sous cet arbre une quantité de nitre. Il produit de mauvaises figues. Les Hébreux faisaient peu de cas de son bois, qu'ils mettent toujours en opposition avec le cèdre, leur arbre favori.

l'oranger, le pommier, le pêcher. Le palmier, dont nous avons déjà parlé, y est beaucoup plus rare, et ne se trouve que dans les parties les mieux exposées. Belon dit avoir vu quantité de mimosa, qu'il nomme acacia alterva : c'est probablement l'acacia vera, ou nilotica. Son feuillage aérien donne un aspect particulier au paysage, et contraste avec l'ombrage épais du sycomore. Le Jourdain est bordé de peupliers blancs, de saules, d'agnus castus, et je crois que l'on trouve aussi sur ses bords le papyrus, qui est une sorte de roseau. Enfin, on voit dans les halliers, dans la campagne, des arbrisseaux de grandeurs différentes, au premier rang desquels s'élève l'arbre de Judée, ou cercys (1), et l'azédarach, qui donne des fleurs odoriférantes, et des noyaux très-durs, dont les musulmans font des chapelets aussi-bien que les chrétiens, d'où les Italiens l'appellent *albero degli pater-nostri;* mais son

(1) Les Orientaux l'appellent *argevan;* et, comme sa fleur est d'un rose vineux, ils disent quelquefois, en se moquant de leur loi, qu'ils ont bu de l'eau d'argevan. Les visages de safran et les yeux d'argevan désignent les amans passionnés qui, d'ordinaire, ont le teint pâle et les yeux rouges.

nom vient du persan *azad-dirakht*, arbre libre. Le caroubier (1), dépourvu d'agrément comme d'utilité, déploie son feuillage touffu, qui cache une tige écrasée. Les jardins ne sont pas seulement décorés par la beauté du feuillage et des fleurs du bananier; des fruits rafraîchissans succèdent aux fleurs : on leur reproche, il est vrai, d'être un peu fiévreux. Les Orientaux l'appellent *mousse*, d'où vient son mot latin *musa*. Le lentisque, qui, dans l'île de Chio, donne un parfum connu sous le nom de mastic, est ici moins utile encore que le caroubier. Mais, dans la même famille, le pistachier donne son fruit savoureux, connu de nos Hébreux sous le nom de *bateneh*. Il ne faut pas oublier la vigne, qui, dans certains cantons de la Syrie, produit les plus beaux raisins du monde entier. Le jujubier (2), que

(1) En arabe, *karroub*, d'où il tire son nom.

(2) Mungo-Park donne à peu près le même nom à son lotus, mais avec une description qui ne ressemble pas aux jujubes. « Ce sont, dit-il, de petites graines farineuses, jaunes, et d'un goût délicieux; on les fait sécher au soleil. » Selon cet auteur, le lotus croît principalement dans le Kaarta, le Ludamar, le Bambara, pays trop chauds pour le lotus de l'Atlas.

M. Desfontaines croit être l'arbre des Lotophages, donnait également aux Hébreux ses petits fruits, bien inférieurs aux cerises. Les haies offrent encore d'autres rhamnus, parmi lesquels on remarque le paliure aux épines aiguës, fameux par la couronne du divin martyr. Les noms des arbres étaient déjà si peu connus après le retour de la captivité, que R. Jonathan, auteur du *Targum*, tourne ainsi ce passage d'Hosée, 9. 6. (*Les buissons ou les épines croîtront dans leurs tentes*) : « Il y aura des chats dans leur palais. » Dans les halliers, les andrachnés montrent leurs jolies fleurs et leurs tiges polies, à côté du ciste ladanifère, et de plusieurs autres cistes. Les lieux frais s'embellissent de la verdure du myrte, du laurier rose, et de plusieurs autres arbustes. On retrouve dans beaucoup d'endroits le paysage de pierres de M. de Châteaubriand ; mais on rencontre souvent des sites agréables, singuliers, imposans, et quelques parties sont infiniment plus fertiles et mieux cultivées qu'on ne l'imagine.

Les bois précieux dont il est parlé dans l'Ecriture ne nous sont point connus, je ne dirai pas avec certitude, ni même avec probabilité.

S'il s'agit de trouver le bois de l'arche (*gopher*), chaque auteur nomme son arbre, et il n'en est pas de propre à la construction, même en Amérique, qui n'ait trouvé son avocat : car, comme le disent très-bien messieurs les commentateurs, la terre étant une fois couverte d'eau, l'espace d'une année, Dieu aidant, et même sans aide, suffit bien à l'arche pour arriver du pied des Cordillières au sommet du mont Ararat, ou, selon d'autres, sur le mont Gioud, dans le pays de Moussal, en Mésopotamie. Cependant la plupart des interprètes, familiarisés avec le sol de la Terre-Sainte, y placent la construction de l'arche, par habitude : c'est pour ce motif que Eichhorn préfère le cyprès, commun en Syrie, en Assyrie, en Phénicie. Bochart, d'accord avec le texte samaritain, se déclare pour l'ébène, et cet avis ne déplairait pas à Michaelis, n'était la pesanteur extraordinaire de ce bois, avec lequel nulle embarcation ne pourrait être construite. Les alexandrins disent des bois équarris, ou plutôt carrés, épithète qui, selon Vossius, convient à tous les arbres résineux, à cause de la disposition quadrangulaire de leurs branches. D'autres pensent qu'il

s'agit de pins, parce que le mot *gopher* ressemble à celui de *copher*, qui signifie poix, et que tous deux se rapportent à l'allemand *kiefer*, pin, et à un mot arabe qui signifie couvert de poil, épithète convenable au pin.

Nous avons à regret exposé ces honnêtes hébraïsans au mépris de la génération actuelle, occupée de trop grands intérêts pour ne pas sourire de pitié quand on parle du bois dont l'arche était construite : aucun des travaux de l'esprit n'est cependant à dédaigner, et le savant qui dissèque une mouche a raison de s'estimer autant que celui qui dissèque un éléphant, ou que celui qui tient une constitution toute prête pour les Chinois, quand ils voudront sortir enfin de leurs vieux langes, et participer à l'heureuse paix dont l'Europe jouit depuis vingt-cinq ans.

Pour nous, en nous sauvant du déluge sur je ne sais quelle sorte de bois, nous passons avec un sang-froid imperturbable à celui sur lequel fut écrite la loi de Moïse : nous avons vu que les Hebreux l'appelaient *sedrah*. C'est sûrement le *sadr* des Arabes, qui croissait dans le paradis terrestre : mais qu'est-ce que le sadr lui-même? Nous n'en savons rien, absolument

rien. Est-ce le même que le sadj? Bochart croit que celui-ci est l'ébénier; mais Olaus est profondément révolté de cette assertion. Selon le dialecte copte, ce sadj serait le mimosa nilotica.

En fait de bois précieux, Moïse parle encore des ahalim, que les uns traduisent par agalloche, et les autres par santal. En des temps si reculés, il ne faut pas faire venir le bois de trop loin. On sait que l'aloës, *kilaloe* des Grecs, *oud* des Arabes, ne croît mieux nulle part que dans la Cochinchine, et sur la montagne de Comorin, si fameuse par ses bois odoriférans; on sait aussi que les Indiens apportaient ce bois en Arabie, mais ce commerce est-il aussi ancien?

L'*aïl*, que nos anciens traducteurs rendent par térébinthe, erreur que nous avons paru adopter dans le texte, l'aïl est un grand arbre résineux, mais on ne sait lequel. Il en est de même du *tid'har*, dont le nom est si mal rendu par orme ou par buis: c'est plutôt quelque belle espèce de pin ou de sapin, comme le ferait soupçonner le latin *teda*. Nos botanistes n'ont pas manqué de baptiser un de leurs pins du nom de *teda*, sans savoir le moins du monde

si c'était le *teda* des Latins. Il n'est pas si droit que le pin d'Alep, et les feuilles sont beaucoup plus longues et plus grosses. Bien que nous soyons très-diffus sur ce sujet et sur beaucoup d'autres, nous effleurons seulement les choses dont il est question. Ceux qui veulent en savoir davantage peuvent consulter Belon, Bochart, Olaus, Celsius, Hasselquist surtout.

PAGE 183.

.... *Les deux témoins de Bélial.*

Michaelis, dans son Epimetron sur Louth, dit qu'on ne peut traduire le mot *bélial* par celui de diable, et qu'il n'est question nulle part ni de l'être ainsi nommé, ni des mauvais génies. Bélial semble à Michaelis, appuyé d'Eichhorn, un nom poétique du monarque des enfers, dont les Grecs et les Hébreux ont emprunté la peinture aux Egyptiens. On doit entendre par fils de Bélial des hommes de la naissance la plus basse, également couverts de crimes et de flétrissures. = Ammon, sur l'enfer des Hébreux, pense, s'il nous en souvient, que Bélial est le tyran de quelque monde où il a été relégué pour gouverner les mânes.

Bien que nous soyons toujours prêts à nous incliner devant des orientalistes tels que Michaelis et Eichhorn, nous ne reconnaissons pas leur monarque des enfers; et, comme il ne s'agit ni de géographie, ni d'histoire ancienne, ni d'histoire naturelle, mais tout simplement d'un mot de la langue hébraïque, nous préférons, cette fois, l'autorité des Hébreux, c'est-à-dire des talmudistes. Comme *beli* veut dire, sans, et *aul*, joug, ils disent tout simplement qu'un homme de Bélial est un homme sans joug, un homme qui a secoué le joug du Seigneur. Je conviens que dans ce cas l'hébreu ne devrait pas mettre toujours ce mot en construction, et dire des hommes *de* Bélial, des filles *de* Bélial; mais ce mot sera devenu le nom de la malice même, et c'est dans ce sens que nous disons les hommes du mal. Ce mot se trouve dans les Psaumes, dans Job, dans Samuel, etc.

PAGE 185.

.... *Que Saddaï soit conduit dans le champ du supplice....*

Cet usage est ancien chez les Hébreux. On

conduisait Thamar au lieu où elle devait être brûlée comme courtisane enceinte, quand elle envoya vers Juda, son beau-père.

PAGE 185.

.... Les hommes du mal, lie impure de la tribu, ramassaient déjà des cailloux, et les emportaient dans le pan de leurs manteaux.

Les cailloux sont appelés *goral* et *hhalamish*. Le premier mot comprend tous les cailloux roulés; mais, selon Michaelis, le second désignerait une seule espèce de porphyre ou de granit. D'après l'Exode, il paraît que le mont Horeb, d'où Moïse fit jaillir la fontaine était en grande partie de cette sorte de pierre: *tsour hhalamish*. Selon Pokoke, la plupart des rochers d'Horeb et de Sinaï sont de granit rougeâtre, ou cendré, ou de diverses couleurs: l'escarpement septentrional est moitié granit rouge et moitié granit jaunâtre, semé de taches noires. Les inscriptions que Pokoke rapporte étaient gravées sur du granit, et les colonnes du monastère bâti par sainte Hélène, étaient de cette même pierre. Selon Michae-

lis, la plupart de ces pierres sont plutôt du porphyre.

PAGE 189.

.... *Salomith nous a donné à chacun cinquante sicles....*

Monnaie des Hébreux, selon Brere Wood et l'évêque Cumberland.

	liv. st.	ch.	s.
La drachme.			09
2 drachm. faisaient le beka ou le ½ sicle, qui était la somme que chaque Juif payait au temple. . . .		1	6
2 bekas, faisant le sicle. . .		3	
60 sicles, faisant la mine. .	9		
50 mines, faisant le talent.	450		
Le talent d'or, sur le pied de 16 d'argent.	7200		

La proportion de l'or à l'argent, parmi les anciens, était de 10 à 1. Quelquefois elle montait jusqu'à 11, 12, et même jusqu'à 13, mais aujourd'hui elle est montée à 16 (du temps de Brere Wood). Les sommes prodigieuses

dont il est parlé dans l'histoire de David, ne pouvaient venir que du commerce d'Ophir : les 3,000 talens d'or d'Ophir, réduits en monnaie de France, montent à 10,800,000 marcs d'argent. Bien que l'or, en ce temps, fût infiniment plus commun qu'aujourd'hui, il est probable qu'il y a ici erreur ou exagération : peut-être s'agit-il d'une autre sorte de talens. Ce commerce tomba entre les mains de David, lorsqu'en s'emparant du royaume d'Edom, il se trouva maître d'Elath et d'Œsiongaber (1).

Les estimations des monnaies varient un peu. Selon Eisenschmid, les drachmes de Perse (en hébreu *adarkonim*) valaient 2 $\frac{1}{2}$ ducats et trois grains d'or.

La plus petite monnaie des Juifs est, ce nous semble, l'*agorah*, qui valait à peu près une obole.

Mais les Musulmans croient leurs monnaies beaucoup plus anciennes que toutes celles dont nous venons de parler. Aboubecre rapporte sur

(1) *Esion geber* signifie épine du dos, parce qu'il y avait à l'entrée de ce port une chaîne de rochers qui ressemblait à cette partie du corps humain.

l'autorité de Kiab, un des compagnons du prophète, que l'origine de la monnaie remonte à Adam, qui frappa des dinars et des dirhems, parce que sans ces deux sortes de monnaies on ne peut jouir des commodités de la vie : ceci peut donner une idée de la foi qu'il faut avoir aux antiquités orientales.

PAGE 189.

.... *Suspendez-les à la croix*....

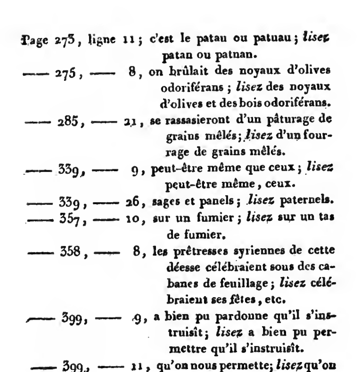
Jérémie dit, dans les Thrènes (chap. 5) : « Ils ont suspendu les princes à la croix. »

FIN DES NOTES DU MEURTRIER ET DU SECOND VOLUME.

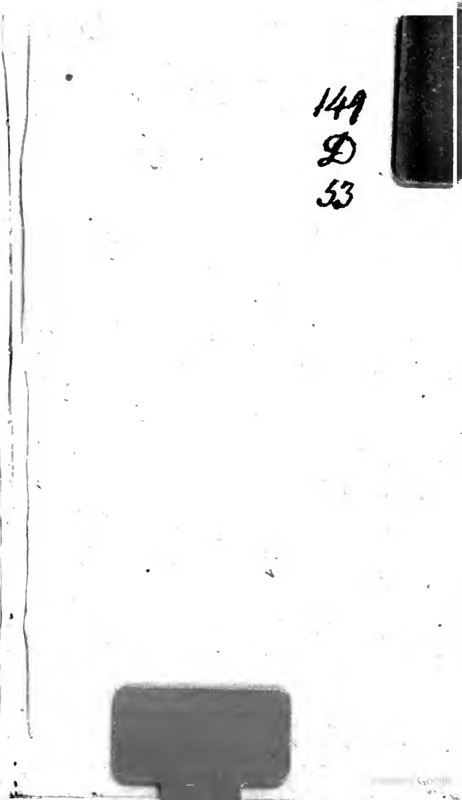
ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 45, ligne 19, ne sait encore si; *lisez* ne sait si.
—— 67, —— 24, il est d'ailleurs à propos; *lisez* il est à propos.
—— 101, —— 17, n'aurais-je; *lisez* n'aurai-je.
—— 108, —— 18, Ils s'écrièrent tous d'une voix; *lisez* tout d'une voix.
—— 111, —— 22, Membré; *lisez* Mamré.
—— 113, —— 15, le plus juste d'entre les hommes; *lisez* entre les hommes.
—— 128, —— 5, de ton prochain; *lisez* de ton frère.
—— 142, —— 5, Que les étoiles de son firmament; *lisez* de ton firmament.
—— 196, —— 3, sur des ressemblances moins importantes; *lisez* moins imparfaites.
—— 201, —— 10, à Tichy; *lisez* à Attichy.
—— 206, —— 12, Schultz imagina; *lisez* imagine.
—— 254, —— 7, que peut rendre; *lisez* que pour rendre.
—— 254, —— 18, les Orientaux allemands; *lisez* les orientalistes allemands.
—— 256, —— 18, Kromeger; *lisez* Kromeyer.
—— 265, —— 4, *schahhal*, enfin, qui est peut-être le nom du chakal; *lisez* *schahhal* est peut-être le nom, etc.



Page	Ligne	Erratum
Page 273,	ligne 11;	c'est le patau ou patuau; *lisez* patan ou patnan.
—— 275,	—— 8,	on brûlait des noyaux d'olives odoriférans; *lisez* des noyaux d'olives et des bois odoriférans.
—— 285,	—— 21,	se rassasieront d'un pâturage de grains mêlés; *lisez* d'un fourrage de grains mêlés.
—— 339,	—— 9,	peut-être même que ceux; *lisez* peut-être même, ceux.
—— 339,	—— 26,	sages et panels; *lisez* paternels.
—— 357,	—— 10,	sur un fumier; *lisez* sur un tas de fumier.
—— 358,	—— 8,	les prêtresses syriennes de cette déesse célébraient sous des cabanes de feuillage; *lisez* célébraient ses fêtes, etc.
—— 399,	—— 9,	a bien pu pardonne qu'il s'instruisît; *lisez* a bien pu permettre qu'il s'instruisît.
—— 399,	—— 11,	qu'on nous permette; *lisez* qu'on nous pardonne.


149
D
53